35e Année. N° 3. 1er Février 1928.

MAR 6 1928
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ierre de Nolhac. . .	*Sous le Ministère de Choiseul.*	481
.-Ét. Flandin	*Le Problème social*	497
olette	*La Naissance du Jour.* — II.	510
uc Durtain	*Au Pays des nouvelles icones*	547
e Sixte de Bourbon.	*La Reine d'Étrurie* (fin)	570
alluste.	*Les dessous du Duel Staline-Trotzky.*	596
alery Larbaud . . .	*Eugenio d'Ors.*	621
ugenio d'Ors	*Caboche ou la Prévision et la Nouveauté.* . . .	626
lbert Flament . . .	*La Vie d'Édouard Manet.* — II.	642
éon Bernard	*La Coopération sanitaire internationale*	668
onstantin Photiadès.	*Amour de la Musique*	681
bel Chevalley. . . .	Les Lettres : *Thomas Hardy*	697
aul Souday	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	708

J.-M. Bourget : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Chateaubriand à Rome

par HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

Le Tzar noir

par PAUL MORAND

La Machine à calculer

par ELMER L. RICE

Le Thibet mystique

par Mme A. DAVID-NEEL

La Martinique pendant les Cent Jours

par L. DE CONTENSON

La Basilique de Saint-Sébastien

par H. CHÉRAMY

SOUS LE MINISTÈRE DE CHOISEUL

Le duc de Choiseul fut-il un grand ministre? En douter eût paru fort impertinent pendant qu'il détenait le ministère, et bien plus encore après sa disgrâce. Il a tenu avec maîtrise la presse et l'opinion des salons, et ses amis, sa famille, ses obligés, ses gens de lettres, ont merveilleusement organisé sa renommée. On ne lui voit pas, à vrai dire, la taille d'homme d'État qui fut celle d'un Fleury, d'un Machault ou d'un Maupeou; mais il a suivi, à son heure, avec décision et dignité, la politique de son souverain, particulièrement lors des accords du pacte de famille, et, s'il ne fut pas le très grand ministre qu'une histoire, trop pressée peut-être, a célébré, il apparaît, dans toute sa carrière, comme un parfait favori de la fortune.

C'est aux femmes qu'il a dû le progrès et l'éclat de sa carrière, et tout d'abord à celle qui, dès ses débuts, ne cessa de le soutenir et de l'élever. Si Choiseul a rendu à madame de Pompadour moins d'hommages dans ses mémoires que dans les lettres qu'il lui adressait, si sa reconnaissance paraît s'éteindre à la mort de sa protectrice, n'en accusons que les oublis d'un homme qui passa toujours pour un peu léger.

Madame de Pompadour, plus fidèle et n'oubliant jamais les services reçus, a payé royalement celui que lui rendit un jour le comte de Stainville. Sans elle, ce gentilhomme fût resté « dans le militaire », avec peu d'espoir des hauts grades, et, dégoûté sans doute de n'y point parvenir, enrichi d'ailleurs

par un mariage de finance, il eût mené dans Paris une existence très brillante et très vide de petit-maître, où les succès de toute nature, des plus délicats aux pires, auraient borné ses ambitions; mais M. de Stainville méritait mieux. Madame de Pompadour obtint pour lui, successivement, l'ambassade de Rome, récompensée par le cordon bleu, puis l'ambassade de Vienne, au moment décisif de l'alliance autrichienne, enfin le ministère des Affaires étrangères à la place de Bernis. Il venait d'être fait, depuis quelques semaines, duc de Choiseul, et c'est ce nom qu'il allait illustrer.

Cette protection ardente, infatigable et d'un dévouement sans réserve, s'explique à merveille pour qui connaît le vrai caractère de la marquise et a pénétré les manèges de son favori. Il n'est nul besoin de recourir à la psychologie un peu sommaire, qui voit en eux un amant et une maîtresse et qui a contre elle sans exception toutes les vraisemblances. Michelet, toujours crédule, et les Goncourt, invinciblement attirés vers les sources suspectes, ont accrédité cette niaiserie, qui se répète chez des historiens plus sérieux. Une abondante correspondance intime, — qui sera utilisée dans un prochain livre, — relèguera cette liaison parmi les innombrables légendes dont le XVIIIe siècle a été inondé. Sans toucher ici à cette démonstration trop facile, on voudrait évoquer quelques épisodes peu étudiés de la vie politique de la marquise, pendant le ministère de son grand ami.

***

Par l'élévation du duc de Choiseul madame de Pompadour pouvait se flatter de voir grandir son propre rôle dans la politique. Tout au contraire, ce protégé si passionnément servi va peu à peu l'écarter. Trop fin pour ne pas voiler cette situation sous d'extrêmes égards, le nouveau ministre est trop jaloux lui-même de dominer pour se contraindre à un partage où il n'aurait pas du pouvoir la part la plus large.

Il a su, dès le premier jour, capter la confiance du Roi. Il ne le doit pas à une amitié que Louis XV ne lui accordera jamais, mais à des qualités d'esprit et de caractère qui lui ouvrent très vite les accès d'une âme ombrageuse. Ce travail,

que les autres ministres rendaient si compliqué ou si chagrin, M. de Choiseul le simplifie par sa vision nette et sa merveilleuse facilité. Il a toujours le dossier clarifié, la solution prête, et, pour clore une affaire épineuse, l'anecdote amusante, le propos gaillard, qui chassent les nuages du front royal. Gai, décidé, hardi, d'humeur égale, il conquiert le Roi, comme il le fait pour tant d'hommes qui viennent à lui, pour tant de femmes qui se donnent. Le maître le sait dévoué au nouveau système politique et, tranquille sur le point essentiel, remet volontiers les rênes à qui sait les tenir avec tant d'aisance.

M. de Choiseul n'encombre point Versailles de sa présence, bien qu'il y tienne chaque jour table ouverte; à Paris l'attire son plaisir, qui lui plaît « comme à vingt ans ». Mais, aux soupers des cabinets, une femme d'intelligence et d'intrigue, la duchesse de Gramont, veille sur les intérêts de son frère. Le Roi n'entend que ses louanges. Fastueux, il n'a point de jaloux et, généreux, peu d'ingrats. Bientôt, sa situation devient prépondérante : tout est accordé à lui et aux siens. A la fortune des Crozat, que lui a portée sa femme, il va ajouter d'énormes revenus, ceux de la surintendance des Postes, ceux du baillage de Haguenau, la charge de colonel-général des Suisses et Grisons; il joint au ministère de la Guerre celui de la Marine, et, s'il lui plaît de céder pour un temps les Affaires étrangères à son cousin le duc de Praslin, c'est afin de les garder sous sa main qui veut tout tenir.

A madame de Pompadour, il laisse la protection des arts, le ministère des faveurs et des grâces, et la joie de voir les solliciteurs encombrer ses antichambres. Encore faut-il, si le cas est d'importance, qu'on n'ait point négligé la sienne. Il y a maintenant à la Cour deux puissances, dont la plus récente grandit sans cesse et attire de préférence les regards des courtisans. Ce sera le désenchantement de la marquise, à la fin de sa vie, et l'épreuve suprême de sa vanité.

Aux premiers temps, rien n'était apparu de ce changement, et madame de Pompadour avait même tiré, du retour de son ami, des satisfactions nouvelles. Le choix fait par le Roi, l'engagement que prit aussitôt Choiseul d'entretenir cent mille hommes en Allemagne, avaient rassuré Marie-Thérèse

sur les dispositions de la France. Elle vit le moment venu d'en remercier celle qui avait préparé ces événements avantageux, et commanda pour elle un riche pupitre, avec le portrait impérial enchâssé dans des brillants. Kaunitz l'annonça par une lettre flatteuse et M. de Staremberg l'apporta à Versailles : « Le présent, écrivit-il, a été trouvé beau et magnifique, au point que madame de Pompadour s'est plainte de la trop grande richesse, puisque cela la mettait dans la nécessité d'en faire mystère à tout le monde par crainte des propos que l'on pourrait tenir à ce sujet. Le Roi, qui s'est trouvé avant-hier chez madame de Pompadour à l'heure où elle m'avait fait prier d'y venir pour me remettre la lettre à Sa Majesté, m'a fait connaître combien il était personnellement sensible à cette marque d'attention que Sa Majesté avait bien voulu lui donner... »

Louis XV avait toujours accepté qu'on sût à Vienne l'extrême intérêt témoigné à l'alliance par cette dame de la maison de la Reine, amie personnelle du chancelier autrichien. Celle-ci, ravie au ciel par tant de témoignages, exprimait sa reconnaissance à Kaunitz avec une exaltation qui fait un peu sourire : « Réunissez, monsieur le comte, tous les sentiments que l'élévation et la sensibilité de votre âme pourront vous inspirer, vous serez encore bien éloigné de sentir ce qui s'est passé dans la mienne, en recevant le portrait de Sa Majesté Impériale. Je suis comblée de cette marque infinie de bonté. Mon cœur, accoutumé à compter et admirer respectueusement les grâces surnaturelles de l'Impératrice, n'osait se flatter qu'Elle daignât les étendre jusqu'à moi. Il est au-dessus de mes forces de parvenir à exprimer mes sentiments à la plus grande princesse du monde. Suppléez à ma timidité, monsieur le comte, je vous en conjure. Dites ce que vous avez vu à Compiègne de ma façon de penser, dites ce que vous sentiez pour votre adorable maîtresse... »

Où le triomphe était complet, c'était dans l'honneur accordé de remercier de sa main l'Impératrice-reine : « Madame, m'est-il permis d'espérer que Votre Majesté Impériale daignera recevoir avec bonté mes très humbles remerciements et les expressions de la respectueuse reconnaissance dont je suis animée pour l'inestimable portrait qu'elle m'a fait remettre.

S'il ne fallait, Madame, pour mériter ce don précieux, qu'être pénétrée jusqu'au fond de l'âme de l'admiration pleine d'enthousiasme qu'inspirent les grâces séduisantes et les vertus héroïques de Votre Majesté Impériale, personne, sans exception, n'en serait plus digne que moi. J'ose ajouter qu'il n'est point de sujet de Votre Majesté Impériale, qui rende un hommage plus sincère à ses rares et sublimes qualités. Vous êtes accoutumée, Madame, à voir dans tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher, les sentiments que j'ai l'honneur de vous exprimer; mais j'espère que Votre Majesté Impériale daignera distinguer les miens, et les regarder comme une suite du très profond respect avec lequel je suis, Madame, — de Votre Majesté Impériale — très humble et très obéissante servante. — *Jeanne de Pompadour.* »

Cette lettre, dont Choiseul vérifia les termes et dont le Roi autorisa l'envoi, le 28 janvier 1759, est la seule que madame de Pompadour ait écrite à Marie-Thérèse. Aucune correspondance ne s'établira, et c'est le roi de Prusse qui fera croire aux naïfs que la fière reine de Hongrie écrivait à la dame en la traitant de « cousine ».

Frédéric II tient toujours à accréditer que cette guerre a été déchaînée par madame de Pompadour et qu'elle ne continue que par elle. Au reste, il s'amuse énormément, à proclamer que trois cotillons veulent sa perte, et, aux souveraines de Vienne et de Pétersbourg, adjoint pour les rabaisser la « caillette » qui règne à Versailles. Après l'invention du « cousinage » ,voici une lettre de madame de Pompadour qui fait le tour de l'Europe : « Ma belle reine, les choses gracieuses qu'il plaît à Votre Majesté de m'écrire sont d'un prix inestimable... Voudriez-vous que j'approchasse en tremblant de l'incomparable princesse qui m'honore du nom de « sa bonne amie »? Ayez quelque indulgence pour l'amour; tolérez-le... Mettez-moi par cette tolérance en état de vous rendre mes hommages sans appréhension et sans crainte, trop heureuse, ma belle Reine, si je peux vous réconcilier aussi aisément avec ma Déesse, avec Vénus, que je vous ai réconciliée avec ma nation! »

Par cette facétie, écrite au camp sur le tambour, le roi de Prusse croit une fois de plus être le meilleur élève de Voltaire,

et, comme fait le maître, ne manque pas de confier sa prose aux presses de Hollande. Le secrétaire, qui a veillé avec précaution à La Haye sur l'impression clandestine, reçoit des instructions pour répandre les brochures dans les petits États d'Allemagne. Mais l'auteur veut savoir surtout, écrit-il le 13 mars, « s'il pourra en entrer bon nombre en France et si la chose saura être si bien dirigée qu'il en vînt un exemplaire en mains même de madame de Pompadour. »

Peu après cette distribution si bien réglée, Voltaire, qui a repris de Ferney le commerce épistolaire avec son grand homme, reçoit un volumineux envoi de Berlin. Parmi des vers et de la prose qu'on lui mande à corriger, est glissée une ode contre la France, très violente, mais nullement mal tournée, où Louis XV, « cet esclave », « ce Céladon », « jouet de la Pompadour », a le couplet le plus outrageant. Voltaire se voit dans une fâcheuse affaire; le paquet lui est arrivé décacheté; on sait ou l'on peut savoir que la pièce a passé par ses mains; déjà suspect, il sera accusé d'y avoir participé. Il prend les devants auprès d'un ministre qui connaît ses sentiments français et peut en témoigner avec autorité. Le duc de Choiseul reçoit le poème avec une lettre fort indignée, dont il porte l'écho en haut lieu : « J'ai fait connaître au Roi, répond-il, la façon dont vous vous êtes conduit à l'occasion de la pièce de vers du Roi de Prusse; mais je n'ai pas mis sous les yeux de Sa Majesté cette pièce. Je crois qu'il est inutile que les Rois connaissent qu'ils ont des confrères assez petits et assez indécents pour faire d'aussi mauvais vers. »

Ce fut la rentrée en scène d'un vieil ami de la marquise. Toujours ambitieux de sortir des coulisses politiques, pour tenir un rôle sur le théâtre, et se sentant capable d'y réussir, Voltaire avait si bien retrouvé la faveur de madame de Pompadour qu'elle approuva chaudement Choiseul d'accepter ses offres de service. L'écrivain proposait d'utiliser sa correspondance avec le roi de Prusse, afin de connaître ses dispositions et de lui faire passer, au besoin, sans découvrir Versailles, des indications pour le règlement séparé des affaires continentales, que les succès ininterrompus de l'Angleterre obligeaient à envisager. L'idée était bonne; mais les visées de cette entremise, dont un paquet de lettres nous est resté, n'échappèrent

point à la perspicacité de Frédéric. Il y vit l'occasion de faire lire à ses ennemis des injures directes et de les abreuver de sarcasmes : « Ces filous qui me font la guerre..., ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix, que le roi d'Angleterre à Paris, et moi, à Vienne... Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces, et tous ces drôles, qui faisaient les impertinents, apprendront à qui ils se sont joués... » Traité de « fol » et d' « inconséquent », Choiseul riposte par la même voie : « Je vous prie de mander à votre Luc (Frédéric II), et réellement vous me ferez plaisir de le lui écrire, que nous méprisons autant ses injures grossières que ses promesses et ses projets... Il me paraît, par la lettre de Luc, qu'il y a des Gascons sur le petit trône de Berlin, comme sur les bords de la Garonne... » C'est un « charlatan », un « don Quichotte ivre », qui mérite d'être châtié. Mais Frédéric, à son tour, méprise ces aménités, car il sait que le Canada succombe et que, sur les océans, les flottes du roi George font les trois quarts de sa besogne.

D'être mêlé à ces graves affaires, « l'ermite de Ferney » gagne d'assister une fois de plus au spectacle toujours savoureux des petitesses des grands, et d'être assuré du retour d'une ancienne amitié : « Madame de Pompadour, lui écrit Choiseul, me charge de vous dire mille choses de sa part »; « madame de Pompadour vous aime de tout son cœur; elle le dit sans cesse. » Il obtint encore de faire lire par la marquise le manuscrit de la tragédie de *Tancrède*, qui séjourna dans le tiroir du ministre, « comme un secret d'État », avant de passer « dans les belles mains de son amie ». « J'espère, disait Choiseul, que nous trouverons le temps de la lire ensemble. » Il fit mieux en obtenant pour le poète la faveur de dédier sa pièce à madame de Pompadour. Le texte de la dédicace fut communiqué et approuvé par ses soins, avant le succès de *Tancrède* à la Comédie-Française, et la marquise y put savourer des éloges qui étaient à peine des flatteries :

« Madame, écrivait Voltaire, j'ai vu, dès votre enfance, les grâces et les talents se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté sans égale...

J'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre... Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser. »

La guerre dangereuse est avec l'Angleterre. Celle qui traîne en Allemagne épuise les forces qu'il faudrait réserver à la mer et à la défense des colonies. Le Canada surtout, où une poignée de Français se défend avec héroïsme, exige des secours que le Roi ne peut plus lui envoyer. Madame de Pompadour montre pour nos possessions en péril un intérêt passionné. En ceci, Versailles voit plus clair que Paris, où domine le point de vue léger dont Voltaire est l'interprète. En Angleterre même, sauf autour de Pitt, règne semblable ignorance. La marquise va prouver, qu'elle ne dédaigne pas ces « arpents de neige », où les couleurs françaises sont engagées, en souscrivant un million sur sa fortune privée pour la défense du Canada.

Dès 1757, elle participe à l'armement de vaisseaux de course qui s'appellent alors : le *Louis-le-bien-aimé*, le *Maréchal de Richelieu*, le *D'Aiguillon*, le *Machault* et le *Comte d'Argenson*. De combien d'autres elle a possédé des actions, un inventaire inédit le révèle, avec le nom souvent pittoresque de nos corsaires : le *Soleil royal*, l'*Américain*, la *Légion*, la *Diane*, la *Levrette*, l'*Amiral*, l'*Héroïne*, le *Chevalier*, la *Gloire*, le *Mars*, la *Belle Française*, la *Basquaise*, la *Rose*, la *Représaille*, la *Gentille*, le *Constant*. On trouve même la *Duchesse de Gramont* et le *Marquis de Marigny*, tout cela resté inachevé dans les arsenaux, pris ou coulé par les quatre cents vaisseaux d'Angleterre qui tiennent la mer.

Lorsque les fleurs de lis auront cessé de flotter sur le Saint-Laurent, après la convention d'évacuation, il faudra éviter que le désastre ne décourage l'opinion. Choiseul se permettra

d'écrire à Voltaire : « J'ai appris que nous avions perdu Montréal, et, par conséquent, tout le Canada; si vous comptiez sur nous pour les fourrures de cet hiver, je vous avertis que c'est en Angleterre qu'il faut vous adresser. » Ne nous y trompons pas : malgré ce ton dégagé le ministre ressent une déception cruelle; mais, sous la plume de la marquise, qui a moins d'esprit, des mots pareils ne se rencontreraient pas.

Il était naturel qu'elle donnât l'exemple, quand Louis XV demanda de porter à la Monnaie, comme aux mauvais jours de Louis XIV, l'argenterie et les bijoux. La Cour a obéi; princes du sang et ministres ont fait le sacrifice généreusement et le beau monde s'est pressé, pendant plusieurs jours, à la porte Saint-Bernard, pour faire chez le marchand de faïence sa provision de vaisselle. S'y montrer était de bonne recommandation auprès du Roi, comme en des temps plus fortunés d'acheter, à l'exposition de Versailles, les produits de la manufacture de Sèvres. Mais ces démonstrations ne remplissent guère le Trésor; et les côtes sont ravagées, le commerce maritime anéanti; à chaque instant, les équipages restent impayés. C'est en de telles circonstances que la marquise prête aux services en détresse l'appui de son influence et de ses démarches.

Lorsque le ministre ne peut plus faire fond sur la caisse du Contrôle, elle sait le tirer d'embarras, utiliser son influence, ses bonnes relations avec Beaujon, banquier de la Cour, ami des arts comme elle, et qui jadis l'a intéressée à ses spéculations. Aux heures difficiles de la guerre, elle a écrit plus d'une fois, un jour d'extrême urgence, des billets tels que celui-ci adressé au contrôleur général Bertin : « Monsieur Berryer vient de m'amener monsieur Beaujon. Il est disposé à donner à la Marine un million d'extraordinaire, sinon l'événement, si nécessaire, manquera. Il ne s'agit que d'arrangements à prendre avec vous. Je suis bien sûre que vous ferez tout ce qui vous sera possible pour la nécessité d'une affaire si importante. Envoyez, je vous prie, chercher Beaujon promptement. »

D'autres fois et trop fréquentes, elle rencontrait des résistances chez ceux qui auraient dû la seconder, et sa déception se traduisait en paroles irritées. C'est encore au contrôleur

général que va cette lettre inédite, bien révélatrice du désordre des services. L'homme qu'elle vise, Pâris de Montmartel, le somptueux financier, a été longtemps de ses amis, et son indignation n'en est que plus significative :

« Il est trop malheureux, Monsieur, d'être attaché au Roi et au bien de son service, quand toutes les personnes qui doivent y concourir ne pensent pas comme elles le doivent. Je suis bien dans la plus grande joie de voir les affaires arrangées à votre satisfaction et à celle de tous les honnêtes gens; je vois ce matin monsieur Rollin qui me promet l'arrangement pour la marine; enfin je crois partir tranquille et pouvoir dire au Roi que tout est fini. Point du tout. Ce que vous avez déterminé au Comité n'a pas lieu : monsieur de Montmartel non seulement retranche les quinze millions convenus pour octobre, mais encore vingt pour la solde du dernier quartier, ce qui fera trente-cinq, cinq aux Affaires étrangères, quatre à la Maison et Finance [du roi], ce qui fera quarante-quatre. Où les prendrez-vous? Je vous avoue que je suis outrée de douleur de voir le Roi aussi indignement servi; il faut que monsieur de Montmartel soit premier ministre ou qu'il s'en aille chez lui, s'il ne veut pas servir le Roi comme il le peut et comme il le doit par cent mille raisons! Je ne peux vous dire à quel point je suis affectée. Vous l'êtes sûrement autant que moi parce que vous désirez le bien. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles consolantes à cet égard. Je les attends avec la plus vive impatience. »

L'homme de confiance des dernières années, le ministre sur qui s'appuya la marquise fut ce Bertin, d'abord lieutenant général de police, puis contrôleur général. C'était un caractère sans éclat, mais solide, qui plaisait à Louis XV « par la bonhomie dans ses idées et ses discours au Conseil »; elle reposait des brillantes improvisations de Choiseul. Les deux ministres au tempérament si contraire avaient mille occasions de froissement aux frontières de leur département, et apportaient, dans le cabinet même de la marquise, des vues financières opposées. Sa diplomatie féminine avait souvent à mettre d'accord le vif génie de l'un et l'esprit mesuré de l'autre. Choiseul comptait bien user un honnête homme, qu'il prétendait médiocre, et le « culbuter », comme il avait fait Bernis.

La reconnaissance de la marquise et, après elle, celle du Roi gardèrent en place ce bon serviteur, qui maintint les finances royales aux moments les plus critiques.

C'est Bertin qui eut à débattre avec le Parlement l'enregistrement des édits fiscaux de 1761, indispensables à la guerre et âprement marchandés par les magistrats. Les billets de la marquise se pressent chez le contrôleur général; elle est anxieuse de nouvelles, lui dit-elle, « sur l'arrangement que vous m'avez dit être *le salut de l'Etat*... J'irai dimanche coucher à Paris pour vous voir lundi matin. Je vous prie de vous donner la peine de passer chez moi dans la matinée. Je veux me flatter que l'affaire sera en meilleur état, et que tout sentiment de citoyen n'est pas détruit... » Quelques jours après, une transaction acceptée par le contrôleur général est rejetée par les parlementaires; toute la négociation est à reprendre, et la marquise éclate en violence :

« La probité est souvent dupe; c'est ce qui vous arrive, monsieur, dans ce moment. Je vous l'avais prédit, parce que seize ans de ce pays-ci en valent cent d'expérience. Ils vous traîneront jusqu'à l'affaire des Jésuites et de Besançon, pour vous refuser tout, si vous ne faites pas leur volonté. Cela s'appelle d'indignes citoyens et beaucoup plus ennemis de l'État que le roi de Prusse et les Anglais. Si la paix ne se fait pas ou qu'elle soit mauvaise, c'est à eux seuls qu'il s'en faut prendre, et je voudrais que tout l'univers fût instruit de cette vérité... Je suis indignée à un point inexprimable du rôle que vous jouez auprès de ces plébéiens. Le contrôleur général du roi de France n'est pas fait pour cela, et en particulier pour vous, monsieur, je suis très piquée. »

Ces « plébéiens » (le mot est du Roi), qui s'arrogent le droit de représenter la nation, alors qu'ils sont au nombre des « privilégiés » qui l'accablent, veulent avoir l'air de servir ses intérêts et de les défendre contre le pouvoir. Parmi les conditions posées à la Cour, ils entendent soumettre à un examen régulier ces dépenses ignorées et toujours croissantes qu'autorisent les bons ou acquis du comptant sous une simple signature du Roi. Le projet est chimérique, irréalisable sans une refonte complète du système financier de la France, et conçu surtout pour rendre le Parlement populaire. Cependant le

principe est juste, car il est temps d'enrayer d'énormes abus couverts par la prérogative royale. Mais cette prérogative est un dogme pour la marquise; elle ne peut comprendre, chez des sujets, tant d'insolence, et griffonne pour Bertin ce billet indigné :

« Oh! pour la petite proposition de rendre compte, je n'y tiens pas; et je ne peux concevoir comment vous avez eu la patience de ne leur point cracher au visage. Le Roi a lu votre lettre. Il faut donc attendre patiemment le résultat de ces charmants (*sic*)? L'horreur! Enfin, je me tais; mais je n'en pense pas moins; je suis comme le perroquet de ce monsieur. Bonsoir, contrôleur à moi. »

Cette fureur qui se contient à peine, et qui se masque d'une allusion au *Vert-Vert* de Gresset, accuse avant tout l'offense faite au monarque. Mais la marquise peut se sentir directement visée; lui faudra-t-il justifier devant les robins les libéralités du Roi, fournir les actes d'achat de ses terres et de ses maisons, les mémoires de ses tapissiers, de ses peintres, de ses ébénistes, de ses ciseleurs? Elle consent à se restreindre, à se réformer elle-même; peut-elle admettre l'idée d'être « contrôlée »?

Cependant, elle a chaque matin des lettres d'outrage ou des menaces de mort. La rue même est déchaînée contre elle; elle n'ose, à certains jours, risquer son carrosse au faubourg Saint-Honoré, où est son bel hôtel parisien; et, si elle va visiter son château de Ménars, la province l'insultera de ce quatrain sur un nouveau pont de la Loire où elle va passer et dont la solidité avait paru douteuse :

Cet architecte est bien vengé;
Reconnaissez votre ignorance :
Son pont hardi a supporté
Le plus lourd fardeau de France!

Le peuple de France nourrit, comme il fait souvent, des griefs imaginaires. Il suit aveuglément les animosités qui lui sont suggérées, et accable de sa vaine colère une femme meilleure que bien d'autres de son rang, qui ne gaspille ni ne thésaurise, et dont les dépenses, qu'on exagère, sont presque toujours au service intelligent des arts et des belles initiatives nationales.

Une seule fois, madame de Pompadour fut de cœur avec les Parlements. Encore eut-elle soin de ne le point laisser paraître. L'affaire des Jésuites, qui allait servir aux magistrats pour peser sur la Cour, ne pouvait la laisser indifférente. Elle s'est réjouie de voir à leur tour dans l'embarras les prêtres inflexibles, qui avaient voulu l'y mettre; elle ne leur a jamais pardonné d'avoir sollicité son renvoi; et sans doute a-t-elle été instruite, dès le premier jour, du complot qui se tramait pour les détruire.

Ces hommes réputés si habiles, et dangereux pour leur habileté, venaient de se montrer d'une singulière maladresse. Un des leurs, le P. de La Valette, qui faisait du négoce à la Martinique, a perdu cinq bateaux chargés de ses marchandises qui ont été pris par les Anglais; il s'en est suivi une banqueroute de plus de 2 millions. La Compagnie aurait dû aussitôt désintéresser les créanciers pour étouffer le scandale du procès qu'on lui intentait à elle-même; s'y refusant, elle pouvait user de son droit de plaider devant le Grand Conseil, juridiction accessible aux influences de la Cour. Elle choisit au contraire celle du Parlement de Paris, sans savoir que, dans cette forteresse suprême du Jansénisme, elle allait rencontrer des juges prévenus et des haines invétérées. On y était, en effet, bien décidé à faire payer aux Jésuites, dès l'occasion toujours guettée, l'acharnement dont le P. Le Tellier avait accablé Port-Royal.

Le moment semblait favorable. La vieille accusation d'enseigner le régicide reparaissait partout; l'assassinat du roi, au Portugal, y déchaînait contre eux la persécution; l'Espagne, en les expulsant à son tour, allait montrer qu'on pouvait venir à bout de la puissance occulte qu'on leur prêtait. En France, le clergé leur savait mauvais gré d'échapper à l'autorité épiscopale; la prospérité de leurs collèges, les succès de leurs prédicateurs, multipliaient les jaloux. L'opinion était préparée à accueillir tous les griefs, vrais ou faux, dont l'énorme dossier grossissait depuis deux siècles. On voulait une partie décisive. Au Palais, Messieurs ne s'abordaient plus qu'en disant : « Eux ou nous! » Et le public sentait qu'ils tenaient leur proie.

Le procès du P. de La Valette se clôt par une condamna-

tion inévitable. Mais, entre temps, une nouvelle affaire a surgi.

Le 27 avril 1761, les chambres se trouvant assemblées, l'abbé Chauvelin se lève; chacun sait que ce conseiller-clerc a passé sa vie à se documenter contre la Compagnie. Il en dénonce les constitutions comme contraires, en plusieurs points, « au bon ordre, à la discipline de l'Église, et aux maximes du royaume ». C'est l'incident qu'on attendait. Un premier arrêt enjoint aux supérieurs des maisons de Paris de produire les constitutions dans les trois jours. Dès le lendemain matin, déférant à l'arrêt, le procureur de la province de France se rend au greffe et y dépose l'exemplaire exigé.

Cet empressement complique les choses : l'affaire ainsi engagée, il devient difficile au Roi de l'évoquer devant son Conseil; et il s'irrite contre ceux qu'il voudrait servir : « Ils m'ont lié les mains », s'écrie-t-il. Tous ses essais, désormais, pour sauver des religieux qu'il sait bienfaisants dans l'État, seront découragés par ce mauvais départ. Au reste, les lois du royaume sont pour le Parlement et justifient ses droits en la matière. La procédure va se dérouler, impitoyable et tragique; et Louis XV devra accepter les arrêts successifs qui ferment les collèges et les noviciats, mettent sous scellés les maisons des Jésuites, leur défendent d'habiter à deux, en attendant la sécularisation sous serment et l'extinction finale.

Peut-on découvrir, sur les initiatives des magistrats ou sur certaines hésitations de Louis XV, une influence effective de la marquise? Les molinistes la dénoncent violemment comme ils font pour Choiseul , qui ne paraît s'être départi que bien tard, et sur des attaques répétées, d'une neutralité dédaigneuse. Sur madame de Pompadour les anecdotes courent la ville; les racontars affluent; en réalité, elle reste impénétrable, et le cabinet de laque, s'il a reçu des secrets, les a gardés exactement. Pourquoi prendrait-elle parti? Ses confidents, Bertin, Berryer, sont contre les Jésuites; elle-même ne leur veut aucun bien; mais son cher prince de Soubise les porte en son cœur, et sera presque seul à les défendre, avec le Dauphin, dans le Conseil du Roi. Enfin, ils ont pour eux toute la famille royale, qu'elle a toujours ménagée.

Les quatre Mesdames, très attachées à leurs confesseurs, n'ont pas manqué de solliciter à mainte reprise l'intervention du Roi. On assure que l'une d'elles l'a fait à genoux. La dauphine Marie-Josèphe, en sa qualité d'étrangère, bien qu'elle gémisse de « ces horreurs », a montré plus de discrétion; et le Roi lui sait gré de ne pas l'importuner. La Reine, qui ne se mêle jamais des affaires, sort de son effacement pour supplier M. de Choiseul de sauver les Pères : « Il faudrait un miracle », dit-il. — « Faites ce miracle et vous serez mon saint! » implore la bonne princesse. On est souvent en prières dans les petits cabinets de Versailles; les jours où il y a au Conseil une mauvaise décision, la Reine ne peut pas souper et ne dort pas de la nuit.

Le cardinal de Luynes, d'autres prélats intercèdent auprès du souverain. Le Dauphin a pris les Jésuites sous sa protection. Ses lettres intimes ne font point mal juger du défenseur, ni de ses clients. Dépeint comme un bigot par les philosophes, et tenu pour tel chez la marquise, c'est un prince sage, de religion instruite, doué d'un sens profond du devoir royal, s'intéressant aux nouveautés du bien public, lisant même l'*Emile* avec profit. Des intrigants du clan dévot, un La Vauguyon sans scrupule, gouverneur de ses enfants, l'ont brouillé avec Choiseul, ce qui est fâcheux pour lui, car d'un mot, d'un silence, le ministre peut lui nuire auprès de son père. Le prince correspond sur l'affaire avec l'évêque de Verdun, M. de Nicolaï, et voit en secret l'archevêque de Paris. Quand il formulera son avis au débat suprême du Conseil, il s'étonnera avec fermeté « que, dans une affaire d'État, la magistrature se soit arrogé l'initiative sur le chef suprême de l'État »; il déclarera que, « ni en honneur, ni en conscience, il ne peut opiner pour l'extinction d'une société d'hommes précieux, aussi utiles au maintien de la religion parmi nous qu'à l'éducation de la jeunesse. » Cette attitude de son fils indispose le Roi; il le voit souhaité sur le trône par tout un parti, et une telle idée lui est insupportable.

Si Louis XV écoutait l'opinion, il l'entendrait presque entière contre les Jésuites. L'assemblée des évêques a présenté leur défense, mais sans unanimité. Rousseau, qui ne leur doit rien, veut bien saluer de sa plume ces « opprimés »; mais Voltaire

qu'ils ont instruit, les paye d'ingratitude. Il est vrai qu'il propose, en honnête conciliation, « d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste », et cette jovialité écrite à Helvétius réjouit les convives de son souper.

Parmi tant de mouvements divers, l'intérêt de la marquise n'est pas de se décider, mais de suivre la pensée du Roi. Le seul propos authentique qu'on ait d'elle est un avis qu'il lui a demandé : « Je crois, dit-elle, que les Jésuites sont d'honnêtes gens; mais il n'est pas possible que le Roi leur sacrifie son Parlement au moment où il lui est aussi nécessaire. » Telle est, en effet, la clé de cette situation; madame de Pompadour la voyait comme Choiseul. Celui-ci ne nourrissait contre les Pères aucune animosité; mais il avait absolument besoin d'un accord sérieux avec les Parlements, en ces années de lutte nationale, pour une défense du royaume que l'état du Trésor rendait si difficile. Les Jésuites français, abandonnés au Jansénisme par le pouvoir, apparaissent ainsi comme des victimes inattendues de la guerre de Sept ans.

PIERRE DE NOLHAC

LE PROBLÈME SOCIAL

Dans l'étape qu'ils parcouraient sur le chemin de la vie collective, les peuples, dont la pensée s'émancipait parallèlement au progrès de l'instruction et de la presse, se sont passionnés, au cours du XIXe siècle, pour l'égalité politique. On peut reconnaître, dans ce mouvement général de l'opinion, une foi, d'abord complète, dans la toute puissance de l'État, ordonnateur souverain de la distribution des richesses. La conquête du pouvoir politique apparaissait alors, non seulement comme un moyen, mais comme une fin.

L'obtention de l'égalité politique, suivie, au début du XXe siècle, de l'accession au pouvoir des partis dont les programmes électoraux flattaient souvent la démagogie, et la persistance d'une inégalité sociale indéniable ont modifié, en sens divers d'ailleurs, la pensée populaire.

Tandis que les uns — recrutés dans les classes ou les milieux les plus ignorants — continuent de confondre le Gouvernement de l'État et l'organisation de l'activité collective, se cramponnent à la mystique de l'État souverain bien ou souverain mal et appellent de leurs vœux une révolution plus ou moins violente dont ils recueilleraient le gouvernement de la Nation, les autres se détachent progressivement des luttes politiques et de la conquête d'un pouvoir illusoire, et s'attardent davantage à la réalisation, dans la vie privée, d'une égalité sociale dont ils attendent, avec raison, l'amélioration plus directe de leur situation matérielle.

La guerre de 1914-1918, en groupant côte à côte des hommes dont la condition matérielle était fort différente selon leurs

pays d'origine, a compliqué en outre, le problème, d'une égalité sociale non seulement nationale mais internationale.

Autant le dogme politique est dangereux, autant serait incomplète la théorie économique du progrès des collectivités nationales. L'interaction est constante du politique et de l'économique. Il convient d'en définir les limites et d'en calculer avec soin les formules.

I. — *Le problème social n'est pas celui de la distribution des richesses, mais de l'enrichissement général.*

Si l'on veut abandonner les phrases creuses au profit des réalités substantielles, une vérité s'impose : le progrès social est impossible dans un État où il n'existe pas d'excédent budgétaire dans les finances publiques et de larges disponibilités d'épargne dans le budget des particuliers.

Peut-on soutenir qu'à l'heure actuelle il existe, en France, des excédents budgétaires disponibles pour un programme de réformes sociales? Ce serait nier la vérité; comme ce serait la nier aussi que de prétendre imposer aux contribuables et aux producteurs un prélèvement fiscal supplémentaire, alors que, de toutes parts et même dans les Congrès radicaux-socialistes, peu suspects de tendresse pour le capitalisme, des orateurs qualifiés se dressent pour dénoncer les périls de la superfiscalité et réclamer des dégrèvements!

La capacité d'épargne du pays est actuellement au-dessous des besoins en capitaux d'outillage de l'industrie, du commerce, de l'agriculture et des grands travaux d'utilité générale, comme suffirait à le prouver le taux élevé de l'argent. Les charges fiscales ou sociales grevant la production ont atteint, pour le volume actuel des affaires, un plafond qui souvent ne permet plus le renouvellement et le perfectionnement de l'outillage, l'amortissement normal et l'entretien des constructions.

M. Joseph Caillaux et son école, ont, au cours des débats du congrès du Parti radical-socialiste et auparavant dans la presse, critiqué la politique d'amortissement de M. Poincaré.

Cette politique, au moins en principe, et, quand elle aura

franchi le stade de la consolidation, d'ailleurs coûteuse, de la dette flottante, aura le mérite de restituer des capitaux à l'économie nationale productive. Si, par contre, les ressources d'impôt qu'elle absorbe étaient prélevées pour augmenter les charges permanentes du budget pour l'entretien ou le développement des services publics dont le pourcentage utile de coopération à l'activité économique productrice est le plus généralement faible, on ne voit pas bien quel serait le bénéfice pour l'économie nationale! Une expérience trop récente a montré comment les excédents budgétaires sont vite absorbés par les services publics.

M. Léon Blum, incarnant jusqu'alors la doctrine socialiste, a proposé un impôt sur le capital pour fournir au budget et à l'amortissement des ressources qui, en libérant certains autres produits fiscaux, permettrait de trouver des crédits pour un programme de réformes sociales.

Dans un article aussi vigoureux dans le fond que spirituel dans la forme, M. Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du *Matin*, a récemment dénoncé le sophisme de l'expression : fortune acquise.

Depuis deux mois, — écrit-il, — j'ai retrouvé vingt-sept fois, dans des discours ou des articles, la formule : « Il faut demander des sacrifices à la fortune acquise ». C'est celui-ci qui écrit dans un journal du Midi : « Êtes-vous pour ou contre le sacrifice, à la fois juste et indispensable, à demander à la fortune acquise? » — C'est celui-là qui s'écrie à Lyon : « Peut-être eût-on évité ces charges si on avait fait davantage appel à la richesse acquise ». — C'est cet autre, enfin, qui parle d'activer le redressement financier par la justice fiscale et la contribution de la fortune acquise...

Et il rappelait ce que M. Caillaux avait écrit lui-même :

Voyez-vous, rien n'est plus relatif, rien n'est plus incertain que ce qu'on est convenu d'appeler le capital. Les terres, les maisons, les fonds de commerce, les titres mobiliers n'ont qu'une valeur de convention, qui s'élève ou qui s'abaisse selon les événements, selon les lois, selon les mouvements humains. Il représente du travail accumulé, du travail inerte... Croire qu'on peut s'emparer, sans risque de les voir fondre, de valeurs aussi fugitives, en perpétuelle oscillation, imaginer qu'il est possible de les compenser avec d'autres valeurs également en mobilité, c'est, à la vérité, envisager des fantasmagories.

Reste alors, pour se procurer des ressources, la fameuse doctrine de la reprise des monopoles de fait que les socialistes et quelques radicaux-socialistes proposent à l'État de racheter et d'exploiter pour son compte. Ce seraient les mines, les assurances, le pétrole, les banques, les engrais et quelques autres sans doute. Donc, selon le dernier programme socialiste, et je crois bien radical-socialiste, le produit de ces nouveaux monopoles, établis dans un but fiscal, financerait les réformes dites sociales.

Comment, en faisant appel au simple raisonnement, concilier l'augmentation des produits fiscaux de ces monopoles nouveaux et la diminution du prix de vente du charbon, des engrais et des pétroles, l'augmentation des crédits à bon marché et l'extension des assurances à prix réduit?

En réalité, rien ne serait changé pour le consommateur, mais la France compterait quelques fonctionnaires de plus.

Il y a, par exemple, 178 000 employés environ, dans les banques et 300 000 ouvriers dans les mines de charbon. Ils iraient grossir l'armée des 600 000 fonctionnaires civils de l'État (militaires et cheminots non compris).

Cela est évidemment un système de transformer progressivement les salariés de l'industrie privée en salariés de l'État.

Est-ce cela qu'on a appelé pompeusement la suppression du salariat?

Si l'on s'en rapporte aux récriminations constantes des fonctionnaires contre l'insuffisance de leurs traitements, il serait étonnant que le prolétariat gagnât beaucoup à choisir l'État pour patron!

Même si tous les Français, après la révolution de M. Cachin ou celle de M. Blum, se réveillaient fonctionnaires de l'État au salaire minimum de 8 400 francs par an, je sais bien ce que quelques-uns y perdraient, je ne vois pas ce que d'autres y gagneraient.

Aveugle est celui qui croit que le problème social n'est qu'un problème de répartition! Surtout après les pertes de capital par la guerre, ce n'est qu'un problème d'enrichissement. Tout le monde est d'accord pour réclamer l'amélioration des logements à la ville et à la campagne, pour organiser une assurance sérieuse contre la maladie, l'invalidité, le chô-

mage, pour augmenter le salaire de l'ouvrier et le gain du paysan. Et tout le monde est d'accord aussi pour constater que l'effort fiscal du pays est arrivé à sa limite. Le poids des impôts paralyse la production et restreint la consommation.

Jamais ne s'est mieux affirmé, en dépit des prêcheurs de la lutte des classes, l'étroite solidarité des producteurs et des consommateurs. La superfiscalité en grevant les prix de vente a fait reculer la consommation. Le consommateur achète moins, le commerçant vend moins, l'ouvrier travaille moins et achète moins les produits de la culture; le blé baisse, le bétail baisse. Les pouvoirs publics imprévoyants s'aperçoivent du mal et prennent des mesures insuffisantes et tardives.

Si l'on veut que, dans ce pays, la prospérité renaisse, que le poids des impôts soit moins lourd, que le budget dispose d'excédents pour des réformes de progrès social, ce n'est pas au problème de la répartition des richesses qu'il faut chercher une solution. C'est le problème de la création de nouvelles richesses qu'il faut résoudre.

II. — *Comment favoriser l'enrichissement et le développement de la consommation?*

La richesse d'un peuple se mesure à sa capacité de consommation. C'est en cherchant à augmenter cette capacité que nous développerons l'enrichissement, à la condition, bien entendu, que cette augmentation de la capacité de consommation soit étroitement liée avec le développement de la production.

Voyons ce qui se passe aux États-Unis qui, avec une discipline morale s'étendant à toute la population, ont fait leur depuis de longues années cette doctrine économique; et comparons avec des exemples précis la condition des masses outre-Atlantique et en France! Voici quelques chiffres. En mettant de côté deux jours de salaire, l'ouvrier français peut acheter tout juste une paire de chaussures tandis que l'ouvrier américain achètera, lui, la même paire de chaussures, plus une chemise, un chapeau pour lui et un chapeau pour sa femme! En mettant de côté quarante-trois jours de salaire, un Français peut acquérir une petite motocyclette, l'Amé-

ricain une auto à quatre places. En mettant de côté cinq cents jours de salaire, un Français peut acheter une maisonnette de deux pièces, sans aucun confort moderne. L'Américain se procurera, dans le même temps, une charmante maison de quatre pièces avec chauffage central et salle de bains. Cette comparaison a été faite sur le salaire d'ouvriers travaillant en France et en Amérique à la même fabrication d'une même marque de pneumatiques.

Pouvons-nous arriver tout de suite à un pareil résultat? Non. Mais nous pouvons nous y efforcer. Et le mot d'ordre général devrait être aujourd'hui : augmenter le rendement.

Un industriel de mes amis me faisait récemment ce calcul : une minute perdue par heure et par ouvrier dans son usine où sont employés 20 000 ouvriers, représente au bout de l'année : trois cent trente-trois années de travail perdues! Mais, la guerre au temps perdu, la guerre au gaspillage cela s'appelle l'organisation de la production et cela se traduit par l'augmentation du capital investi. Dans la production agricole, cela s'appelle le crédit, qui est encore une forme du capitalisme, crédit pour achat d'engrais, crédit pour achat de semences sélectionnées, pour amélioration du troupeau, pour accroissement de l'outillage, pour conservation de la récolte, ce qui mettra le producteur à l'abri de la spéculation.

Produire beaucoup, disent certains, c'est très bien, mais cela amène du chômage. Non, car la production abondante entraîne la baisse des prix; et plus les prix sont bas, plus on consomme, si le salaire ou le gain ne diminuent pas, et, en réalité, ils augmentent. Si la ration de viande de 40 millions de Français augmentait de 500 grammes par mois, il faudrait pour l'alimentation : 1 200 000 têtes de gros bétail en plus dans les abattoirs.

La terre de France n'est ni plus pauvre, ni le Français moins intelligent que le Néo-Zélandais, l'Argentin, l'Américain ou l'Allemand. Si, au lieu de l'abrutir par des controverses politiques, on l'éduquait, et si, au lieu de lui prêcher la guerre au capital, on lui enseignait les profits du crédit, il ne se contenterait pas de ces rendements moyens à l'hectare de : 13 quintaux 6 pour le blé, 13 quintaux 8 pour l'avoine, 87 quintaux 1 pour la pomme de terre, contre, en Allemagne : 19 quintaux

pour le blé, 19 quintaux pour l'avoine, et 100 quintaux pour la pomme de terre; et il n'accepterait pas que, sur 261 197 tonnes de beurre importées par an en Grande-Bretagne, dont nous sommes le plus immédiat voisin, l'agriculture française n'en fournisse que 963 tonnes!

Oui, mais, dira-t-on aussi, ce surcapitalisme américain, c'est le contraire de l'égalité sociale.

Voici la réponse :

En décembre 1926, l'Université de Princeton a fait une enquête dans vingt affaires importantes comptant en tout 243 906 ouvriers. Elle a constaté que les ouvriers et employés devenus actionnaires représentaient 20,9 p. 100 de l'ensemble des actionnaires et que la valeur moyenne de la propriété ainsi acquise représentait 1 244 dollars par tête (soit, au cours du change, plus de 31 000 francs).

Nous a-t-on assez dénoncé les grands trusts qui exploitent le prolétariat? Or, dans trois des plus importantes Sociétés de la Standard Oil, 44 000 salariés se partageaient, en 1926, 90 millions de dollars d'actions.

Il existait, au milieu de 1926, aux États-Unis, 38 banques ouvrières avec un capital global de 10 millions de dollars (250 millions de francs) et 108 millions de dollars de dépôts (plus de 2 milliards et demi de francs).

L'enrichissement général aux États-Unis d'Amérique est si rapide que, dans les trois premiers trimestres de 1927, il a été émis pour 5 475 millions de dollars (plus de 135 milliards de francs) de valeurs diverses, c'est-à-dire qu'en neuf mois, les Américains avaient économisé, malgré leur capacité de consommation au moins triple de la nôtre, plus de capitaux qu'il n'en a fallu pour restaurer toutes nos régions dévastées.

Aux résultats ainsi obtenus par la méthode américaine, opposons maintenant ceux de la méthode marxiste en Russie.

La destruction systématique du capital a eu pour résultat que 35 p. 100 des exploitations agricoles russes ne possèdent pas une seule bête de travail et *a fortiori* de machine agricole, et que 50 p. 100 de ces exploitations ne possèdent qu'une seule bête de travail. Aussi, la détresse générale est-elle si grande que le salaire du chef de famille ne couvrirait, selon la statistique du travail — (éditée officiellement par le Gouvernement

bolchevique, n° 2 de 1926, publié à Moscou)— que 46,1 p. 100 de sa dépense, si bien que pour éviter la misère, femmes et enfants sont réduits aux plus durs labeurs.

La consommation des produits de première nécessité qui était évaluée, en Russie, à 32, 4 roubles par tête en 1913, est descendue à 21 roubles 8 par tête alors que la hausse des prix ne cesse pas de se développer : 43 p. 100 en 1924, 55 p. 100 en 1925, 65 p. 100 en 1926; et tout cela se résume dans les dépôts des caisses d'épargne qui, au lieu des 1 245 millions de roubles de 1913 ne renferment plus, au 1er janvier 1926, que 45 millions de roubles.

II. — *Pour augmenter la production, il faut la rationaliser.*

L'augmentation du rendement a pour conséquence le développement du machinisme, et celui-ci réclame une augmentation constante des capitaux et du crédit.

Nous rencontrons alors une objection à laquelle il faut répondre. La surindustrialisation aboutit à une saturation du marché, à une pléthore et enfin à une catastrophe.

En fait, l'histoire économique démontre, au contraire, que le machinisme, tout en multipliant par mille et même par millions la puissance de production, n'a jamais rencontré le point de saturation de la consommation. L'accroissement du rendement ouvrier a eu pour résultat que l'industrie emploie dans le monde des dizaines de millions d'ouvriers de plus qu'il y a un siècle.

Un exemple tout proche de nous confirme bien cette thèse que le développement de la production entraîne une augmentation de la consommation. L'Italie consomme, en 1925, autant de charbon qu'en 1913, et pourtant, de 1913 à 1925, sa production électrique annuelle évaluée en kilowatts-heures a passé de 3 à 11 milliards. Ainsi, l'intervention de la houille blanche correspond à une augmentation de 9 millions de tonnes de charbon, c'est-à-dire à peu près ce que l'Italie importait en 1913 (10 à 11 millions de tonnes).

La richesse qui permet la satisfaction croissante des besoins de l'homme n'est pas limitée. Elle augmente avec la puissance de production. Le perfectionnement du travail, l'éco-

nomie du travail qu'elle obtient, libèrent du pouvoir d'achat. D'où augmentation des débouchés, de la capacité de consommation, qui permet un nouveau progrès de la production.

Mais la condition essentielle du succès d'une politique de rendement, c'est de la poursuivre méthodiquement dans tous les domaines et, d'abord, dans l'agriculture. La prospérité agricole des États-Unis est à la base de leur développement industriel. C'est la capacité de consommation du marché intérieur américain qui a fait la puissance de l'industrie américaine.

Sans doute, on nous entretenait récemment d'une crise des prix chez les fermiers de l'Ouest, mais il est bon de noter que cette crise, d'ailleurs très provisoire, a été due à un accroissement formidable de la production. Non seulement la superficie annuellement ensemencée a augmenté de 39 p. 100 pour le maïs, 67 p. 100 pour le blé, 66 p. 100 pour l'avoine et 58 p. 100 pour les pommes de terre, de 1885 à 1924, mais encore, et seulement entre 1913 et 1925, l'augmentation du rendement à l'acre se mesure pour le maïs à 18 p. 100, pour le blé à 17 p. 100, pour l'avoine à 4 p. 100, pour les pommes de terre à 39 p. 100.

Or, dans le même temps, en France, l'agriculture recule. Les superficies ensemencées en céréales tombent, en prenant la moyenne de 1909-1913, et les chiffres de 1926 :

Pour le blé, de	6 786 000	à 5 462 000	hectares.
— l'avoine, de	3 977 000	3 528 000	—
— les pommes de terre, de	1 645 000	1 443 000	—
— les betteraves, de . . .	246 000	207 000	—

Et l'on ne saurait mettre ce fait au compte des régions dévastées puisque, de 1913 à 1926, les surfaces ensemencées en blé dans sept départements du centre — (Cher, Eure-et-Loir, Indre, Indre-et-Loire, Loire-et-Cher, Loiret et Sarthe) — tombaient de 680 700 hectares à 529 000.

On ne peut davantage mettre ce recul des ensemencements au compte de l'augmentation relative de la production de la viande puisque la même comparaison dans le temps donne les chiffres suivants :

Bovins. .	14 372 000	en 1926,	contre	15 338 000	en 1913
Moutons.	10 537 000	—	—	16 175 000	—
Porcs . .	5 792 000	—	—	7 528 000	—

Aussi, en 1926, avons-nous importé pour 11 576 millions de francs de produits alimentaires alors que nous n'exportions que 5 072 millions de produits, soit un déficit de 6 milliards et demi.

Il faut, par ces chiffres, mesurer l'effort possible pour remettre en culture toutes les terres cultivables. Il est inadmissible que, dans le moment où l'Italie dépense des milliards pour mettre en culture des marais qui n'ont jamais été cultivés, nous ne soyons même pas capables, en France, de maintenir en état notre sol.

Sans doute, la rationalisation implique-t-elle : à chaque terre sa vraie culture, à chaque culture sa vraie terre; mais, ne nous dissimulons pas notre retard technique dans la mise en culture de nos terres. Si trop de terrains sont gagnés par la lande ou la broussaille, c'est que notre paysan ne sait pas ou ne peut pas, faute de moyens, remplacer la main d'œuvre de plus en plus rare par les machines nécessaires, augmenter le rendement de la terre par l'emploi judicieux des engrais.

La rationalisation est un problème d'éducation et de crédit.

Cela est vrai non seulement pour l'agriculture, mais pour l'industrie.

Lorsque le Pr Hirsch a fait, à la fin de 1926, une conférence sur la rationalisation de la production, il a donné des chiffres particulièrement intéressants. Dans les mines allemandes, 50 p. 100 du travail humain le plus dur a été mécanisé et la production moyenne par tête de mineur est montée de 930 kilogs en 1913 à 1 080 en 1926. Il est intéressant de noter qu'en France, dans le même temps, la production moyenne tombait au contraire de 998 kilogs — (Pas-de-Calais) — et 910 kilogs — (Nord) — avant la guerre à 800 kilogs en moyenne en 1926. Dans l'industrie métallurgique allemande, les effets de la rationalisation ont amené une augmentation de 44 p. 100 par tête d'ouvrier en une année, de 1925 à 1926, la production passant de 1,25 à 1,75 tonnes.

Mais il ne faudrait pas croire que l'augmentation du rendement se résume à demander un supplément de travail à l'ouvrier. L'organisation de la production est avant tout un problème de direction, et le rendement est intimement lié aux progrès de la technique et de l'outillage de production.

Dans son livre : *Socialisme et rationalisation*, préfacé par M. Léon Blum et édité à Bruxelles cette année, M. Jules Moch écrivait : « Le résultat essentiel, celui qui résume et schématise l'effort de tout un peuple, c'est que la courbe des salaires se décolle de la courbe des prix. Entendez par là que la puissance d'achat du travail croît régulièrement, que le travailleur a intérêt à collaborer à cette hausse, tout comme le patron a intérêt à la provoquer, que donc il ne saurait plus être question, dans cette forme nouvelle du capitalisme, ni d'appauvrissement continuel des masses — (les statistiques le prouvent) — ni d'antagonisme croissant des classes — (les faits le démontrent)— ni de crises industrielles multipliées dues à la sous consommation — (l'expérience le confirme) ».

Dans un récent manifeste, la C. G. T., sans se déclarer en faveur de la rationalisation, montrait une compréhension grandissante à l'égard du problème social de l'augmentation de la production et du rendement. La rationalisation ne se heurte donc plus à l'hostilité systématique des partis ou des organisations ouvrières tout au moins quant à son principe; et ceux qui ont toujours recherché le progrès social dans l'union des bonnes volontés ne peuvent que se féliciter de recommander un programme accepté et acceptable pour tous.

Quel rôle doivent jouer les pouvoirs publics pour favoriser la rationalisation?

Le mouvement qui apparentera la production française aux méthodes américaines, sans servile adaptation, — adaptation impossible pour mille raisons de technique et de sentiment, — naîtra, grandira et s'imposera par la libre adhésion de l'opinion. Mais, l'appui officiel des Pouvoirs Publics peut avoir d'autant plus d'importance que les services publics sont sans doute ceux qui auraient besoin, les premiers, dans notre pays, d'être rationalisés. On ne pourrait malheureusement soutenir que les récentes réformes administrative, judiciaire ou postale, avait été inspirées par une heureuse rationalisation.

La rationalisation exige aussi un effort d'éducation et de politique.

Effort d'éducation : sans trop médire de notre enseignement, il faut bien convenir qu'il n'est à aucun degré adapté aux exigences de la vie contemporaine. Enseignement agricole ou professionnel absolument insuffisant à l'école primaire; enseignement spécialisé et modernisé également insuffisant à l'école primaire; enseignement spécialisé et modernisé également insuffisant dans nos grandes écoles et dans l'enseignement supérieur. Trop grand éloignement de l'enseignement théorique de l'activité pratique. Si l'on a parlé quelquefois d'une crise morale de la masse où le goût du travail a reculé, il faut avouer aussi qu'il existe une crise intellectuelle des élites. On ne naît pas capitaine d'industrie, chef d'entreprises, commerciales ou bancaires. L'aristocratie des affaires comme autrefois celle de la terre se condamnerait à mort si elle ne renouvelait pas sans cesse son sang et ne faisait pas systématiquement appel aux intelligences.

Le parti radical-socialiste a parlé d'un vague contrôle à établir sur les puissances économiques qui gouvernent la production. Par tradition et par expérience, le contrôle de l'État sur les activités privées nous inspire plus de défiance que de sympathie. S'il s'agit d'opposer une barrière à la dictature de l'argent, soit, mais n'est-il pas grand temps, par contre, de défendre, dans ce qu'il a de profitable pour la collectivité, le capitalisme moderne?

La lutte sourde, mais systématique, conduite fiscalement contre les grandes entreprises est une absurdité. Aucune forme du capitalisme n'est plus démocratique que les sociétés anonymes. Tournons-nous, là encore, vers les États-Unis. La Bethlhem Steel corporation, un des plus grands trusts de l'acier, a vu ses salaires moyens passer de 876 en 1914 à 1,821 en 1926, soit 108 p. 100 d'augmentation malgré la diminution des heures de travail, pendant que, dans la même période, le coût de la vie n'augmentait que de 75 p. 100, et pendant que, au point de vue du consommateur, les prix moyens des produits d'acier n'augmentaient que de 35 p. 100.

Mais de tels résultats ne peuvent être obtenus qu'en favorisant la formation des capitaux nouveaux. La fiscalité actuelle

contre les valeurs mobilières est un défi au bon sens. L'impossibilité de regrouper des Sociétés, de fusionner des entreprises ayant un objet commun est un monstrueux exemple de l'incapacité et de l'ignorance des législateurs.

Par ailleurs, l'instabilité de notre régime douanier et l'inexistence d'une politique économique déterminée empêchent de fonder, avec la sécurité de l'avenir, des entreprises nouvelles ou d'investir des capitaux nouveaux importants.

Ce serait donc une grande erreur de penser que le rôle des pouvoirs publics soit faible et que la meilleure organisation de la production soit une pure affaire d'initiative privée. En réalité, c'est toute une politique à substituer à une autre. Une politique d'effort et d'intelligence à une politique de paresse et de médiocrité. Une politique de progrès à une politique de stagnation. Construire, créer, agir, n'est-ce pas la doctrine républicaine qu'il faut opposer aux destructions stériles de notre organisation sociale, politique et morale?

P.-ÉT. FLANDIN,
ancien Ministre.

LA NAISSANCE DU JOUR[1]

On voit, sur le visage d'un homme qui suit, du regard, certains apprêts ménagers, surtout ceux d'un repas, une expression mêlée de considération religieuse, d'ennui et de frayeur. L'homme craint le balayage comme un chat, et le fourneau allumé, et l'eau savonneuse que pousse un balai-brosse sur les dalles.

Pour fêter un saint local, qui commande traditionnellement aux frairies, Segonzac, Carco, Régis Gignoux et Thérèse Dorny devaient quitter les hauteurs d'une colline, et manger ici un déjeuner méridional, salades, rascasse farcie et beignets d'aubergines, ordinaire que je corsais de quelque oiseau mort.

Vial, qui habite à trois cents mètres d'ici un dé peint en rose, n'était pas heureux ce matin, car le réchaud de renfort, équipé en gril à braise, encombrait un coin de la terrasse, et mon voisin se faisait petit comme un chien de chasse le jour d'une noce.

— Ne crois-tu pas, Vial, qu'ils aimeront ma sauce, avec les petits poulets? Quatre petits poulets fendus par moitié, frappés du plat de la hachette, salés, poivrés, bénits d'huile pure administrée avec un goupillon de *pebreda*, dont les folioles et le goût restent sur la chair grillée? Regarde-les, s'ils ont bonne mine!

Vial les regardait, et moi aussi. Bonne mine... Un peu de sang rose demeurait aux jointures rompues des poussins

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.

mutilés, plumés, et on voyait la forme des ailes, la jeune écaille qui bottait les petites pattes, heureuses ce matin encore de courir, de gratter... Pourquoi ne pas faire cuire un enfant, aussi? Ma tirade mourut et Vial ne dit mot. Je soupirai en battant ma sauce acidulée, onctueuse, et tout à l'heure pourtant l'odeur de la viande délicate, pleurant sur la braise, m'ouvrirait tout grand l'estomac... Ce n'est pas aujourd'hui, mais c'est bientôt, je pense, que je renoncerai à la chair des bêtes...

— Serre-moi mon tablier, Vial. Merci. L'an prochain...

— Que ferez-vous l'an prochain?

— Je serai végétarienne. Trempe le bout de ton doigt dans ma sauce. Hein? Cette sauce-là sur les petits poulets tendres... N'empêche que... — pas cette année, j'ai trop faim — n'empêche que je serai végétarienne.

— Pourquoi?

— Ce serait long à expliquer. Quand certain cannibalisme meurt, tous les autres déménagent d'eux-mêmes, comme les puces d'un hérisson mort. Reverse-moi de l'huile, doucement...

Il pencha son torse nu, lustré de soleil et de sel, dont la peau mire le jour. Selon qu'il bougeait, il était vert autour des reins, bleu sur les épaules, à l'image des teinturiers de Fez. Quand je commandai « stop », il coupa le fil d'huile dorée, se redressa, et je reposai ma main un moment sur son poitrail, comme sur un cheval, flatteusement. Il regarda ma main, qui annonce mon âge — à la vérité, elle porte quelques années de plus — mais je ne retirai pas ma main. C'est une bonne petite main, noircie, dont la peau devient assez large à présent autour des phalanges et au revers de la paume. Elle a les ongles taillés ras, le pouce retroussé volontiers en queue de scorpion, des cicatrices et des écorchures,et je n'ai pas honte d'elle, au contraire. Deux ongles jolis — cadeau de ma mère — trois pas très beaux — souvenir de mon père.

— Tu t'es baigné? Tu as fait un bon quatre cents mètres sur le bord de l'eau? Alors, pourquoi as-tu, quand on n'est qu'en juillet, une tête de fin de vacances, Vial?

Le moindre désordre sentimental dérange les traits de Vial,

réguliers, assez beaux. Il n'a pas l'air gai, mais on ne l'a jamais vu triste. Je dis qu'il est beau, parce qu'ici, au bout d'un mois de séjour, tous les hommes sont beaux, à cause de la chaleur, de la mer et de la nudité.

— Qu'est-ce que tu m'as rapporté du marché, Vial? Tu m'excuses, hein? La Divine avait juste le temps de courir pour les poulets...

— Deux melons, une tarte à la frangipane et des pêches. Il n'y a plus de figues-fleurs, et les autres ne seront mûres que...

— Je le sais mieux que toi, je les passe en revue tous les jours dans ma vigne... Tu es un amour. Qu'est-ce que je te dois?

Il fit un geste d'ignorance, son épaule enrichie de muscles montait et descendait comme un sein qui respire.

— Tu as oublié? Attends, que je voie la grosseur des melons... Cette tarte-là, c'est la taille de seize francs, et tu as deux kilos de pêches... Quatorze et seize trente, trente et quinze quarante-cinq... Je te dois entre quarante-cinq et cinquante francs.

— Vous êtes en maillot de bain sous votre tablier? Vous n'avez pas eu le temps de vous baigner?

— Mais si.

Il lécha avec naturel le haut de mon bras.

— C'est vrai.

— Oh! tu sais, ça pourrait être du sel d'hier soir... Reposons-nous, on a grandement le temps, ils seront tous en retard...

— Oui... Je ne peux pas faire quelque chose d'utile?

— Si, te marier.

— Oh!... J'ai trente-cinq ans.

— Justement. Ça te rajeunira. Tu manques de jeunesse. Ça te viendra avec l'âge, a dit Labiche. Ta petite amie n'est pas revenue du marché avec toi? Tu as dû la rencontrer sur le port?

— Mademoiselle Clément termine une étude au Lavandou.

— Tu n'aimes pas que je l'appelle ta petite amie, je vois?

— Je l'avoue. C'est une façon de dire qui peut donner à croire qu'elle est ma maîtresse, alors qu'elle ne l'est pas.

J'ai ri, en poudrant les braises trop vives du réchaud à repasser. Je ne connais presque pas l'espèce à laquelle appartient ce garçon, qui vit à petit bruit. Il est de la génération des Carco, des Segonzac, des Léopold Marchand et des Pierre Benoît, des Mac-Orlan, des Cocteau et des Dignimont, ceux que j'ai vus, comme je dis, « tout petits », avant et pendant la guerre. Est-ce en ce temps-là, quand des marées capricieuses de permissions les amenaient à Paris, et sur la foi de leurs visages, les uns engraissés bizarrement, les autres creux comme des écoliers grandis trop vite — est-ce en ce temps-là que j'ai pris l'habitude de les tutoyer presque tous? Non, c'est simplement parce qu'ils sont jeunes, et s'ils me disent bonjour à grands bras, à gros baisers claquant sur la joue, c'est aussi parce qu'ils sont jeunes... Mais si les plus tendres — ceux-là que j'ai nommés, ceux-là que je ne nomme pas — m'appellent « Madame » et par jeu « mon bon maître », c'est parce qu'ils sont eux, et que je suis moi.

Le garçon presque nu qui me versait l'huile ce matin a fait la guerre aussi. Après, il a regimbé au moment de redevenir tapissier. Il a eu peur, dit-il, d'un père demeuré vert, âpre à son commerce et orgueilleux. J'ai parfois voulu écrire l'histoire d'une progéniture dévorée, jusqu'aux os, par ses géniteurs. Je pourrais fondre ensemble madame Lhermier, par exemple, qui cousit sa fille à ses jupes, empêcha tout mariage et se fit, de la sotte fille docile, une sorte de jumelle séchée, qui ne la quittait ni jour ni nuit, et ne se plaignait jamais. Mais un jour, j'ai vu le regard de mademoiselle Lhermier... Horreur! horreur!... J'emprunterais quelques traits à Albert X... victime passionnée, ombre inquiétante de sa mère, — à Fernand Z..., petit banquier qui attend en vain la mort de son robuste banquier de père... Ils sont beaucoup, je n'aurais que le choix. Seulement Mauriac a déjà fait *Genitrix*... Ne nous apitoyons pas trop sur Vial le fils, prénommé... comment, déjà?

— Vial, comment t'appelles-tu?

— Hector.

Étonnée, je suspendis l'élagage des premiers dahlias de la saison, cueillis pour la table.

— Hector? Il me semble que tu t'appelais... Valère?

— C'est vrai, mais je voulais constater que vous l'aviez à peu près oublié.

... sur Vial le fils, qui ruse avec sa longue minorité commerciale et use de cartes de visite au nom de « Vial, décorateur ». Il n'est déjà plus tapissier. Il dispose à Paris d'un petit magasin timide, mi-librairie romantique, mi-bibelot, comme tout le monde... Aimant la compagnie des peintres, Vial s'est mis à aimer leur peinture.

Parmi les gratteurs de papier qui n'ont liberté que d'écrire, il se donne le luxe de lire, de dessiner des meubles et même de nous juger. Il déclare à Carco qu'il n'aurait jamais dû publier que des vers, et à Segonzac qu'il est un mystique. Le grand « Dédé » ne rit pas, et répond poliment : « Vouère! Fi de garce, vous n'êtes point si mal emmanchai de la taîte que du daîrrière! » Carco me prend à témoin : « Un homme du métier qui me dirait ça, Colette, je le traiterais de ballot. Mais qu'est-ce que je m'en irais répondre à un tapissier? Monsieur l'ameublementier, tu attiges! »

Je ne sais pas grand'chose de plus sur mon verseur d'huile. Mais que sais-je de mes autres amis? Chercher l'amitié, la donner, c'est d'abord crier : « Asile! asile! » Le reste de nous est sûrement moins bien que ce cri, il est toujours assez tôt pour le montrer.

Je crois que la présence, en nombre, de l'être humain fatigue les plantes. Une exposition horticole pâme et meurt presque chaque soir, quand on lui a rendu trop d'hommages; j'ai trouvé mon jardin las après le départ de mes amis. Peut-être les fleurs sont-elles sensibles au son des voix. Et les miennes ne sont pas accoutumées plus que moi aux réceptions.

Mes hôtes partis, les chats rampent hors de leurs abris, bâillent, s'étirent comme au sortir du panier de voyage, flairent la trace des intrus. Le matou somnolent coule du mûrier comme une liane. Sa compagne ravissante étale, sur la terrasse qu'on lui restitue, son ventre où poind, dans une nue de poil bleuâtre, une seule tétine rose, car elle n'a nourri, cette saison, qu'un seul petit. Le départ des visiteurs ne change rien aux us de la chienne brabançonne qui me sur-

veille, ne cesse pas, n'a jamais cessé de me surveiller, ne cessera qu'à la mort de me donner l'attention de tous ses instants. Sa mort seule mettra fin au seul drame de sa vie : vivre avec moi ou sans moi. Elle vieillit robustement, elle aussi...

Autour de ces trois types de l'autorité animale, des bêtes de second plan tiennent la place qu'un protocole moins humain qu'animal leur assigne : plates chattes des mas environnants, chiens de ma gardienne que le bain de blanche poussière déguise... « Ici, dit Vial, les chiens sont tous du XVIIIe, l'été. »

Les hirondelles buvaient déjà au lavoir et happaient les éphémères, quand ma « compagnie » s'en alla. L'air avait son goût usagé d'après-midi, et la chaleur était grande sous le soleil qui se couche tard. Mais il ne peut pas me tromper, je décline avec le jour. Et vers la fin de chaque journée, la chatte, enlaçant en « huit » mes chevilles, me convie à fêter l'approche de la nuit. C'est la troisième chatte de ma vie si je ne compte que les chattes d'un grand caractère, mémorables entre les chats et les chattes.

M'émerveillerai-je jamais assez des bêtes? Celle-ci est exceptionnelle comme l'ami qu'on ne remplacera pas, comme l'amoureux sans reproche. D'où vient l'amour qu'elle me porte? Elle a, d'elle-même, réglé son pas sur le mien, et le lien invisible, d'elle à moi, suggérait le collier et la laisse. Elle eut l'un et l'autre, qu'elle porta avec l'air de soupirer : « Enfin! » Le moindre souci vieillit et semble pâlir son très petit visage serré et sans chair, d'un bleu de pluie autour des yeux qui sont d'or pur. Elle a, des amants parfaits, la pudeur, l'effroi des contacts appuyés. Je ne parlerai guère plus d'elle. Tout le reste est silence, fidélité, chocs d'âme, ombre d'une forme d'azur sur le papier bleu qui recueille tout ce que j'écris, passage muet de pattes mouillées d'argent...

Après elle, loin derrière elle, j'ai le matou, son mari magnifique, tout endormi de beauté, de puissance, et timide comme un hercule. Puis viennent tous ceux qui volent, rampent, grincent, le hérisson des vignes, les lézards innombrables que mordent les couleuvres, le crapaud nocturne qui, ramassé sur le plat de ma main et haussé vers la lanterne, laisse tomber deux cris de cristal dans l'herbe, — le crabe sous l'algue,

le trigle bleu à ailes de martinet qui s'envole de la vague... S'il retombe sur le sable, je le ramasse assommé, praliné de graviers, je l'immerge et je nage à côté de lui, en lui soutenant la tête... Mais je n'aime plus écrire le portrait, l'histoire des bêtes. L'abîme, que des siècles ne comblent point, est toujours béant entre elles et l'homme. Je finirai par cacher les miennes, sauf à quelques amis, qu'elles choisiront. Je montrerai les chats à Philippe Berthelot, puissance féline, à Vial, qui est amoureux de la chatte et qui prétend, avec Alfred Savoir, que je puis susciter un chat dans un endroit où n'y a pas de chat... On n'aime pas à la fois les bêtes et les hommes. Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. Mais s'ils étaient mes semblables, je ne leur serais pas suspecte...

« Quand j'entre dans la pièce où tu es seule avec des bêtes », disait mon second mari, « j'ai l'impression d'être indiscret. Tu te retireras quelque jour dans une jungle... » Sans vouloir rêver à ce qui se pouvait cacher, sous une telle prophétie, d'insidieuse — ou d'impatiente — suggestion, sans cesser de caresser l'aimable tableau qu'elle m'offre de mon avenir, je m'y arrête, pour me rappeler la profonde, la logique défiance d'un homme très humanisé. Je m'y arrête comme à une sentence écrite par un doigt d'homme sur un front qui, si l'on écarte le feuillage de cheveux qui le couvre, sent probablement, au flair humain, la tanière, le sang de lièvre, le ventre d'écureuil, le lait de chienne... L'homme qui reste du côté de l'homme a de quoi reculer, devant la créature qui opte pour la bête et qui sourit, forte d'une affreuse innocence. « Ta monstrueuse simplicité... Ta douceur pleine de ténèbres... » Autant de mots justes. Au point de vue humain, c'est à la connivence avec la bête que commence la monstruosité. Marcel Schwob ne traitait-il pas de « monstres sadiques » les vieux charmeurs desséchés et couverts d'oiseaux qu'on voyait aux Tuileries? Encore s'il n'y avait que la connivence... Mais il y a la préférence... Je me tairai ici. Je m'arrête aussi sur le seuil des arènes et des ménageries. Car, si je ne vois aucun inconvénient à mettre, imprimés, entre les mains du public, des fragments déformés de ma vie sentimentale, on voudra bien que je noue, secrets, bien serrés dans le même sac, tout ce qui concerne une *préférence* pour les bêtes, et — c'est

aussi une question de prédilection — l'enfant que j'ai mise au monde. Qu'elle est charmante, celle-ci, quand elle gratte, réfléchie et amicale, la tête grumeleuse d'une vaste crapaude... Chut! Autrefois, je me suis mêlée de camper, au premier plan d'un roman, une héroïne de quatorze à quinze ans... Que l'on m'excuse, je ne savais pas, alors, ce que c'était.

« Tu te retireras dans une jungle... » Soit. Il ne faudra pas trop tarder. Il ne faudra pas attendre que j'enregistre, dans la courbe de mes relations, de mes échanges avec l'animal, les premiers fléchissements. La volonté de séduire, c'est-à-dire de dominer, les diverses manières de bander un souhait ou un ordre, de les darder vers leur but, je les sens encore élastiques, — jusqu'à quand?

Une pauvre belle lionne, récemment, m'isola, dans le lot de badauds massés devant sa grille. M'ayant choisie, elle sortit de son long désespoir comme d'un sommeil, et ne sachant comment manifester qu'elle m'avait reconnue, qu'elle voulait m'affronter, m'interroger, m'aimer peut-être assez pour n'accepter que moi comme victime, elle menaça, étincela et rugit comme un feu captif, se jeta contre ses barreaux et soudain s'assoupit, lasse, en me regardant...

L'ouïe mentale, que je tends vers la Bête, fonctionne encore. Les drames d'oiseaux dans l'air, les combats souterrains des rongeurs, le son haussé soudain d'un essaim guerroyant, le regard sans espoir des chevaux et des ânes, sont autant de messages à mon adresse. Je n'ai plus envie de me marier avec personne, mais je rêve encore que j'épouse un très grand chat. Montherlant sera, je pense, bien aise de l'apprendre...

Dans le cœur, dans les lettres de ma mère, étaient lisibles l'amour, le respect des créatures vivantes. Je sais donc où situer la source de ma vocation, une source que je trouble, aussitôt née, dans la passion de toucher, de remuer le fond que couvre son flot pur. Je m'accuse d'avoir voulu, dès le jeune âge, briller, — non contente de les chérir, — aux yeux de mes frères et complices. C'est une ambition qui ne me quitte pas...

— Vous n'aimez donc pas la gloire? — me demandait madame de Noailles.

Mais si. Je voudrais laisser un grand renom parmi les êtres qui, ayant gardé sur leur pelage, dans leur âme, la trace de mon passage, ont pu follement espérer, un seul moment, que je leur appartenais.

Elle était aimable, ce matin, mon équipe de jeunes convives. Deux avaient amené des jeunes femmes bien jolies, et sages à croire qu'on les avait, chacune, chapitrées : « Tu sais, on va t'emmener chez Colette, mais on te rappelle qu'elle n'aime pas les cris d'oiseau, ni les aperçus littéraires. Mets ta plus jolie robe, la rose, la bleue. Tu verseras le café. » Ils savent que je tiens pour agréables les jeunes femmes jolies et peu familières. Ils sont au fait de ce qui charme mes heures de loisir : les enfants et les jeunes femmes cérémonieux, et les bêtes impertinentes.

Quelques peintres possèdent des épouses, ou des maîtresses, dignes d'eux et de la vie qu'ils mènent. On les voit douces, et pareilles en leurs mœurs aux femmes des cultivateurs. Les hommes ne se lèvent-ils pas, eux, avec le jour, pour s'en aller aux champs, en forêt, le long des côtes? Ne reviennent-ils pas à la nuit approchante, fatigués, muets de solitude? En leur absence, les femmes taillent des robes d'été dans un service de table, des napperons et des serviettes dans des mouchoirs en coton, et vont au marché avec simplicité, c'est-à-dire pour acheter des provisions, et non pour célébrer la « belle matière » des rascasses laquées de rouge, les ventres des girelles sanglées d'ocre et d'azur.

— Mon homme? Il doit être aux champs, par là, sur Pampelonne, — répond l'amie de Luc-Albert Moreau, en désignant l'horizon d'un grand geste vague de paysanne. Asselin chante comme un bouvier, et parfois la brise, si vous tendez l'oreille, vous apporte la douce voix de Dignimont, qui lamente une petite complainte de soldat ou de matelot...

La petite Clément, venue seule, n'était pas la plus laide, il s'en faut. Elle n'appartient ni au clan des modèles, ni à celui des femmes en puissance d'homme. C'est une blonde paille, aux cheveux plats. Le soleil la teint en rouge harmonieux, un beau rouge égal, qui envahit sa peau de blonde et

voue au bleu, tout l'été, ses yeux pers. Grande, avec une chair modeste, elle ne pèche guère que par l'excès de loyauté physique et morale, qui est un des snobismes des filles de vingt-cinq ans. Il est juste de dire que je la connais peu.

Elle peint d'une manière obstinée, à grandes touches viriles, nage, conduit sa cinq-chevaux, va souvent visiter ses parents, qui, craignant le chaud, passent l'été dans la montagne. Elle habite une pension de famille, ainsi nul n'ignore sa qualité de « fille très sérieuse ». Il y a trente ans, on rencontrait Hélène Clément sur des plages, une broderie à la main. Aujourd'hui, elle peint la mer et s'oint d'huile de coco. Elle a gardé, des anciennes Hélènes Clément, un joli front soumis, de la dignité corporelle, et surtout une manière déférente de répondre : « Oui, madame! Merci, madame! » qui entr'ouvre — dans son langage appris chez des peintres et des mauvais garçons — la grille d'un jardin de pensionnat. J'aime, chez cette grande fille, justement cet air d'avoir laissé choir son ancienne broderie, sa broderie qui lui tenait lieu de mystère. Peut-être que je me trompe, parce que je ne fais pas assez attention à Hélène. Peut-être aussi la transparence, âme et corps, à laquelle elle semble fort tenir, me laisse-t-elle trop deviner le flottement triste qui est l'apanage — elles le nient — des femmes dites indépendantes qui ne font pas le mal, si l'on donne au commerce charnel son ancien nom de « mal ».

Il ne viendra plus personne. Je ne quitterai pas cette table pour le petit café du port, d'où l'on assiste aux couchers furibonds du soleil. L'astre ramasse, vers la fin de la journée, le peu de nues qu'évapore la mer chaude, les entraîne au bas du ciel, les embrase et les tord en chiffons de feu, les étire en barres rougies, s'incinère en touchant les Maures... Mais il se couche trop tard, en ce mois. Je l'admirerai assez en dînant seule, le dos au mur de ma terrasse. J'ai vu mon content de figures sympathiques aujourd'hui. Allons donc à la rencontre, la chienne, la chatte et moi, de la grande couleur violette qui signale l'Est et qui monte de la mer. Ce sera bientôt l'heure du retour au logis pour quelques vieillards, mes voisins, qui travaillent aux champs... Je ne tolère les vieilles gens que courbés vers la terre, crevassés et

crayeux, la main ligneuse, chevelus comme un nid. Certains m'offrent, au creux d'une paume qu'ont délaissée la moiteur et la couleur humaines, leurs œuvres les plus précieuses : un œuf, un poussin, une pomme ronde, une rose, un raisin. Une Provençale de soixante-douze ans va chaque jour du port à son champ de vigne et de légumes, deux kilomètres le matin, autant le soir. Elle mourra sans doute de labeur, mais elle ne semble pas lasse, quand elle s'assied un moment devant ma grille. Elle pousse des cris légers : « Té! qu'il est joli! » J'accours : elle caresse, d'un doigt ciselé, noirci, crochu, le bouton à tête plate, couleuvrine, comme prête à siffler, d'un de ces lis des rivages qui s'élancent de la terre, grandissent si vite qu'on n'ose pas les regarder, épanouissent leur corolle rose et leur parfum maléfique de fruit mûr blessé, puis retournent au néant...

Non, il n'était pas joli. Il ressemblait à un vigoureux serpenteau aveugle. Mais la vieille femme savait qu'il serait joli quelques jours plus tard. Elle avait eu le temps de l'apprendre. Par moments je l'aimerais, chargée de poivrons verts, un collier d'oignons frais au cou, ses mains d'osier sec mi-fermées sur un œuf qu'elle ne laisse jamais choir — si je ne me ressouvenais soudain que, n'ayant plus la force de créer, elle garde celle de détruire, et qu'elle écrase la musaraigne sur l'allée, la libellule contre la vitre, le chaton nouveau-né encore humide. Elle n'y fait pas de différence avec l'écossage des pois... Alors, je lui dis : « Adieu! » en passant et je les renfonce dans le paysage, elle et son ombre : un très petit homme ancien, qui loge, comme un lézard, sous un laurier-rose et une hutte de pierres. La vieille femme parle, l'homme ne parle plus. Il n'a plus rien à dire à personne. Il écorche la terre, ne pouvant plus bêcher, et quand il nettoie le seuil de sa hutte, il a l'air de jouer, parce qu'il se sert d'un balai d'enfant. On en a trouvé un mort, l'autre jour — un vieillard. Tout sec comme le crapaud défunt, que midi calcine avant qu'un rapace ait le temps de le vider. La mort, ainsi frustrée d'une grande part de corruption, est plus décente à nos yeux de vivants. Corps friable et léger, ossements creux, un grand soleil incinérateur sur le tout, sera-ce mon lot final? Je m'applique parfois à y songer, pour me faire

croire que la seconde moitié de ma vie m'apporte un peu de gravité, un peu de souci de ce qui vient *après*... C'est une illusion brève. La mort ne m'intéresse pas, — la mienne non plus.

Nous avons bien dîné. Nous nous sommes promenées sur le chemin de côte, le long de sa région la plus peuplée, l'étroit marais fleuri, où l'eupatoire, la statice, la scabieuse apportent trois nuances de mauve, le grand jonc fleuri sa grappe de graines brunes comestibles, le myrte sa blanche odeur, blanche, blanche, amère, qui heurte les amygdales, blanche à provoquer la nausée et l'extase, — le tamaris son brouillard rose, le roseau sa massue à fourrure de castor. Ce lieu déborde de vie, surtout à la pointe du jour et au coucher des oiseaux. La fauvette des roseaux glisse, pour le plaisir, sans cesse, le long des hampes, et éclate chaque fois de joie. Les hirondelles rasent la mer, les mésanges ivres de courage écartent de ce paradis des troupes de geais, de guêpes altérées, de chats braconniers, et, dans le milieu du jour, de lourds *Morios* traînant le velours épais de leurs ailes, des *Flambés* jaunes et rayés comme des tigres, des *Machaons* à nervures gothiques survolent la petite lagune douceâtre, salée de mer, sucrée de racines et d'herbes, et viennent pomper le miel des chanvres roses, des lotiers et des menthes, chacun d'eux voluptueusement attaché à sa fleur.

Le soir, la vie animale se cache un peu, s'éteint à peine. Que de rires secrets, de voltes rapides sous mes pas, que de fuites en éclair devant l'élan des deux chats qui me suivaient! C'est qu'en livrée de nuit ceux-ci sont redoutables. La douce chatte perce d'un trait les buissons, son puissant mâle réveillé lève en galopant les pierres du chemin comme un cheval, et tous deux, sans faim, croquent les sphinx aux yeux rougeoyants.

Le frais du soir s'accompagne ici, pour moi, d'un frisson qui ressemble à un rire, d'une robe d'air nouveau sur la peau libre, d'une clémence qui se resserre plus étroitement sur moi, à mesure que la nuit se ferme. Si je me fiais à cette mansuétude, cet instant serait mon instant de grandir, de braver, d'oser, de mourir... Mais régulièrement, je lui échappe. Grandir... Pour qui? Oser... Qu'oserais-je donc de plus? On

m'a assez affirmé que vivre selon l'amour, puis selon l'absence d'amour, était la pire outrecuidance... Il fait si bon, à ras de terre... Et reprise, agrippée par des plantes juste assez hautes pour donner de l'ombre à mon front, par des pattes qui d'en bas cherchent ma main, par des sillons qui demandent l'eau, une tendre lettre qui veut une réponse, une lampe rouge dans le vert de la nuit, une page bleuâtre de papier lisse qu'il faut broder de mon écriture — je suis revenue comme tous les soirs. Que l'aube est proche! La nuit, en ce mois, se donne à la terre comme une amante clandestine, vite, peu à la fois. Il est dix heures. Dans quatre heures, ce ne sera plus la vraie nuit. D'ailleurs, une vaste gueule ronde de lune, assez effrayante, envahit le ciel, et elle n'est pas mon amie.

A trois cents mètres d'ici, la lampe de Vial, dans sa maison en forme de dé, regarde la mienne. A quoi donc songe ce garçon, au lieu de traîner ses espadrilles le long du petit port, ou de danser — il danse si bien — au petit bal du Phare? Il est trop sage. Il faudra qu'un de ces jours je m'y prenne sérieusement et qu'à cette autre sage, Hélène Clément, — oh! pour le temps qu'ils voudront — je le marie. Aujourd'hui, j'ai bien vu qu'elle changeait de nuance, c'est-à-dire d'expression, en s'adressant à lui. Elle riait avec tous les autres, et surtout quand Carco, l'œil couleur caramel entre des paupières mi-jointes de chasseur, lui révélait l'infâme et prodigieux secret d'une vieille prostituée qui réussit à rester, vingt-cinq ans durant, « petite fille » au Quartier Latin. Hélène n'a pas l'oreille prude, il s'en faut. Mais son rire, aux récits de Carco, est quand même le rire de l'ancienne Hélène Clément, qui égara sa broderie du temps que son cousin, le polytechnicien, — « Oh! Henri, voulez-vous vous taire! » — lui disait, en poussant la balançoire, qu'il avait entrevu son mollet... Hélène Clément dédie à Vial son aspect le plus proche de la vérité : le sérieux visage d'une fille qui ne demanderait qu'à être simple. Il n'est pas pas possible que Vial ne l'ait pas remarqué.

D'habitude, je ne me préoccupe guère d'organiser le bonheur d'un couple. Mais il me semble que je suis responsable de cette déplaisante petite agitation, de cette mise en branle

de forces oisives, qui pourront désormais entraîner deux êtres, jusque-là bien distants l'un de l'autre, bien abrités dans leur secret, ou leur manque de secret individuel.

Menant ma voiturette hier vers le marché, vers neuf heures, j'ai dépassé, puis ramassé Hélène Clément, qui s'en allait, sa tête nue lisse comme une pomme d'or, une toile sous le bras, chez le menuisier qui fait métier d'encadreur. Deux cents mètres plus loin, Vial, derrière sa grille, sur le seuil du « Dé », décapait un fauteuil ancien, sec, contourné et fin comme une aubépine l'hiver.

— Vial, on ne t'a pas vu depuis deux jours! Vial, qu'est-ce que c'est que ce fauteuil?

Il riait, une barre blanche dans sa figure sombre.

— Vous ne l'aurez pas, celui-là! J'ai été le chercher plus loin que Moustier-Sainte-Marie, avec la Citroën.

— C'est donc ça, — dit Hélène.

Vial leva le nez, cacha ses dents.

— C'est donc ça que quoi?

Elle ne dit rien et le regarda d'un air si dangereusement bête qu'il pouvait lire, dans des yeux pers que le soleil ne fermait pas, ce qu'il eût voulu. Je sautai de la voiture :

— Montre, Vial, montre! Et paye-nous le vin blanc du matin, avec de l'eau fraîche!

Hélène descendit derrière moi, huma l'odeur du petit logis étranger, meublé d'un divan, d'une table de bateau en demi-lune, éclairé de toile rose et de moustiers blancs.

— Un Juan Gris, deux Dignimont, un chromo de Linder, compta Hélène. C'est tout Vial, qui ne sait jamais sur quel pied danser... Vous trouvez que ça fait bien aux murs, dans une maison d'ici?

Vial, qui essuyait ses mains tachées, regardait Hélène. Elle s'appuyait d'une main au mur, levait le cou et les bras comme pour grimper, et ses pieds, dressés sur leurs pointes, nus dans les sandales, n'étaient pas laids. Et quelle belle couleur de jarre rouge, sur tout le corps si peu voilé!

— Vial, combien l'as-tu payé, ton fauteuil?

— Cent quatre-vingt-dix. Et il est en noyer, sous la peinture que des cochons lui ont mise partout. Regardez le bras qui est décapé...

— Vial, vends-le moi!

Il fit « non », de la tête.

— Vial, es-tu commerçant, oui ou non? Vial, as-tu du cœur?

Il fit « non », de la tête.

— Vial, je te change ton fauteuil contre... contre Hélène, tiens!

— Elle est donc à vous? — dit Vial.

Sa réplique valait, en esprit et en délicatesse, ma plaisanterie.

— Ça va, ça va! — bouffonna Hélène. — Vraiment, mon cher, c'est une affouaire!

Elle riait, plus rouge que son hâle rouge, et dans chacun de ses yeux pers un point scintillant dansait. Mais Vial fit encore « non » de la tête, et chaque point scintillant se changea en une larme.

— Hélène!...

Elle courait déjà hors de la maison, et nous nous regardions, Vial et moi.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, — dit Vial froidement.

— C'est ta faute.

— Je n'ai rien dit.

— Tu as fait comme ça : « Non, non ».

— Et si j'avais fait comme ça : « Oui, oui », c'était mieux?

— Tu m'ennuies, Vial... Je m'en vais... Je te dirai demain comment ça a fini.

— Oh! vous savez...

Il souleva une épaule, la laissa retomber, et me conduisit jusqu'au portillon du jardin.

Dans ma petite voiture, une Hélène aux yeux secs chantonnait, attentive à la toile fraîche qu'elle équilibrait sur ses genoux.

— Ça vous dit quelque chose, ça, madame Colette?

J'accordai quelques mots, en regardant l'étude, honnête, qu'elle avait inutilement épaissie pour « faire peintre », et j'ajoutai, oubliant la prudence :

— Vial t'a fait de la peine? J'espère bien que non?

Elle me répondit, avec une froideur qui me parut identique à celle de Vial :

— Vous ne voudriez pas. Madame Colette, ne confondez pas l'humiliation et le chagrin. Oui, oui, l'humiliation... Ce sont des accidents qui m'arrivent assez souvent, dans ce milieu-là.

— Quel milieu?

Hélène remua les épaules, serra la bouche, et je la devinai mécontente d'elle-même. Elle se tourna vers moi; mouvement de loyauté brusque que ma petite voiture traduisit par une embardée, sur le chemin poétique qu'on ne répare jamais.

— Madame Colette, ne prenez pas en mal ce que je dis. Je dis « ce milieu », parce qu'au fond ce n'est pas le milieu où j'ai été élevée. Je dis « ce milieu », parce que, tout en l'aimant beaucoup, je me trouve quelquefois étrangère parmi les peintres et leurs amies, mais je suis tout de même assez intelligente pour...

— ... comprendre la vie...

Elle protesta de tout le corps.

— Je vous en prie, madame Colette, ne me traitez pas — ça vous arrive! — en petite bourgeoise qui affecte le genre Montparno. Je comprends en effet assez de choses, et particulièrement que Vial, qui n'est pas non plus de « ce milieu », est mal venu à plaisanter d'une certaine manière, à se permettre certaines libertés. Il n'y met pas de grâce, pas de gaîté, et ce qui serait charmant et bon enfant dans la bouche de Dédé ou de Kiss, par exemple, devient choquant dans la sienne!...

— Mais il n'a rien dit, — insinuai-je, en freinant devant la « Pension de premier ordre » qui loge Hélène.

Debout près de la voiturette, et la main tendue, ma jeune passagère ne put masquer ni son irritation, ni l'étincelle, de nouveau mouillée, qui refléta dans ses yeux la couleur bleue triomphante de toutes parts :

— Si vous le voulez bien, madame Colette, n'en parlons plus! Je n'ai aucune envie d'éterniser cette histoire, qui n'en est pas une, même pour le plaisir d'écouter la défense de Vial, surtout présentée par vous!... présentée par vous!...

Elle s'enfuyait, un peu trop grande pour son trouble de

petite jeune fille. Je lui criai : « Au revoir! au revoir! », gentiment, pour que notre brusque séparation n'éveillât pas la curiosité de Lejeune, le sculpteur, qui traversait la placette, vêtu, en toute innocence, d'une culotte courte en toile vert Nil, d'un veston rose sans manches, ouvert sur un chandail brodé de fleurettes au point de croix, et qui nous saluait, en soulevant un chapeau de jonc à larges bords, orné de cerises en laine.

***

C'est à cause de cette sotte Hélène que je supportai distraitement, moins agréablement, la présence de Vial, l'après-midi suivant. Il m'avait cependant apporté du nougat en barres et des branches de caroubier à fruits verts, qui demeurent longtemps fraîches si on les fiche dans des jarres emplies de sable humide.

Il traînait son indolence quotidienne sur la terrasse, après le bain de cinq heures, bain fouetté de vent, et si froid sous un soleil redoutable, — car tout est surprise en Méditerranée, — que nous ne cherchions pas l'abri de la salle rose, mais la tiède et vivante terre battue, sous l'ombre claire de rameaux espacés. Cinq heures de l'après-midi est un moment instable, doré, qui nuit passagèrement au bleu universel, air et eau, où nous nous baignons. Le vent ne se levait pas encore, mais un remous se révélait parmi les verdures les plus légères, comme le plumage des mimosas, et le signal faible lancé par une seule branche de pin recevait la réponse d'une autre branche de pin, qui hochait seule...

— Vial, tu ne trouves pas que c'est moins bleu qu'hier?

— Qu'est-ce qui est moins bleu? — demanda dans un murmure l'homme de bronze au pagne blanc.

Il était à demi couché, le front sur ses bras pliés; je l'aime toujours mieux, quand il cache son visage. Non qu'il soit laid, mais au-dessus du corps précis, éveillé, expressif, les traits du visage somnolent un peu. Je n'ai pas manqué d'affirmer à Vial qu'on pourrait le guillotiner sans que personne s'en aperçoive.

— Tout est moins bleu. Ou bien, c'est moi... Le bleu, c'est mental. Le bleu ne donne pas faim, ne rend pas voluptueux. Une chambre bleue est inhabitable...

— Depuis quand?

— Depuis que je l'ai dit! A moins que tu n'espères plus rien — dans ce cas, tu peux habiter une chambre bleue...

— Pourquoi moi?

— Toi, ça signifie : n'importe qui.

— Merci. Pourquoi avez-vous du sang sur votre jambe?

— C'est le mien. J'ai buté sur une fleur du rivage en forme de cul de bouteille.

— Pourquoi avez-vous la cheville gauche un peu enflée, tous les jours?

— Et toi, pourquoi as-tu été mufle avec la petite Clément, à la fin?

L'homme de bronze se dressa, digne :

— Je n'ai pas été mufle avec la... avec mademoiselle Clément! Mais si c'est pour un mariage, je vous serai mille fois reconnaissant, madame, de ne plus me parler d'elle!

— Comme tu es romanesque, Vial! Est-ce qu'on ne peut pas rire un peu? Pousse-toi, tu tiens toute la place sur ce parapet... que je te raconte! Tu ne sais pas tout. Hier, en me quittant, elle m'a interdit de prendre ta défense! Et elle est partie « dans un grand mouvement tragique », en répétant : « Surtout pas vous! Surtout pas vous! » Crois-tu?

Vial sauta sur ses pieds, se campa devant moi, pareil à un mitron des noirs royaumes.

— Elle vous a dit ça? Elle a osé?

Il me montrait un visage si écarquillé, ouvert à toutes les conjectures, et si comique par sa nouveauté que — j'ai le rire plus prompt qu'autrefois — je ne pus garder mon sérieux. La respectabilité physique que confèrent à Vial le silence fréquent, le regard bas, une certaine sécurité dans l'attitude, craquait de partout, et je ne le trouvais pas joli... Il se reprit avec une promptitude agréable et soupira négligemment :

— Pauvre petite...

— Tu la plains?

— Et vous?

— Vial, je n'aime pas beaucoup ta manière de répondre toujours à une question par une question. Ce n'est pas courtois. Moi, tu comprends, je ne connais pas, pour ainsi dire, cette jeune fille...

— Moi non plus.

— Ah!... je croyais... Mais elle n'est pas difficile à connaître. Elle a l'air de bannir le mystère comme si c'était un microbe... Eh!... Hou-hou!... Ce n'est pas Géraldy, qui revient des Salins?

— Si, je pense.

— Pourquoi ne s'est-il pas arrêté?

— Il ne vous a pas entendue, le bruit de ses changements de vitesse couvre tous les autres.

— Mais si, il a regardé! C'est toi qui lui as fait peur! Je te disais que la petite Hélène Clément...

— Vous permettez? Je vais chercher mon chandail. Les gens du Nord appellent la Provence un pays chaud...

Vial s'éloigna, et je perçus mieux le chaud, le frais, l'obliquité accrue de la lumière, le bleu universel, quelques ailes sur la mer, le figuier proche qui répand son odeur de lait et de foin en fleurs. Un très petit incendie fumait comme un train sur une montagne. Le ciel, en touchant le rude azur d'une Méditerranée qui frisait comme un pelage, devint rose, et la chatte se mit, sans motif apparent, à me sourire. C'est qu'elle aime la solitude, je veux dire ma présence, et son sourire éclaira en moi la certitude que je traitais, pour la première fois, Vial en tiers d'importance.

Le vide, le bien-être aéré que me laissait l'absence de Vial, sa présence suffisait donc à interdire l'un, à combler l'autre? Dans le même moment, je compris que, si l'auto de Géraldy n'avait pas suspendu, devant ma porte, sa plainte de mécanismes torturés, c'est parce que Vial, visible de la route, se tenait à mes côtés... que, si mes amis et mes camarades s'abstenaient docilement, unanimement, de fréquenter, vers cinq heures, ma plage en forme de croissant où le sable est, sous l'eau pesante et bleue, si ferme et si blanc, c'est qu'ils tenaient pour sûr d'y rencontrer, en même temps que moi, muet à demi, vaguement ennuyé, retranché loin d'eux et nageant entre deux eaux, Valère Vial.

Ce n'est que cela... C'est un petit malentendu. J'ai bien réfléchi, pas longtemps, mais il n'y a pas d'utilité à réfléchir longtemps, et rien, dans ce qui m'occupe, n'en vaut la peine. Je ne puis croire à un calcul quelconque chez ce garçon. Il est vrai qu'à être souvent dupée je n'ai pas appris la défiance... Je craindrais plutôt, pour lui, une forme d'attachement amoureux. J'écris cela sans rire, et en levant la tête je me regarde, sans rire, dans le miroir penché, puis je me remets à écrire.

Aucune autre crainte, même celle du ridicule, ne m'arrête d'écrire ces lignes, qui seront, j'en cours le risque, publiées. Pourquoi suspendre la course de ma main sur ce papier, dont le bleu salutaire recueille, depuis tant d'années, ce que je sais de moi, ce que j'essaie d'en cacher, ce que j'en invente et ce que j'en devine? La catastrophe amoureuse, ses suites, ses phases, n'ont jamais, en aucun temps, fait partie de la réelle intimité d'une femme. Comment les hommes — les hommes écrivains, ou soi-disant tels — s'étonnent-ils encore qu'une femme livre si aisément au public des confidences d'amour, des mensonges, des demi-mensonges amoureux? En les écrivant, elle sauve de la publicité des secrets confus et considérables, qu'elle-même ne connaît pas très bien. Le gros projecteur, l'œil sans vergogne qu'elle manœuvre avec complaisance, fouille toujours le même secteur féminin, ravagé de félicité et de discorde, autour duquel l'ombre s'épaissit. Ce n'est pas dans la zone illuminée que se trame le pire... Homme, mon ami, tu plaisantes volontiers les œuvres, fatalement autobiographiques, de la femme. Sur qui comptais-tu donc pour te la peindre, te rebattre d'elle les oreilles, la desservir auprès de toi, te lasser d'elle à la fin? Sur toi-même? Tu es mon ami de trop fraîche date pour que je te donne grossièrement mon opinion là-dessus. Nous disions donc que Vial...

Que la nuit est belle, encore une fois! Qu'il fait bon, du sein d'une telle nuit, considérer gravement ce qui n'a plus de gravité! Gravement, car ce n'est pas sujet à risée. Ce n'est pas la première fois qu'une sourde ardeur étrangère tente de rétrécir d'abord, puis de rompre le cercle où je vis si confiante. Ces conquêtes involontaires ne sont pas le fait

d'un âge de la vie. Il faut leur chercher — ici cesse mon irresponsabilité — une origine littéraire. J'écris ceci humblement, avec scrupule. Quand des lecteurs se prennent à écrire à un auteur, surtout un auteur femme, ils n'en perdent pas de sitôt l'accoutumance. Vial, qui ne me connaît que depuis deux ou trois étés, doit me chercher encore à travers deux ou trois de mes romans, — si je les ose nommer romans. Il y a encore des jeunes filles — trop jeunes pour prendre garde aux dates des éditions — qui m'écrivent qu'elles ont lu les *Claudine* en cachette, qu'elles attendent ma réponse à la poste restante..., à moins qu'elles ne me donnent rendez-vous dans un « thé ». Elles me voient peut-être en sarrau d'écolière, — qui sait? en chaussettes? — « Vous ne mesurerez que plus tard, » me disait Mendès peu avant sa mort, « la force du type littéraire que vous avez créé ». Que n'en ai-je, hors de toute suggestion étrangère, créé un qui fût, par sa simplicité, et même par sa ressemblance, plus digne de durer! Mais revenons à Vial et à Hélène Clément...

Une vieille lune usée se promène dans le bas du ciel, poursuivie par un petit nuage surprenant de netteté, de consistance métallique, agrippé au disque entamé comme un poisson à une tranche de fruit flottante... Ce n'est pas là encore une promesse de pluie. Nous voudrions de la pluie pour les jardins et les vergers. Le bleu nocturne, insondable et comme poudré, fait plus rose, quand je reporte sur eux le regard, le rose de mes murs peu couverts. Une fraîcheur orientale s'attache aux parois nues, et les meubles clairsemés respirent à l'aise. Il n'y a qu'en ce pays soleilleux qu'une table lourde, un siège de paille, une jarre coiffée de fleurs, et un plat au marli noyé d'émail composent un mobilier. Segonzac ne décore sa « salle », vaste comme une grange, que de trophées rustiques, faux et râteaux croisés, fourches à deux dents en bois poli, couronnes d'épis, et fouets à manches rouges, dont les mèches tressées parafent gracieusement le mur. De même, dans le « Dé » de Vial...

Oui, revenons à Vial. Je vagabonde cette nuit autour de Vial, à la manière du cheval que l'obstacle importune, et qui fait le gentil, avec mille folâtreries de cheval, devant la barrière. Je n'ai pas peur d'être émue, mais j'ai peur de

m'ennuyer. J'ai peur de l'appétit de drame et de sérieux qui habite les jeunes gens, — surtout Hélène Clément. Que Vial était aimable, hier! il l'est déjà moins. Je rapproche, de son aspect d'hier, son aspect d'aujourd'hui. Malgré moi, je donne un sens à sa fidélité de bon voisin, à ses longs silences, à son attitude favorite, la tête couchée sur les bras pliés. J'interprète, je fais tinter le son de ses crises interrogatives : « Est-ce que c'est vrai que...? Qui a pu vous donner l'idée de tel personnage? Est-ce que vous n'avez pas connu Un Tel, vers l'époque où vous écriviez tel livre?... Oh! vous savez, si je suis indiscret, envoyez-moi promener... » Et puis, ce soir, pour comble : « Elle a osé...? elle a osé?... » répétait-il. Et une mimique de jeune premier...

Voilà le fruit, — à une saison de la vie où je n'accepte que la fleur de tout plaisir et le meilleur de ce qu'il y a de mieux, puisque je ne demande plus rien — le fruit dessaisonné que mûrissent ma prompte familiarité — « Hé! jeune homme, paye-moi une douzaine de portugaises, là, sans s'asseoir, comme à Marseille... Vial, demain, on se lève à six heures, et on va aux Halles acheter des roses, service commandé! » — et une renommée qui rend des sons fort divers...

Et si j'allais désormais être moins douce, à moi-même et à autrui, jusqu'à la fin de la belle saison provençale constellée de géraniums brasillants, de robes blanches, de pastèques entr'ouvertes montrant leur cœur igné comme des planètes éclatées? Rien ne menaçait pourtant mon heureux été de sel bleu et de cristal, mon été à fenêtres ouvertes, à portes battantes, mon été à colliers de jeunes aulx d'un blanc de jasmin... Le sourire de la chatte est venu comme vient le long cheveu d'or sur un vêtement d'homme, comme persiste dans un baiser le parfum d'un autre baiser.

L'attachement amoureux de Vial, — le dépit, non moins amoureux, de la petite Clément : je prends place entre ces deux fluides, malgré moi. Je les interroge et je les commente en signes d'encre qui se répandent sur un champ bleuâtre, glacé, propice à l'écriture rapide. Quitte à encourir le ridicule... C'est vrai, il y a le ridicule. Ce n'est guère la peine que je m'en souvienne, puisque dans un moment je l'aurai oublié. Ce n'est pas de toi, ma très chère — où veilles-tu, à cette

heure de ta veille quotidienne? — que j'aurais appris l'hésitation au moment d'aider, de la main et de l'épaule, un limonier épuisé, — de ramasser, dans un pli de robe, un chien boueux, — de fléchir, d'abriter l'enfant frissonnant, hostile, que nous n'avions pas fait nous-mêmes, ou de charger sur des bras impartiaux le poids d'un balbutiant amour qui penchait vers de plus mortels abîmes... Si je glisse, dans notre passif commun, tel désordre que tu ne reconnaîtras pas, pardonne-moi. « A mon âge, il n'y a plus qu'une vertu : ne faire de mal à personne. » C'est de toi, ce mot-là. Je n'ai pas, ma très chère, ton pied léger pour passer dans certains chemins. Je me souviens que, par des jours de pluie, tu n'avais presque pas de boue sur tes souliers. Et je vois encore ce pied léger faire un détour, pour épargner une petite couleuvre, déroulée d'aise sur un sentier chaud. Je n'ai pas ta sécurité aveugle à palper avec ravissement le « bien » et le « mal », ni ton art à rebaptiser, selon ton code, de vieilles vertus empoisonnées et de pauvres péchés qui attendent, depuis des siècles, leur part de paradis. Tu fuyais, de la vertu, l'austérité pestilentielle. Que j'aime ta lettre : « *Le goûter était donné en l'honneur de femmes, fort laides. Fêtait-on leur laideur? Elles apportent leur ouvrage et elles travaillent, travaillent, avec une application qui me fait horreur. Pourquoi me semble-t-il toujours qu'elles font quelque chose de mal?* » Tu flairais, dégoûtée, une bienfaisance capable de plus d'un crime...

Voici l'aurore. Elle n'est aujourd'hui que petites nues en pluie de fleurs, une aurore pour des cœurs délivrés. En me haussant sur mes poignets, j'aperçois, émergés déjà de l'ombre que traque la lumière, une mer noir d'hirondelle, et le « Dé » encore sans couleur propre, le « Dé » où repose un garçon solitaire, qui mûrit un secret de trop. Solitaire... C'est un mot à belle figure, son S en tête dressé comme un serpent protecteur. Je ne puis l'isoler tout à fait de l'éclat farouche qu'il reçoit du diamant. L'éclat farouche de Vial... Pauvre type... Pourquoi donc ne m'avisé-je pas de m'écrier : « Pauvre Hélène Clément...? » J'aime bien me prendre sur le fait. Au Maroc, j'ai passé chez des propriétaires de grandes

cultures, exilés volontaires de France, tout entiers voués à leurs vastes domaines marocains. Ils avaient conservé une curieuse manière, en lisant les journaux, de s'élancer sur « Paris », avec un appétit, des sourires de fête... Homme, ma patrie, tu demeures donc l'aîné de mes soucis? Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais, souci, petites amours d'été, mourez ici en même temps que l'ombre qui cernait ma lampe : un chant outrecuidant de merle, rompant son fil de grosses perles rondes, roule jusqu'à moi. Le parfum des pins, nocturne encore, va se dissoudre au soleil imminent. La belle heure pour aller, dans la mer mal éveillée où chaque foulée de mes jambes nues crève, sur l'eau d'un bleu lourd, une pellicule d'émail rose, quérir la litière d'algues dont je veux protéger le pied des jeunes mandariniers!...

***

« Minet-Chéri,

» Il est à peine cinq heures du matin. Je t'écris à la lueur » de ma lampe et à celle d'un incendie bien près de chez moi, » en face : c'est la grange de madame Moreau qui brûle. A-t-on » mis le feu exprès? Elle était pleine de fourrage. Les pompiers » sont là, dans mon petit jardin; ils piétinent mes plates-» bandes préparées pour les fleurs et les fraisiers. Il pleut du » feu sur mon poulailler; quelle chance que je n'aie plus voulu » élever de poules! Cela me faisait horreur de manger ou de » faire manger des poules confiantes, que j'avais nourries. Que » ce feu est beau! Auras-tu hérité mon amour des cataclysmes? » Hélas, voilà que crient et courent de toutes parts les pauvres » rats qui s'échappent de la grange en flammes. Je pense qu'ils » se réfugieront dans ma remise à bois. Ne t'inquiète pas pour » le reste, le vent par chance est d'Est. Tu te rends compte que, » s'il était d'Ouest, je serais déjà rôtie. Comme je ne peux » servir à rien en personne, et qu'il ne s'agit que de paille, je » puis donc m'abandonner à mon amour pour les tempêtes, le » bruit du vent, les flammes en plein air... Je vais, après » t'avoir rassurée en t'écrivant, prendre mon café matinal, en » contemplant le beau feu. »

— Je n'ose naturellement pas vous offrir une si petite chose... » répétait Hélène Clément pour la seconde fois.

La petite chose qu'elle m'a apportée hier, c'est une étude de mer, vue entre des figuiers de Barbarie, bleus de zinc sur le bleu chimique de la mer, une étude bien ramassée, toujours un peu trop solide.

— Mais tu es pourtant venue pour me l'offrir, Hélène?

— Oui... C'est parce qu'elle est très bleue et que vous aimez à vous entourer de bleus différents... Mais, n'est-ce pas, on ne doit pas oser vous offrir de si petites choses...

Avait-elle donc vu chez moi de « grandes choses »? D'un geste circulaire, je pouvais me disculper... Je la remerciai, et elle disposa avec gentillesse sa toile au bord d'une étagère, sous un petit rayon rigide, couleur de foudre, qui perçait l'ombre entre deux persiennes. La toile brilla de tous ses bleus, laissa voir tous les artifices du peintre, comme un visage grimé livre ses secrets sous le feu d'un projecteur, et Hélène soupira.

— Vous voyez, — dit-elle, — ce n'est pas bon.

— Qu'est-ce que tu reproches à cette étude?

— Qu'elle est de moi, voilà tout. D'un autre, elle serait meilleure. C'est difficile de peindre.

— C'est difficile d'écrire.

— Vraiment?

Elle me posa cette question banale sur un ton de voix anxieux, plein d'incrédulité et de surprise.

— Je t'assure.

Les yeux de cette jeune fille, dans la pénombre que j'organise et soigne, chaque après-midi, avec autant de soin que je ferais d'un bouquet, devenaient d'un vert sombre, et j'admirais, sous des cheveux qui cessaient d'être blonds, un cou de parfaite et vivante argile rouge, un fût dru, mouvant, long comme on voit aux êtres d'intelligence médiocre, mais en même temps épais, proclamant la force, l'envie de parvenir, la confiance en soi...

— Vous travailliez, madame?

— Non, jamais à cette heure-ci, du moins en été.

— Alors, je vous dérange moins que si j'étais venue à une autre heure?

— Si tu me dérangeais, je te renverrais.

— Oui... Voulez-vous que je vous prépare une citronnade?

— Non, merci, — à moins que tu n'aies soif? Excuse-moi, je te reçois bien mal.

— Oh!...

Elle fit un geste quelconque de la main, saisit un livre qu'elle ouvrit. La page blanche s'alluma sous le rayon qui fendait l'ombre, et jeta son reflet au plafond comme un miroir. La puissante lumière de l'été s'empare, pour de tels jeux, du moindre objet, l'exhume, le glorifie ou le dissout. Le soleil de midi noircit les géraniums rouges et précipite verticalement sur nous une cendre triste. Il arrive qu'à midi les courtes ombres, que résorbent les murs et le pied des arbres, soient le seul azur pur du paysage... J'attendais, patiente, qu'Hélène Clément partît. Elle leva seulement un bras pour lisser ses cheveux du plat de la main. Sans la voir, son geste me l'eût révélée blonde, sainement, un peu âcrement blonde... Blonde, et émue, énervée, — je n'en pouvais douter. Elle baissa vite, avec embarras, son bras nu, belle anse rougeâtre, encore un peu plate entre l'épaule et le coude.

— Tu as de bien jolis bras, Hélène.

Elle sourit pour la première fois depuis son entrée, et me fit la grâce de montrer de la confusion. Car, si femmes et jeunes filles reçoivent des hommes, sans broncher, des compliments sur les attraits précis de leur corps, une louange féminine les flatte mieux, les pare d'une gêne ensemble et d'un plaisir parfois assez profonds. Hélène sourit, puis leva l'épaule.

— Ça m'avance à quoi, avec ma chance?...

— Ça pourrait donc t'avancer, sans ta chance?

J'employais là, sournoisement, le procédé de réponse interrogative que je blâmais chez Vial...

Elle me regarda avec franchise, favorisée par la pénombre qui la changeait en jeune femme châtaine aux yeux vert foncé.

— Madame Colette, — commença-t-elle sans beaucoup d'effort, — vous avez bien voulu me traiter, l'autre été et celui-ci, en... vraiment en...

— Petite copine? — suggérai-je.

— Il y a deux jours, madame, j'aurais dit copine, en effet. J'aurais probablement ajouté que j'en avais marre et marre de tous les potes, ou quelque chose d'aussi personnel. Aujourd'hui, il ne me vient pas d'argot. Il ne me vient presque jamais d'argot avec vous, madame Colette.

— Je peux m'en passer. Hélène.

Cette enfant échauffait ma pièce fraîche, et son émotion épaississait l'air. Je ne lui en voulus d'abord que de cela, et de raccourcir ma journée. Et puis, je connaissais le secret d'Hélène, et je craignis de m'ennuyer. Déjà, je m'échappais, en esprit, vers la brûlante terre battue de la terrasse, et j'écoutais, ressuscités par mon attention, les criquets qui sciaient en menus éclats la canicule... En sursaut, j'ouvris mes sens à tout ce qui resplendissait de l'autre côté des persiennes, et je ne tardai pas davantage à exprimer mon impatience par un :

— Alors, Hélène?...

qu'une femme faite eût pris pour un congé à peine poli. Mais Hélène est une jeune fille tout entière et me le fit bien voir. Elle se jeta sur cet « alors?... » avec une générosité de bête à laquelle on n'a jamais tendu encore de piège, et parla :

— Alors, madame, je veux vous montrer que je suis digne, de la confiance... enfin, de l'accueil que vous m'avez fait. Je ne veux pas que vous me croyiez ni menteuse, ni... Enfin, madame Colette, c'est vrai que je vis d'une manière très indépendante, et que je travaille... Mais, tout de même, vous savez assez la vie pour comprendre qu'il y a des heures pas drôles... que je suis une femme comme les autres... qu'on n'échappe pas à certaines sympathies... à certains espoirs, et justement cet espoir-là m'a trompée, m'a assez cruellement trompée, car j'avais des raisons de croire... Dans ce pays même, l'an dernier, madame, il m'avait parlé en termes qui n'étaient pas ambigus...

Moins par malice que pour lui permettre de respirer, je demandai :

— Qui?

Elle le nomma, d'une manière musicale :

— Vial, madame.

Le reproche, lisible dans ses yeux, ne blâmait pas ma curiosité, mais bien la finasserie qu'elle jugeait indigne de nous. Aussi, protestai-je :

— Je sais bien que c'est Vial, mon enfant. Et... qu'allons-nous faire à cela?

Elle se tut, entr'ouvrit la bouche, mordilla ses lèvres séchées. Pendant que nous parlions, la rigide hampe de soleil pailletée de poussière était venue jusqu'à lui brûler l'épaule, et Hélène remuait le bras, repoussait de la main le sceau de lumière. Ce qui lui restait à dire ne dépassait pas ses lèvres. Il lui restait à me dire : « Madame, je crois que vous êtes la... l'amie de Vial, et c'est pour cela que Vial ne peut pas m'aimer. » Je le lui aurais bien soufflé, mais les secondes passaient, et ni l'une ni l'autre nous ne décidions de parler. Hélène recula un peu son fauteuil, et la lame de lumière caressa son visage. Je fus sûre que dans un instant toute la jeune planète — joues et front découverts, arrondis, séléniens — allait se crevasser, livrée aux séismes des sanglots. Un duvet blanc, à peine visible d'ordinaire, s'emperlait, autour de la bouche, d'une rosée d'émotion. Hélène s'essuyait les tempes, du bout de son écharpe bariolée. Une rage de sincérité, une odeur de blonde exaspérée s'échappaient d'elle, encore qu'elle se tût de toutes ses forces. Elle me suppliait de comprendre, de ne point l'obliger à parler; mais je cessai soudain de m'occuper d'elle en tant qu'Hélène Clément. Je lui rendis sa place dans l'univers, parmi les spectacles d'autrefois dont j'avais été le spectateur anonyme ou l'orgueilleux responsable. Cette honnête forcenée ignorera toujours qu'elle fut digne d'affronter dans ma mémoire les larmes de délices d'un adolescent, — le premier choc de feu sombre, à l'aurore, sur une cime de fer bleu et de neige violette, — le desserrement floral d'une main plissée de nouveau-né, — l'écho d'une note unique et longue, envolée d'un gosier d'oiseau, basse d'abord, puis si haute que je la confondais, dans le moment où elle se rompit, avec le glissement d'une étoile filante, — et ces flammes, ma très chère, ces pivoines échevelées de flammes que l'incendie secouait sur ton jardin... Tu t'attablais, contente, cuiller en main, « puisqu'il ne s'agissait que de paille »...

Je revins volontiers à Hélène, d'ailleurs. Elle balbutiait, empêtrée de son incommode amour et de sa respectueuse suspicion. « Te voilà ! » faillis-je lui dire. Une passante n'existe pas si aisément. Elle parlait de la honte qu'elle avait, de son devoir de s'en aller « d'un autre côté », elle se reprochait de m'avoir rendu visite aujourd'hui, promettait « de ne jamais revenir, puisque... » Elle tournait misérablement autour d'une conclusion défendue par quatre ou cinq mots barbelés, affreux, inexpugnables, « puisque vous êtes la... l'amie de Vial. » Car elle n'aurait pas osé dire « la maîtresse ».

Elle dépassa vite le moment qui l'avait illuminée toute, et je regardais diminuer, s'éteindre, noircir mes souvenirs...

— Si au moins vous me disiez un mot, madame, rien qu'un mot, ne fût-ce que pour me jeter dehors... Je n'ai rien contre vous, madame, je vous jure...

— Mais moi non plus, Hélène, je n'ai rien contre toi...

Et allez donc, les larmes. Ah ! ces grands chevaux de filles qui courent les chemins seules, sans faillir, mènent leur voiture, fument du gros tabac et engueulent père et mère...

— Voyons, Hélène, voyons...

Je ressens encore, en écrivant, une grande répulsion pour cette heure d'aujourd'hui, — minuit n'a pas sonné encore. — Je n'ose nommer qu'à présent la cause de ma gêne, de ma rougeur, de ma maladresse à articuler quelques mots si simples : elle se nomme timidité. En s'éloignant de l'amour et de l'exercice de l'amour, on la rencontre donc de nouveau? C'était donc si difficile à dire, ce que j'ai enfin dit à cette quêteuse en larmes : « Mais non, mon enfant, c'est une grosse sottise que vous imaginez là... Personne ici ne prend plus rien à personne... Je vous pardonne bien volontiers, et si je peux vous aider... »

La brave fille n'en demandait pas tant. Elle me disait : « Merci, merci », célébrait ma « bonté », d'une bouche bégayante et ses baisers me mouillaient les mains... « Ne me dites pas « vous » madame, ne me dites pas « vous »... Quand je lui ouvris la porte, le soleil abaissé l'embrassa toute sur mon seuil, elle, sa robe blanche froissée, ses yeux gonflés, un peu riante, moite, repoudrée, peut-être touchante... Mais je subissais ma mauvaise timidité, face à face avec cette jeune Hélène

en désarroi. Le désarroi n'est pas de la timidité. C'est au contraire une sorte de sans-gêne, de plaisir à se vautrer...

Ma journée n'a pas été une douce journée. J'ai encore des jours et des jours devant moi, je suppose; mais je n'aime plus les gâcher. Timidité... Timidité dessaisonnée, un peu flétrie, et amère comme tout ce qui demeure suspendu, équivoque, inutile... Ni parure, ni pitance...

Un faible sirocco, silencieux, va d'un bout de la chambre à l'autre. Il ne ventile pas plus la pièce que ne ferait un hibou prisonnier. Quand j'aurai quitté ces pages, couleur de jour clair dans la nuit, j'irai dormir sur le matelas de raphia, dehors. Le ciel entier tourne, sur la tête de ceux qui reposent à la belle étoile, et, si je m'éveille une ou deux fois avant le grand jour, la course des larges étoiles, que je ne retrouve plus à la même place, me donne un peu de vertige... Certaines fins de nuits sont si froides que la rosée, à trois heures, se fraye un chemin de larmes sur les feuilles, et que le long pelage de la couverture d'Angora s'argente comme un pré... Ti-mi-di-té, j'ai eu de la timidité. Il ne fallait pourtant que parler de l'amour, et me laver du soupçon... C'est que la crainte — même la mienne — du ridicule à des limites. Me voyez-vous, criant, le rouge de l'innocence au front, que Vial...

Au fait qu'est-ce qu'il devient là-dedans? Toute la lumière de la petite histoire, l'héroïne la réclame. Elle bondit au premier plan, y installe ses franches couleurs, son mauvais goût d'honorabilité inattaquable... Et l'homme, lui? Il se tait, il se terre. Quel avantage!...

***

Il ne s'est pas tu longtemps, l'homme. Je ne saurais admirer combien, voyageant subtilement sur trois cents mètres de côte, suivant comme un oiseau altéré les courbes du rivage, la pensée d'Hélène avait été prompte à forcer la maison, le repos de Vial. Je n'oublie pas de noter que ce matin, au lieu d'ouvrir la grille et de s'avancer parmi la bienvenue des chiens, Vial, accoté à la grille, criait de loin :

— C'est nous deux Luc-Albert Moreau!

Et, du bras, il me désignait, singulièrement vêtu de noir, et les mains croisées, l'œil humide comme celui des biches, armé de patience et de douceur autant qu'un saint campagnard, — Luc-Albert Moreau.

— Tu as donc besoin de références? — criai-je à Vial. — Entrez, vous-deux-Luc-Albert!

Mais Luc-Albert voulut partir aussitôt, car il allait à la rencontre de toiles vierges et de sa femme, l'une apportant les autres.

— Vous m'excusez... Plus une toile à la maison... Plus une toile dans la ville... Des hectares, des hectares de toiles dévastés, mis en couleur par les Américains et les Tchéco-Slovaques... Je peins sur des fonds de carton à chapeau... Ils disent que c'est la faute de la gare... Oh! cette gare! Vous savez comment est cette gare...

En même temps, il semblait, d'une main en conque, absoudre et bénir tout ce que sa parole condamnait.

La jeunesse de la journée persistait sous le soleil de dix heures, grâce à une brise active qui venait du golfe. Une gaîté dans la lumière, le clapotement des mûriers, l'envers frais de la très grande chaleur, rappelaient le mois de juin. Les bêtes rajeunies erraient comme au printemps, une grande main nocturne semblait avoir effacé deux mois sur la terre... Abusée, allégée, je menais à bien, sans peine, le paillage des mandariniers. Dans la fosse circulaire creusée autour de leur tronc sur deux mètres de rayon, j'entassais l'algue dessalée, puis je la recouvrais de terre, que je damais des deux pieds ainsi qu'une vendange, et le vent printanier, à mesure, séchait ma sueur...

Soulever, pénétrer, déchirer la terre est un labeur, — un plaisir, — qui ne va pas sans une exaltation que nulle stérile gymnastique ne peut connaître. Le dessous de la terre, entrevu, rend attentifs et avides tous ceux qui vivent sur elle. Les pinsons me suivaient, fondant sur les vers avec un cri; les chats humaient ce peu d'humidité qui brunit les mottes friables; la chienne grisée forait, à toutes pattes, son terrier personnel... A ouvrir la terre, ne fût-ce que l'espace d'un carré de choux, on se sent toujours le premier, le maître,

l'époux sans rivaux. La terre qu'on ouvre n'a plus de passé, elle ne se fie qu'au futur. Le dos brûlé, le nez ciré, le cœur sonnant sourdement comme un pas derrière un mur, j'étais si appliquée que j'oubliais un moment Vial. Le jardinage lie les yeux et l'esprit à la terre, et je me sens de l'amour pour l'aspect heureux, l'expression d'un arbrisseau secouru, nourri, étayé, embourgeoisé dans son paillis couvert de terre neuve...

— Tout de même, Vial, si c'était le vrai printemps, comme la terre serait plus odorante!

— Si c'était le vrai printemps... — répéta Vial. — Mais alors, nous serions loin d'ici, et privés de l'odeur de cette terre.

— Patience, Vial, bientôt je viendrai ici au printemps... et à l'automne... et aussi pendant les mois qui servent à bourrer les intervalles entre deux saisons... Février, tiens, ou bien la deuxième quinzaine de novembre... La deuxième quinzaine de novembre, et les vignes nues... Ce tout petit mandarinier en boule, crois-tu qu'il a un bon style, déjà? Rond comme une pomme! Je tâcherai de lui garder cette forme-là... Dans dix ans...

Il faut croire que quelque chose d'invisible, d'indicible, m'attend au bout de ce terme, puisque je bronchai sur les dix ans et ne poursuivis pas.

— Dans dix ans?... — répéta Vial en écho.

Je relevai la tête pour répondre, et je trouvai que ce garçon bien tourné, logé à l'étroit dans sa belle peau brune, faisait, en dépit d'un vêtement blanc, une tache bien sombre dans mon enclos, sur le mur rose, sur les bâtons de Saint-Jacques, sur les géraniums et les dahlias...

— Dans dix ans, Vial, on cueillera de belles mandarines sur ce petit arbre.

— Vous les cueillerez, — dit Vial.

— Moi ou quelqu'un d'autre, ça n'a pas d'importance.

— Si, — dit Vial.

Il baissa le nez, qu'il porte un peu grand, et me laissa soulever l'arrosoir plein sans m'aider.

— Ne te fatigue pas, Vial!

— Pardon...

Il étendit un bras de bronze, une main aux doigts délicats

que le soleil a teints. Il y avait un contraste sensible entre la vigueur du bras et la main aux longs doigts, et je haussai les épaules, en dédaignant le secours de cette main.

— Peuh...

— Oui, je sais bien...

Vial supplée aux mots qui manquent dans une phrase, et traduit une exclamation dans son sens juste.

— Je n'ai pas... pensé ça pour te froisser. C'est assez joli, une main d'homme fine.

— C'est assez joli, mais ça ne vous plaît pas.

— Pas pour un terrassier, naturellement... Oh! je vais claquer de congestion, vivement un bain! La peau de mon dos se fend, le haut des bras me pèle, et quant à mon nez... Songe! depuis ce matin, sept heures et demie! Je suis affreuse, n'est-ce pas?

Vial me regarda au visage, aux mains; le soleil le contraignait à cligner des yeux, en rebroussant la lèvre supérieure sur les dents. Sa grimace se changea en une petite convulsion désolée, et il répondit :

— Oui.

C'était, je l'avoue, la seule réponse que je n'attendisse pas. Et l'accent de Vial ne me permettait pas la plaisanterie. Je voulus pourtant rire, en m'essuyant le cou et le front :

— Eh bien, mon vieux, tu n'y vas pas par quatre chemins, toi, au moins

Et je retrouvai un petit rire maladroit de femme pour insister :

— Alors, tu me trouves affreuse, et tu me le dis?

Vial me dévisageait toujours, et toujours avec une expression de souffrance intolérante, et il me fit attendre sa réponse :

— Oui... Il y a trois heures que vous vous acharnez à ce travail imbécile... mettons inutile... comme presque tous les jours... Depuis trois heures, vous cuisez au soleil, vos mains ressemblent aux mains de l'homme qui vient en journée, votre casaquin sans jupe a perdu sa couleur, et vous n'avez pas daigné vous poudrer le visage depuis ce matin. Pourquoi, pourquoi faites-vous cela?... Oui, je sais que vous y prenez du plaisir, vous dépensez une espèce d'acharnement batailleur... Mais il y a d'autres plaisirs du même ordre... Je ne sais

pas, moi... Cueillir des fleurs, marcher au bord de l'eau... Coiffer votre grand chapeau blanc, nouer une écharpe bleue autour de votre cou... Vous avez de si beaux yeux, quand vous voulez... Et songer un peu à nous, qui vous aimons, qui valons bien ces petits arbres de rien, il me semble...

Il sentit venir la fin de son audace, et il ajouta encore un : « C'est vrai, ça! » de pure bouderie, en remuant la terre du bout du pied.

Le soleil coulait de haut sur sa joue de bronze bien rasée. Sur un tel visage, la jeunesse ne dut jamais être éclatante. L'œil marron a de la profondeur, une marge de bistre avantageuse. La bouche profite d'une forte denture, et du sillon qui divise la lèvre supérieure. Vial jouira d'une vieillesse décente, d'un âge mûr où on dira de lui, en considérant le nez long à bosse modérée, un ferme menton, le sourcil saillant : « Qu'il a dû être beau garçon! » Il répliquera avec un soupir : « Ah! si vous m'aviez connu à trente ans! Sans fatuité, je... » Et ce ne sera pas vrai...

Voilà à quoi je songeais, en m'essuyant la nuque et en rangeant mes cheveux, devant un homme qui venait de m'adresser, pour la première fois depuis que nous nous connaissons, des paroles chargées d'un sens secret. Eh oui! A quoi donc croit-on que nous songeons, nous autres, tournées vers la jeunesse d'autrui, retranchées dans une seule sorte précaire de sécurité, en regardant les hommes — et les femmes? Nous sommes, certes, impitoyables dans nos jugements, et pour ma part, si je m'élance vers le détachement, je prends appui sur un solide : « Tu ne peux plus me servir à rien... » pour monter jusqu'au : « Je veux donc, moi, t'être utile à quelque chose... » Me dévouerai-je encore? Oui, si je ne puis m'en dispenser. A celui-ci, à celle-là... Le moins possible. Mais je me sens encore trop fragile pour une parfaite solitude translucide, qui tinte aux moindres chocs mais garde sa forme, son calice ouvert tourné vers le monde vivant...

Je pensais quand même à Vial en regardant Vial, et en frottant sur mes jambes la terre légère, sableuse et salée. Rien ne me pressait de répondre, et peut-être prolongeai-je à plaisir le silence où je me mouvais à l'aise, « puisqu'il ne s'agissait que de paille... » et que la timidité, la ti-mi-di-té

d'hier était morte. O homme! adversaire ou ami, fronton fidèle à renvoyer, à réfléchir tout ce que nous te lançons, interlocuteur-né... D'un pied assuré, j'enjambai ma dernière emblavure :

— Viens donc, mon petit Vial. On va aller au bain, et puis, j'ai à te parler. Si tu veux déjeuner avec moi, il y a des sardines farcies.

Il s'est trouvé que le bain, troublé par la crainte des requins, — c'est le mois où ils s'égarent dans les eaux riveraines et les golfes; mon voisin, dans sa barque, atterrit l'autre jour contre le flanc d'un squale, d'ailleurs manquant de tirant d'eau et fort mal à l'aise, — ne nous apporta ni silence, ni intimité. Les riverains du voisinage et mes camarades d'été, au nombre d'une dizaine, fêtaient le temps léger et le bain tiède par contraste. Le requin annuel, nous sommes assez sages pour le redouter. Quand nous plongeons, les yeux ouverts parmi le trouble cristal couleur de méduse, la moindre ombre imprévue de nuage, voguant sur le fond de sable blanc, nous rejette vers la surface, essoufflés et pas très fiers. Nus, mouillés, désarmés, nous nous sentions ce matin aussi unis qu'un groupe de naufragés aux antipodes, et des mères rappelaient leurs enfants barboteurs, comme pour les garer du vol des zagaies et du bras des pieuvres.

— On assure, disait Géraldy, hors de l'eau à mi-corps comme une sirène, que les bambins du Pacifique jouent dans l'eau avec les requins, et leur donnent du talon dans le museau, en nageant entre deux eaux. Ainsi...

— Non! — hurlait Vial. — On vous a trompé! Il n'y a pas de bambins dans le Pacifique! Nous vous interdisons toute démonstration! Revenez immédiatement sur le rivage!

Et nous riions, parce que c'est bon de rire, et qu'on rit aisément sous un climat où se réfugient la chaleur, le vrai long été, les brises, le loisir d'affirmer : « Demain, nous aurons, et après-demain encore, un jour pareil à celui qui coule en instants bleus et or, un jour de « temps arrêté », un jour miséricordieux, dont les ombres dépendent d'un rideau tiré, d'une porte close, d'un feuillage, et non d'une tristesse du ciel... »

J'ai fait attention, aujourd'hui, à la manière dont mes amis et mes voisins de golfe me quittent après le bain d'onze

heures, qui prend fin vers midi et demie. Aucun des hommes présents n'a demandé à Vial : « Vous venez? » Aucun ne lui a proposé : « Je vous mets à votre porte, c'est mon chemin. » Ils savaient que Vial déjeunerait avec moi. Les jours où j'ignore si Vial déjeune ou non avec moi, ils le savent tout de même. Aucun d'eux, quand ils s'éloignent de part et d'autre vers les pointes de la plage en croissant de lune, n'a eu l'idée de s'arrêter, de se retourner pour voir si Vial venait... Mais aucun d'eux ne voudrait me causer de la peine, ou de l'irritation, en disant à Vial : « Ah! oui, c'est vrai, vous restez là... »

Vial, sombre, les regardait s'éloigner. Les autres jours, il n'était assombri que par leur présence... Un secret, bien gardé par ses détenteurs, couvé hermétiquement, se conserve sans dommage, indéfiniment. Mais Hélène Clément a parlé, et l'honorable quiétude est finie. Le secret violé éparpille sa semence de secret éventé. Vial a maintenant les façons d'un homme qu'on a réveillé en pleine nuit en lui volant ses vêtements, et poussé hors de chez lui. Et je me sens non pas offensée, ni irritée, mais désenchantée, un peu, de ma solitude... Vingt-quatre heures, quelques paroles : il ne faudra que vingt-quatre heures de plus, quelques autres paroles, et le temps reprendra son cours limpide... Il y a des rivières heureuses, dont le cours silencieux n'est troublé que d'un seul hoquet, un sanglot d'eau qui marque la place d'un caillou immergé...

— Vial, dès qu'on aura pris le café, j'ai des choses à te dire.

Car le repas appartient au soleil tamisé, à l'apaisement qu'apporte et prolonge le bain frais, aux bêtes quémandeuses. Les disques du soleil bougeaient faiblement sur la nappe, la plus jeune chatte, dressée contre une jarre, fouillait de la patte la panse de terre rose à guirlandes...

Mais il se trouva que, dès le café servi, vint le jardinier-pépiniériste, qui but avec nous. Ayant bu, je guidai le jardinier, à travers la vigne, jusqu'aux clôtures d'arbustes ébranchés, amaigris, qu'il faut renforcer par des plants neufs, pour garer du mistral la vigne et les jeunes pêchers... Puis mon sommeil d'après-midi, différé, reprit ses droits... Qu'il me jette la pierre, celui qui n'a pas connu, par un grand jour chaud de Provence, l'envie de dormir! Elle pénètre par le front, par les yeux qu'elle décolore, et tout le corps lui obéit,

avec les tressaillements de l'animal qui rêve. Vial?... Parti, dissous dans la flamboyante torpeur, résorbé au passage par l'ombre d'un pin ou d'un espalier...

Il était trois heures et demie... Quel souci, quel devoir tiennent, sous ce climat, contre le besoin de dormir, d'ouvrir au centre ardent de la journée, un frais abîme?

Vial revint, comme une échéance différée. Il revint sans revenir, se bornant à déposer chez eux mes voisins d'en face, mes tranquilles voisins retranchés dans leur belle vigne étalée, qui tient en respect le lotisseur. Il revint, de blanc vêtu, au soir tombant, et comme il feignait de tourner sa cinq chevaux pour repartir, je l'appelai sévèrement :

— Eh bien, Vial?... Un verre d'eau de noix?

Il avança dans l'allée sans mot dire, et pendant qu'il fendait l'air bleu du soir, je trouvai affreusement triste cet homme à la tête penchée, l'heure tout à coup refroidie, la petite maison ordinaire où veillait, debout sur le seuil, une femme au visage indistinct, et la lampe rouge posée sur la balustrade... Affreusement, affreusement tristes... Écrivons, redoublons ces mots; que la nuit dorée les accueille, et le satin bleuâtre du papier... Affreusement tristes, abandonnés, encore tièdes, à peine vivants, muets de je ne sais quelle honte... La nuit dorée va finir; entre les étoiles pressées se glisse une pâleur qui n'est déjà plus le bleu parfait des minuits d'août. Mais tout est encore velours, chaleur nocturne, plaisir retrouvé de vivre éveillée parmi le sommeil... — c'est l'heure la plus profonde de la nuit, et non loin de moi mes bêtes familières semblent, à un battement des flancs près, privées de vie.

Affreusement tristes, tristes à ne pouvoir les supporter, à nouer la gorge et tarir la salive, à inspirer le plus bas instinct de terreur et de défense, — n'y a-t-il pas eu un instant, impossible à évaluer, où j'aurais lapidé l'homme qui avançait, où, devant ses pas, j'aurais poussé ma brouette vide, jeté le râteau et la bêche, pour l'empêcher d'avancer? La chienne, qui ne gronde jamais, gronda par contagion subtile, et Vial lui cria : « Mais c'est Vial! » comme il eût crié : « Ami! » dans un danger.

COLETTE

(A suivre.)

AU PAYS
DES NOUVELLES ICONES

Le fléau des appartements partagés. — Oserais-je confesser au lecteur qu'il m'eût été infiniment agréable de lui parler, dans ces pages, de toute autre chose que de lois sociales? Il est si agréable d'oublier institutions et régimes! La science, maîtresse du monde dans les détails matériels; l'art, maître des esprits et des cœurs. Fixez vos yeux sur ce plan-là : et, tout à coup, les gouvernements s'évaporent! Cette algèbre politique qui, dans tous les systèmes imaginables, tente vainement d'égaliser, quoi? des âmes! ou d'affecter les valeurs humaines d'arbitraires coefficients! Quadrature du cercle, mouvement perpétuel dont toutes les solutions sont absurdes : quelle folie que de chercher la moins folle!

Ceci dit, à notre sujet! Si le voyageur prétendait éviter toute allusion au pacte social, l'U. R. S. S. n'est-elle pas, précisément, le pays dont il serait impossible de rien dire? Mais tâchons, du moins dans quelques pages, de nous occuper des mœurs plus que des lois, des gens plus que des idées. Oh, en Russie, nous n'éviterons point pour cela la politique...

***

Quatre murs logent un homme, l'abritent du soleil, du vent, et des regards de ses semblables, de ses dissemblables : comment ne pas trouver que les modalités de ces faits-là pèsent à

l'égard de sa vie plus que les façades et les tours de n'importe quel édifice gouvernemental?

Eh bien, les solutions que le nouveau régime a donné au problème du logement sont assez imparfaites.... Il est vrai qu'elles lui ont été imposées par les circonstances. Le partage des demeures n'est nullement dogme marxiste. Au village, chaque foyer a sa maison, grande ou petite. A Moscou, l'arithmétique règne. La division de la surface logeable totale par le nombre des habitants ayant donné un peu plus de seize archines, c'est cette médiocre superficie qui est dévolue à chaque habitant. Le reste laissé par la division a été réparti entre les communistes, les intellectuels, les professions libérales, qui ont droit à un modeste supplément de surface.

Résultat : plusieurs familles dans chacun des grands appartements moscovites. Parfois plusieurs locataires par pièce.

Cette solution était à peu près inévitable. La population de la nouvelle capitale a doublé. Imaginez Paris recevant soudain quatre millions d'hôtes nouveaux : ne faudrait-il pas que jouât la réquisition? A Léningrad, moins surpeuplé, les coudées sont bien plus franches.

Chambre unique pour chaque Moscovite, pour presque chaque couple... Le lit, comme un aveu ; les murs chargés d'une horde de souvenirs ; les piles de livres disputant la place aux objets de toilette, au réchaud à pétrole. Dure franchise des meubles. Chaque pièce toute pareille à ces intenses, à ces stériles, à ces désordonnées confessions du pays... Il y a le voisin qui, pour gagner son logis, doit traverser le vôtre, et dont le regard indiscret, cette écharde, se rappelle, d'un lancinement, dix fois par jour. Il y a l'homme que l'on croise dans le vestibule et dont la face fermée est une meule que l'on a sur le cœur. Il y a l'enfant qui crie, le ménage qui se querelle. Il y a, aux heures des repas, heures qui par chance ont, là-bas, assez de latitude, la guerre civile autour du fourneau, les robinets que l'on guette ! Assurément, des amitiés se nouent, des couples se créent : le « mariage pour une chambre » est, à Moscou, fait courant. Mais ce compartimentage, ces rapprochements forcés et qui deviennent intolérables, ces gens, comme des cailloux dans vos chaussures ! Véritable leçon de haine universelle. Le premier droit de l'homme, et, peut-être, son plus

grand besoin : la solitude. On est si difficilement seul à Moscou!

L'État prolétarien, maître des loyers, maître de tout, a établi des règles tout à l'avantage du prolétaire. Pour une même superficie, l'ouvrier ne versera que trois ou quatre roubles et, s'il chôme, un demi-rouble seulement; le fonctionnaire dix, le locataire appartenant aux professions libérales vingt, le *nepman* cent.

Ces règles, en elles-mêmes, donnent l'impression d'une élégante justice distributive. J'en parlais avec un Américain :

— Elles reviennent, — me dit-il crûment, — à faire verser aux uns un supplément d'impôts, à octroyer aux autres un supplément de salaire. L'ouvrier russe, peu payé, a un besoin vital d'une telle législation. Notre ouvrier, à Pittsburg, ou à Détroit, préfère toucher des gains élevés. C'est plus simple!

Les choses du logement, à Moscou, ne sont en effet pas simples, et c'est là, à mon sens, le véritable défaut d'un système qui tente d'y établir l'équité.

Les Soviets des locataires qui administrent les maisons ont à se réunir à tout moment : taux à payer à la ville et aux secteurs, fixation des loyers, dissentiments entre voisins, chambres vacantes, réparations, etc. Assemblées, président, papiers, bavardages, bavardages! Une campagne électorale pour remettre un carreau. Merveilleux exutoire pour l'éloquence slave! Quand on a parlé de tous ces mécanismes — au bout desquels il y a pourtant des roubles à payer — avec quelques présidents de soviets de maison et que l'on se retrouve avec soulagement sur le trottoir, on croit voir, dans les nuages qui flottent sur les toits de Léningrad ou de Moscou, on ne sait quelle prodigieuse vapeur de paroles. J'ai, pour ma part, la chance d'avoir un propriétaire équitable et habitué aux affaires. Depuis que j'ai vu l'U. R. S. S., je lui sais un gré infini de régler une ou deux fois l'an, en cinq minutes, toutes les questions qui nous intéressent en commun.

La solution soviétique est compliquée : du moins exclut-elle l'injustice? De nouveaux propriétaires sont nés, et ce sont, précisément, les Soviets de maisons. Ils se gardent bien, en effet, de déclarer les chambres vacantes : plutôt les louer en sous-main, à des tarifs draconiens. Trop heureux de pouvoir se loger, les nouveaux venus n'osent se plaindre.

Bien des familles aussi, à l'encontre des lois, se tassent dans l'une des pièces qui leur sont accordées et sous-louent les autres. Ainsi reparaît le taudis que l'on avait voulu supprimer. Le régime ferme les yeux sur ces abus : ce geste est de tous les pays... Il suivra éternellement toutes les prises de pouvoir.

***

Je ne puis m'empêcher de conter ici certain déjeuner que nous fîmes à Moscou chez le consul de l'un des pays baltes.

Ce diplomate loge dans une espèce d'isba, construite au fond d'une cour. Pour arriver chez lui, une piste que jalonnent des briques fort espacées, déposées sur une fange profonde : il faut pivoter ici, bondir là. Cet exercice nous conduisit à un obscur et puant vestibule encombré de malles et de paquets de hardes datant de l'Ancien Régime. Une petite fille, qui paraissait faire le service, vint nous ouvrir.

Le diplomate occupe deux petites chambres guère plus grandes que des cabinets de toilette. Les occupants légaux de l'isba, qui se sont serrés dans les autres pièces, les lui louent moyennant douze cents roubles : qui font dix-huit mille francs.

Invités pour midi, nous avions commis la bévue d'arriver à l'heure. Nous attendîmes un temps dans la première des deux chambres. Madame S. vint nous y tenir compagnie. Le diplomate a épousé une Russe charmante, aux épaules et aux bras magnifiques, aux beaux yeux toujours étonnés. Elle les frottait encore, pas très éveillée. Madame S. nous fit asseoir. Je choisis l'angle du divan : le meuble se cabra et faillit m'envoyer à terre.

— Oh, c'est une habitude qu'il a, ce divan-là. Il a perdu un pied il y a quelques années.

Nous fûmes admis ensuite dans la chambre à coucher. Avec le mari, un de ces hercules scandinaves, puissants comme des taureaux, dont les paupières presque transparentes clignent des cils couleur filasse, nous eûmes tout loisir d'évoquer nos souvenirs de Stockholm et d'Helsingfors... Le consul nous conta son mariage. Une histoire d'appartement partagé. Obligé chaque soir, pour rentrer dans sa chambre, de passer au-dessus du lit d'une jeune fille, un jour il s'était

avisé que le pas du mariage pouvait lui épargner cette enjambée-là. Ménage heureux. Par la vertu de l'amour peut-être, l'homme du Nord semblait s'être merveilleusement adapté au pays de l'Est. Déjà, dans son œil clair, cette façon qu'ont les Orientaux de tout trouver naturel.

Vers trois heures, on se mit à table. Le divan avait été calé avec les poèmes de Rüneberg et les romans de Selma Lagerlof. Des *zakouski* en bon ordre, auxquels s'alliaient des *smörgos* suédois s'alignaient sur la nappe.

On entendait un remue-ménage, chez les propriétaires, dans la pièce contiguë. La porte s'ouvrit. C'était la cuisine de l'isba : profils de commères, peints en noir par le contre-jour. Sept poulets, sur un immense plat, apparurent : nous nous trouvions sept à table. J'échangeai avec Duhamel un regard épouvanté. Le chirurgien de *Civilisation* n'hésita pas. Il se saisit du plat, et, d'autorité, découpa deux des volailles.

— C'est une coutume de chez nous, — allégua-t-il du ton le plus naturel.

Stockholm et Moscou le regardaient se livrer à cette besogne, de l'œil dont, en Occident, une maîtresse de maison verrait un de ses invités couper en quatre à l'intention de ses convives une alouette ou une banane.

Cependant, des glapissements injurieux, manifestement adressés à notre hôtesse, venaient de la cuisine, perçant la porte et les murs. Notre hôte pâlit, sa femme tremblait d'indignation. Avant que son mari eût eu le temps de la retenir, elle avait bondi chez la « propriétaire » à laquelle ses apostrophes en imposèrent un temps. Quelques minutes plus tard, la vocifération reprenait sur un diapason plus aigu.

Le Scandinave rouvrit la fameuse porte. Pas un mot. Mais six pieds de taille et ce sourire que la glace de la Baltique ouvre à la proue des steamers.

Silence.

C'en était pourtant trop pour Madame S. Elle fondit en sanglots.

— Une femme, — s'écria-t-elle. — une femme à qui je prête mes bijoux deux fois par semaine !

Telle était, en effet, une des clauses du bail : les douze cents roubles ne suffisant pas.

Est-ce tout? Non! La fin est plus moscovite encore.

On venait de déposer un plat d'épinards sur la table. La moitié de cet ovale de faïence que Madame S. prenait pour nous le tendre, lui resta dans la main. Catastrophe? Non pas! Joie, triomphe, rires, rires, des larmes givrant encore ces beaux cils! Vraiment, malgré tant de misères, faïence et épinards étaient restés capables de fantaisie? Le monde était encore objet d'imagination? Tout était sauvé! La fin du repas fut la plus gaie, la plus insouciante qu'on puisse imaginer.

Le diplomate avait souri. Un diplomate sourire d'un accroc au protocole! Le Scandinave se trouvait décidément russifié.

***

Une nuit, vers deux heures, à la fin d'une soirée passée entre écrivains, l'un de nos amis me prend par le bras, me pousse dans un taxi.

— Où allons-nous?

Impossible de rien savoir :

— Vous verrez bien...

Nous traversons le centre, puis l'est de la ville. Nous roulons toujours. Banlieue. Plus de réverbères. Nous voici descendus du véhicule dont les lanternes s'éloignent.

L'ombre d'un mur épaissit les ténèbres. Nous poussons une porte qui cède. Nous grimpons sans les voir les marches d'un perron.

Un éblouissant vestibule, tendu de soieries orientales rouges et bleues. Les battants se sont refermés sur la nuit. Me voici pris dans un piège de lumière où naissent des musiques.

Mon guide sourit. Quatre ou cinq pièces, une trentaine de couples, femmes discrètement décolletées, hommes en veston ou en blouse, deux smokings. Une douzaine de danseurs.

C'est un intérieur de villa, oh, un intérieur fort simple, comme il y en a cinquante mille autour de Paris; mais les bibelots décelant un goût hardi et très sûr, de même que les tentures et les éclairages. La gravité, qui partout à Moscou est affectée au domaine politique, se trouve ici manifestement réservée au tango.

Pourquoi pas? La vie est-elle uniquement une usine à

fabriquer des problèmes sociaux? Pourquoi pas le pli d'un éventail, une fine oreille compliquée comme les rêveries du loisir, et le sourire où s'ébauche la morsure?

Dès les premiers mots, un joli groupe féminin m'a cerné :

— Comment, un Parisien! Un vrai! Vite, apprenez-nous le charleston!

Nos hôtes, en souriant, me dégagent. Les propriétaires de la maison — de vrais propriétaires ceux-là — sont deux couples. Deux frères, l'un médecin, l'autre universitaire, ont épousé deux jeunes *nepwomen* (que l'on me pardonne ce mot) : une modiste et une marchande de curiosités. Assez d'argent entre dans les deux ménages pour qu'ils aient pu faire construire cette villa. Villa de bois. L'État consent à la leur laisser habiter vingt ans (quarante-neuf ans, si elle eût été de pierre). Ils devront, à l'expiration de cette période, la lui remettre en parfait état d'entretien.

— C'est la loi, — me disent-ils avec une soumission parfaite, exemplaire.

La loi soviétique, qui interdit de posséder plus d'un immeuble. Qui interdit d'en vendre plus d'un tous les trois ans...

— Surtout, pas de politique! — supplient nos hôtes, comme l'un des danseurs aborde je ne sais quel sujet scabreux...

Pas de politique? Hélas, autour du buffet froid, garni de volaille, de vin de Crimée et de vodka, deux ou trois faces se trouvent singulièrement congestionnées. Un vieil homme, soudain, employant tantôt le russe, tantôt, en mon honneur, le français, vitupère les institutions soviétiques... De tous côtés, on lui fait signe : il élève la voix. Chacun, avec effarement, avec inquiétude, de couler un regard vers ses voisins.

Une porte s'est fermée. Une voix s'élève dans la pièce voisine, et des rires bruyants, un chant. Que se passe-t-il donc?

J'apprends que dans cette autre pièce se trouve un communiste. Trois ou quatre convives se dévouent pour empêcher cette oreille que l'on croit trop fine d'ouïr les paroles de l'ivresse. L'invité suspecté — peut-être à tort, mais la manie de la méfiance est chose si russe! — l'invité ayant changé de pièce, d'autres portes de se fermer, les voix de se déplacer, tandis que le vieil homme déblatère toujours.

Cette scène extraordinaire a duré dix minutes.

***

Le Tsékoubou : hôtel pour intellectuels. — De même que certain restaurant pour intellectuels que nous avons déjà visité, l'hôtel pour intellectuels du quai Kropotkine, où Georges Duhamel et moi nous habitâmes durant notre séjour à Moscou, se trouve établi dans une ancienne demeure de marchands. C'est le même Tsékoubou qui administre l'un et l'autre. Une absurde profusion d'ornements déshonore le premier de ces édifices : le second est fort simple. Écrivains, universitaires, médecins, de passage dans la capitale, y logent volontiers.

Éclairée par de grandes verrières, une haute et large salle y réserve aux hôtes une douzaine de tables de travail. La plupart sont vacantes durant la journée : dès que le soir tombe, au-dessus des livres et des papiers, reviennent se pencher des visages assidus. Bien que cette salle — située au premier étage — livre passage à l'escalier par l'un de ses angles, le silence y règne toujours. Un silence d'église : gestes attentifs, pas amortis, chuchotements.

Au fond, sur une estrade, grand buste de Lénine dans des draperies rouges. Cette décoration, la première fois que vous entrez, accapare votre regard. Comment écrire, comment réfléchir, avec ce poids à droite ou à gauche de votre idée, plus lourd encore dans le dos? Au bout de huit jours, vous n'y songez pas plus que les lecteurs de nos Bibliothèques ne songent à la République de plâtre, en évidence pourtant sur son socle. Dans cette Russie multicolore, n'est-ce point fausser le tableau que voir sans cesse la marque écarlate?

Longs corridors rectilignes, murs déserts. Aux bords d'un tapis qui fait chemin, plancher soigneusement ciré. J'ai vu, non sans étonnement, le lendemain de mon arrivée, deux frotteurs, deux espèces de moujiks, pieds nus et armés de brosses, s'escrimer farouchement sur ces planches pour les faire reluire. Tous les régimes aiment les planchers brillants : mon espoir est que les frotteurs partagent cette passion...

Une suite de chambres ouvre sur le corridor. Dortoirs où logent d'ordinaire cinq ou six intellectuels. J'ai dit qu'une pièce d'angle nous avait été courtoisement réservée. Au

soir de journées fort encombrées de visages, chargées de mille vies si exigeantes, mon compagnon et moi nous y retrouvions seuls. Faveur précieuse!

Nous n'avions à sortir de chez nous que pour nous laver ou prendre le déjeuner du matin. Encore Duhamel, à force de séduction et d'autorité, obtint-il de la direction une cuvette individuelle. Pour moi, je continuai à me rendre au lavabo commun qui me paraissait fort curieux.

Ils ne me déplaisaient pas, ces jets coupants d'eau glaciale que dégainent trois robinets alignés au-dessus de trois cuves d'émail. Un émail un peu fendillé, un peu crevassé (n'oublions jamais la longitude!) : mais l'eau vive fait à la peau de si belles promesses...

J'étais d'ordinaire le premier arrivé : on n'est point là-bas très matinal. Surchargeant la table et l'appui de la fenêtre, tout un bric-à-brac : savons, rasoirs, brosses à dents, lampes à alcool attendaient les hôtes. Ils s'en venaient, qui en pyjama, qui en pantalons et bras de chemise, la serviette sur l'épaule, quelque pot d'eau chaude à la main. Puis, le râble nu jusqu'à la ceinture, la tête dans le jet d'eau glacé, ils s'ébrouaient avec la joie panique d'animaux mis au vert, avec ces vigoureux renâclements sans lesquels, il n'est point pour le Russe de toilette. Puis mouvements respiratoires ou gymnastiques, le visage repris par un mélange de méfiance et d'austérité.

Ma foi, ce spectacle rappelle assez celui des grands cabinets de toilette que les trains du *Canadian Pacific* ou des lignes américaines vous offrent dans chaque Pullman. Mais ici, pas de conducteur nègre. Et quelque chose d'autre y manque : la parole humaine. Point de ces exclamations, de ces questions, de ces commentaires sur l'événement du jour, de ces *jokes* qui jaillissent de tous les coins du lavabo-fumoir américain!

Silence, à part les bruits de l'eau, le frottement des semelles et les serviettes et ces renâclements que j'ai dits. Pas un « pardon », pas un « s'il vous plaît ». Pas un regard même. Faire un détour de six pas pour prendre un bout de savon plutôt que de rien demander à cet homme debout devant vous et qui prend si grand soin de ne pas vous voir.

Le simple bonjour que je lançai les premiers matins fit

scandale. Je me rendis compte que les tentatives de conversation où je me risquais paraissaient suspectes.

Les hôtes du Tsekoubou furent bientôt rassurés à notre égard. Néanmoins, entre eux et nous, questions et réponses restèrent sur le plan de la météorologie. Ils n'en sortirent pas, même en bas, dans cette salle à manger où la chaleur cordiale du thé et l'indulgence de la crème les amenaient enfin à échanger quelques mots, sous l'œil des serveuses empressées et muettes...

Le grand bâtiment net et sévère, corridors blancs, nef à vitraux, le silence des lèvres descendu sur les gestes, sur le pas, les visages absorbés dans la méditation, les mises humbles ou la noire blouse russe qui semble le costume d'un ordre, tout cela me rappelait singulièrement les traits de la vie monastique La cellule que nous occupions : cellule de moine, elle aussi.

J'ai visité jadis, plusieurs chartreuses, à Burgos, à Pavie, en Provence. Soifs étranges. Poignées de cendre. Morts subites qui, sur votre cœur même, frappent les plus vivantes vérités. Voyages? Sciences? Passions? Le renoncement non seulement aux biens de la terre, c'est trop facile! mais à l'idée même, apparaît alors comme le dernier refuge. Suprême tentation : les mécanismes des sens et des pensées, les plus dépouillés, les plus simples, les actes les plus élémentaires, préférés à toutes les conquêtes... Est-il, d'ailleurs, une seule conquête de l'esprit qui ne se réduise pas, au fond, à un geste bien simple?

A l'hôtel du Tsékoubou, chaque matin, le soleil éternel, le linge blanc des rideaux, la chaux des murs, le fer des lits, le bois blanc de l'armoire et des chaises, nus et pareils à eux-mêmes, trouvant chacun une espèce d'écho profond dans leur identité. Sur la table, les machines à écrire, les réguliers sillons du travail. Pauvres histoires rejetées comme des défroques que l'on ne mettra plus.

Isolement créé par les doubles vitres qui ôtent au paysage de la ville presque tous ses bruits familiers, en font une muette imagination, j'allais dire, un souvenir par avance. Voici ces quais où circule tout un monde, badauds nonchalants, balayeurs magnifiques, voitures cahotant dans les fondrières, et parfois la ruée irrégulière d'une auto, parfois un montreur d'ours entouré d'une bande d'enfants. Au delà, le fleuve gelé, chargé

de passants et de véhicules : à la fin de notre séjour, soudain brisé par la débâcle. Sur l'autre rive de la Moscowa, occupant le fond du paysage en compagnie des cheminées d'usine, voici les bulbes dorés, surmontés de croix doubles et triples armées de chaînes. Appareil compliqué dont le soleil arrache des étincelles. Ces hauts filigranes orthodoxes et ces immenses pylônes de T. S. F., propagateurs des idées soviétiques, le regard, à Moscou, les rencontre si souvent ensemble! Aux yeux de la rêverie ne semblent-ils pas diffuser dans les espaces un même élément, et, aux mots près, la même loi?

***

Bureaucratie. — Téléphone. — La demi-heure de retard. — Si l'on brûlait les paperasses accumulées dans tant d'édifices par l'État, il y aurait, à Moscou, place pour loger tout le monde.

Hyperbole? Non pas, si l'on songe aux faits officiels publiés en Russie ou chez nous par une presse peu suspecte de sévérité à l'encontre du régime. Le Commissariat des finances de telle minuscule république soviétique lui coûtant plus cher que ne rapportent les impôts; vingt mille questions de statistique posées à tel malheureux agriculteur ukranien; neuf millions de roubles et dix-huit mille pages pour le bilan annuel des chemins de fer. Et quelle meute de bulletins et de fiches saute à la gorge de l'acheteur dans les magasins! Et les passe-ports! Outre les photographies envoyées de Paris, trois autres dès votre arrivée à Moscou, d'autres à votre départ pour Léningrad, d'autres lorsque vous quittez cette ville, d'autres... je m'arrête : quelle maîtresse vous en demanderait autant? Combien de temps perdu à classer ces vaines images! La bureaucratie, coûteux parasite, qui a pris la place de la bourgeoisie, la bureaucratie secrète une glu qui attache au corps les gestes d'un État pourtant énergique.

Un autre mal de la Russie : le téléphone.

Ce n'est point que le téléphone y fonctionne mal.

Tout au contraire, il marche admirablement. Beaucoup mieux que chez nous, presque aussi bien qu'en Amérique. Mais tandis qu'en U. S. A. le téléphone accélère les actes,

les mène droit au but, à travers les détails, le téléphone est, en Russie, un instrument fait pour défaire. Il sert à tout recommencer à l'instant où on touche au terme, à ne prendre aucune décision que sous réserves. Il y a, dans tous les appartements russes, un téléphone, sous chaque téléphone, une chaise, et, sur cette chaise, du matin au soir, une espèce d'élève qui, à haute voix, épèle et ânonne, non les intentions d'aucun interlocuteur, mais l'alphabet de sa propre volonté, qu'il ne comprend pas. Le fil téléphonique ailleurs est la ligne la plus courte entre deux êtres. A Moscou : une antenne avec laquelle on est satisfait de tâter obscurément l'impossible...

Troisième mal, lié aux deux autres : le retard, l'éternel retard russe.

— L'heure d'Asie retarde d'une heure sur celle d'Europe. La Russie se trouve entre deux : nous retardons d'une demi-heure... — me disait avec sérénité un journaliste.

Il y a deux erreurs d'astronomie dans ce propos. Je le rapporte parce qu'il est tout de même vrai.

Oui, il y a dans la journée de chaque Russe, fût-il homme d'affaires, deux ou trois demi-heures pendant lesquelles il devrait être ailleurs qu'il n'est. Il y avait le retard tsariste qui n'était guère que de quatre ou cinq siècles, il y a encore, en Russie, malgré beaucoup de mots, malgré d'immenses efforts, le retard de l'industrie, le retard de l'agriculture. Lénine s'est efforcé de faire avancer la pendule : les rouages, du coup, se sont arrêtés. Il a fallu la réparation de la Nep.

***

Je me rappelle, à la maison du Tsékoubou, nos réveils, alors que le premier rayon d'un soleil plus oriental que dans nos climats transfigurait les rideaux de toile de nos fenêtres : deux resplendissants émirs en robe d'or semblaient se dresser au seuil de notre journée.

Duhamel élevait de son oreiller sa face où l'absence de lunettes mettait des yeux dépourvus de ce reflet qui revernit le regard et digère d'avance les phénomènes.

— Sept heures. L'instant de se lever. Quoique, ne nous faisons pas d'illusions...

Non. Cette solide caboche française, qui tournait vers moi des traits fermes et souriants, n'est point de celles où naissent les illusions...

— ... le rendez-vous de huit heures et demie n'arrivera pas avant neuf heures et quart... s'il arrive! Les photos pour le passe-port... les photos ne seront pas prêtes... Et ce n'est pas encore aujourd'hui que nous pourrons visiter le Kremlin...

Neuf heures. Neuf heures et demie. Personne. Résonnait une sonnerie téléphonique, et reparaissait un Duhamel furieux, dont les traits semblaient prendre un amer plaisir à mimer un bouleversement égal à celui que venait brusquement de subir l'emploi de notre temps.

— Si je me trouvais dictateur de ce pays-ci — ce dont Dieu me préserve! — mon premier acte serait d'interdire la fabrication, la détention, ou l'usage de cet appareil, si utile aux Anglo-Saxons, m'affirmes-tu, si pernicieux à la race slave. Sous peine... oh... soyons humains! Sous peine de mort, rien de plus.

Nous partions d'un éclat de rire. Le rire, façon française d'être en retard. Je n'ose écrire — craignant un abus de symétrie — que le retard est la façon russe de rire au nez du destin.

Gardons-nous de plaisanter. J'ai vu un événement tragique. Le jour de notre départ, Duhamel avait escompté, non sans apparence de raison, tous les imprévus : police, passeports, chauffeurs, porteurs, etc. Il m'avait adjuré de nous réserver une considérable marge de temps. Or tout, pour une fois, marcha avec la plus parfaite régularité : si bien que deux Français se trouvèrent avoir entraîné tout un groupe de Russes à une gare, une heure et quart d'avance. J'ai vu les traits de nos excellents amis torturés par un affreux sentiment d'inconvenance et d'horreur.

Enfin le train s'ébranla.... Deux silhouettes qui agitaient les bras couraient en vain au bout du quai. C'étaient des amis moscovites qui avaient à nous confier d'importants messages.

Car, en Russie, les gens arrivent en retard, mais les trains partent à l'heure. L'âme slave serait-elle mal comprise par les machines?

***

Au XIIIe Congrès panrusse. — Il est décidément regrettable que le téléphone fonctionne aussi bien à Moscou! S'il marchait comme à Paris, peut-être le jeune diplomate qui me mandait au bout du fil n'eût-il pas obtenu la communication. Je n'aurais pas assisté à la séance d'ouverture du XIIIe Congrès Panrusse.... Assurément les caractères que déjà je distinguais dans certains traits du Soviétisme eussent manqué à mes yeux d'une confirmation précieuse. Mais les présentes notes[1] — notes d'un voyageur épris avant tout de mœurs et d'âmes, et qui ne parle politique que bien malgré lui — y eussent gagné de ne pas s'aventurer sur un terrain singulièrement brûlant...

J'ai vu. Je réclame aux camps opposés le droit de dire ce que j'ai vu. Sans aucune réticence. Comme s'il s'agissait de rendre compte de débats au Parlement australien. Ou de déposer en justice sur quelque accident de chemin de fer.

— Je vous attends devant le grand théâtre. J'ai pour vous une carte de tribune diplomatique.

La journée était avancée déjà. Le soleil, après avoir traversé tout le jour l'immense Russie, teinté de rouge, descendait à l'Occident. Çà et là, découpés par l'embrasure des rues ou par l'intervalle de deux édifices, ses rayons, pavoisant maintes façades, y suspendaient des rectangles de lumière colorée.

Lorsque j'arrivai sur la vaste place du théâtre — le Square Sverdlov — une large banderole rouge et noire où semblaient s'être exaltées les nuances du couchant, ceignait le fronton froidement académique où se cabrent les chevaux de bronze. Une foule assez nombreuse, trois ou quatre rangs de spectateurs, entourait la place : visages montrant, les uns plus de curiosité, d'autres plus de sympathie; beaucoup indéchiffrables. J'eus tout le temps de m'en apercevoir, l'isvostchick, me voyant pressé, usant de savante lenteur pour me rendre la monnaie de façon aussi incomplète que possible. Pour contenir ce peuple accommodant, une ou deux douzaines tout au plus de jeunes miliciens qui s'acquittaient de leur

1. Elles font partie d'un livre *L'autre Europe : Moscou et sa foi*, qui verra prochainement le jour.

tâche avec quelques bouts de gestes ou un brin de sourire. Et une escouade, tout au plus, de soldats rouges. Nos démocraties déploient de tout autres forces pour leurs moindres cérémonies. Bref, les indices d'une institution assez bien tolérée par le terrain sur lequel elle pose.

Je trouvai sur les marches le diplomate, qui me remit le billet.

Vestibule désert. Escaliers vides. Moulures et médaillons blancs. Pas un policier, pas un être vivant. Silence. Soudain, j'entendis, au travers des murs, de prodigieuses acclamations : ainsi le promeneur, gravissant la côte d'une falaise, entend l'Océan avant de le voir.

Arrivé à l'étage de la loge, j'avisai un planton qui me fit entrer.

De l'orchestre aux dernières galeries, le théâtre blanc et or, bondé de délégués. Sur la scène, parmi des draperies écarlates dont les plis rayonnaient de lui, buste colossal de Lénine. La faucille et le marteau, énormes insignes dorés, s'élevant comme des astres, au-dessus d'une forêt de palmiers en caisses. Au-devant, occupant toute la largeur de la scène, deux tables l'une derrière l'autre. Celle d'avant — celle des orateurs — flanquée d'une tribune et armée de mégaphones; trois ou quatre sièges, espacés de six pas. Derrière, la table du « bureau » dont les membres précisément entraient. La plupart en blouses russes; deux ou trois gaillards portant d'énormes bonnets de fourrure; un en turban; un autre à la tête encapuchonnée de blanc. L'Asie lisible sur un quart des faces.

C'était alors au plus aigu des affaires de Chine. Dans la tribune diplomatique, les trois quarts de l'Occident — France, Allemagne, Pologne ou Scandinavie — regardaient avec stupeur l'immense continent jaune apparaître : parler au monde avec ce masque slave qui, pareil à celui des acteurs antiques, renforce sa voix. Des récepteurs de T. S. F. pendaient au plafond du théâtre. J'imaginais les roulements d'acclamations et le chant de l'Internationale qui accompagnait l'entrée du bureau captés par ces récepteurs-là et répandus dans tout l'univers par les énormes pylones moscovites.

Les discours commencèrent : métallisés par les mégaphones

et comme fabriqués par eux. Tout d'abord, énumération de noms plus ou moins célèbres, qui faisaient crépiter des applaudissements d'inégale durée. L'or, les lumières, l'écarlate, les trente races, les deux mille cris, l'immensité des perspectives, les vibrations étherées qui partaient de là : quel prodigieux ensemble, éclatant, fourmillant et austère, réglé avec tout le génie décoratif dont témoignent les ballets russes! Un peu démesuré, peut-être, pour nos goûts occidentaux : cet excès dans la grandeur et cette trop parfaite lisibilité propres aux œuvres de ces romanciers « d'anticipation », qui disposent à leur gré de l'impossible et de l'avenir.

Le vrai travail enfin commença. Lecture de rapports, Exposé de motifs. Une première décision était demandée à cette foule.

— *Oui?* — interrogea l'orateur.

Il se passa alors un phénomène étonnant, inoubliable. D'un seul mouvement, du parterre, des balcons, des loges se tendirent deux mille bras. Ainsi jaillissent d'un coup, les baïonnettes dans une manœuvre d'infanterie...

— *Non?* — poursuivit l'homme de la tribune.

Les deux mille bras étaient retombés. Pas un seul ne se leva.

— *Abstention?* — (l'abstention, elle aussi, n'est-elle pas une opinion?)

Même immobilité absolue.

— *Adopté!*

L'ensemble de ce premier vote pouvait avoir duré une douzaine de secondes. Un deuxième vote, quelques minutes plus tard, fut acquis de façon aussi immédiate, avec une unanimité aussi parfaite. La coque du théâtre, pareille à un oursin dont toutes les pointes jailliraient soudain à l'intérieur... Oh, pour garder au phénomène sa valeur exacte, il faut ajouter que rien de contraint ne se lisait dans les visages annexés à ces bras, que rien d'esclave ne se sentait dans l'atmosphère morale de la salle. Le plus réel, le plus évident enthousiasme...

Au troisième vote, j'observai très bien que l'orateur prononçait avec le même intervalle de quelques secondes les quelques mots fatidiques, mais, cette fois, sans prendre la peine de lever le regard sur la salle. Les deux mille délégués

n'en accomplissaient pas moins leur exercice gymnastique avec la même infaillibilité.

— Ah! ah! c'est énorme! — fit, en partant d'un éclat de rire ironique, un jeune attaché d'ambassade dans les yeux duquel brilla le triomphe du *Je l'avais bien dit!* — Ils viennent d'élire une commission dont on ne leur a même pas nommé les membres.

Cependant, à trois pas de nous, le jeune chef du protocole soviétique — l'autre jeunesse — contemplait avec orgueil la cérémonie.

Le commissaire du peuple Rykov prit ensuite la parole, qu'il garda longtemps : écouté dans le silence absolu, interrompu parfois par de nouvelles acclamations. Sur le sujet qu'il traitait, Rykov avait beau jeu, il faut en convenir. Le massacre de Nankin n'est qu'un dramatique épisode de plus. Les maladresses de l'Europe envers la race jaune à laquelle elle devrait sur plus d'un point demander des leçons de vraie civilisation, ne font guère honneur à notre continent. Ceux qui aiment notre pays d'Europe lui doivent la vérité. Cet absurde et grand pays d'Europe que ses fautes entraînent dans une décadence chaque jour plus évidente : n'en voyais-je pas là un effrayant symptôme?

J'écoutai longtemps, longtemps, les périodes que les applaudissements entrecoupaient, et partis à la péroraison.

J'en avais assez appris dans ma soirée.

***

Tel est le fonctionnement de l'un des rouages essentiels de la machine soviétique : ce Congrès Panrusse situé immédiatement au-dessous du *Tsik*, le Conseil Central Exécutif. Je me suis efforcé de rapporter les faits objectivement, et avec leurs nuances exactes, comme s'il s'agissait d'une observation de laboratoire. Libre au lecteur, selon ses opinions, d'éprouver à l'égard de cet organisme politique soit l'admiration que manifestaient les fonctionnaires moscovites, soit la haine sarcastique de l'attaché d'Ambassade.

Le lecteur est libre d'interpréter à sa manière le compte rendu des faits, et de ne point tenir compte de l'explication que je me crois tenu de lui fournir.

Une explication : ce n'est en effet ni approbation, ni blâme que je prétends formuler... J'ai le malheur de ne point connaître d'étalon politique idéal à la mesure duquel juger, ni un gouvernement quel qu'il soit, ni ce morceau de gouvernement soviétique. Je voudrais seulement rechercher l'ordre de faits dans lequel il convient de situer ce que nous venons de voir.

Est-ce là, comme ce cadre théâtral et comme ces étranges votes pourraient le suggérer, comédie destinée à duper l'opinion étrangère et celle du peuple russe lui-même? Le jeu serait bien compliqué! Il supposerait d'ailleurs des déférences auxquelles les dirigeants de l'U. R. S. S. ne sont guère enclins. Une comédie? Que ceux qui n'ont point vu eux-mêmes le phénomène me permettent de leur certifier que sa grandeur formidable et sa puissance feraient éclater cette étroite interprétation, si la passion profonde des assistants ne l'excluait pas d'emblée, de façon absolue. De cette idée erronée de comédie, retenons pourtant certains de ces dehors qui sont ceux d'une cérémonie, décorative et admirablement réglée.

Est-ce là, comme certains membres du Parti l'affirment non sans naïveté, réel « gouvernement représentatif »? Je me permettrai de leur narrer un trait de mœurs moscovites dont je fus témoin.

C'était dans un tramway qui, par grand hasard, ne se trouvait pas complètement bondé : ce qui donnait parfaite lisibilité aux circonstances... L'un des voyageurs, — un Oriental à haut bonnet d'astrakan et sourire aigu — auquel la receveuse réclamait le prix de la place, prétendit s'être acquitté déjà sans avoir reçu de ticket. L'employée ne tarda pas à vociférer; l'homme de se défendre à grand renfort de notes de tête et de notes de poitrine, de pantomimes et de serments de théâtre. Une nouvelle voix s'éleva : celle du voisin de gauche qui prenait fait et cause pour l'étranger; le voisin de droite, éloquemment, appuya la receveuse. En un instant, la discussion avait gagné toute la voiture, chacun discourant et discutant pour son compte. Volubilité, raillerie, colère, scepticisme, se répondaient les uns aux autres ou changeaient tout à coup de camp. Race diserte et subtile! Il était évident que, si personne n'était tout à fait de l'avis d'aucun de ses

voisins, personne non plus ne se trouvait tout à fait de son propre avis... Puis les discours l'un après l'autre s'éteignirent. Tout avait été dit, rien n'avait été fait! Eh, n'est-ce pas ainsi que naissent les univers dans les cosmogonies orientales? La receveuse s'éloigna, le voyageur descendit, et la voiture, pareille au destin, continua d'emporter tout le monde.

Le dirai-je? Je compris tout à coup, dans ce tramway, ce qu'était sans doute un conseil des ministres au temps de Kérensky; ou bien ce qu'eût été l'activité de cette Constituante que chassèrent les baïonnettes soviétiques, après qu'elle eut siégé une demi-journée... Je compris que, si les gouvernants de la Russie cherchent plutôt à obtenir l'unanimité que la majorité, ils y ont des excuses d'ordre local...

Il était évident que tout jugement, que l'ordre intellectuel lui-même étaient parfaitement étrangers aux décisions que je venais de voir prendre dans ce XIIIe Congrès. Aucun raisonnement ne saurait se conclure de façon si rapide ni si unanime dans deux mille jugements... Certes, le *oui* qui, des oreilles, bondissait dans les deux mille bras ne passait point par la cervelle, mais (que les physiologistes me pardonnent cette image) par la moelle ou par le cœur. Vote?... Élection?... Non. Vestige d'élection et de vote, subsistant dans un organisme de nature absolument opposée. Simple vestige! Ainsi voit-on, chez les mammifères, à la base du crâne, la glande pinéale représenter, selon les embryologistes, on ne sait quel antique « troisième œil ».

Or ce renoncement à la décision individuelle était-il obligatoire ou spontané? Était-ce là fervente acceptation ou tyrannie? Il suffisait, pour répondre, de regarder ces faces illuminées, de sentir le timbre des acclamations. Et cependant, l'ordre gouvernait l'enthousiasme même.

Phénomène qui, pour un Occidental, semble extraordinaire, inexplicable? Assurément, si l'on se place dans l'ordre politique. Mais cherchons dans un autre plan. Peut-être tout va-t-il soudain s'éclaircir. Est-il d'ailleurs besoin de dire que la comparaison que je vais établir est tout extérieure et formelle?

Dans une vaste nef, parmi les prestiges des lumières et de la musique, une innombrable assemblée de fidèles, tous ensemble répétant les gestes consacrés. Tel ou tel rite magnifique et

magique où l'histoire a laissé des traces disparates. Des promesses venues de haut englobant toutes les races du Monde, et offrant un paradis... Ceci ne rappelle-t-il rien?

Je revois encore la tribune diplomatique : toute la carte d'Europe encadrée dans les lisières de velours qui bornaient la loge. Toute cette Europe effarée, ces gens polis et distingués regardant l'énorme phénomène sans y rien comprendre... Et pourtant, est-ce la première fois? Est-ce que d'autres cultes ne sont pas jadis venus d'Orient?

J'ai vu à Lourdes ces foules qui, débordant du demi-cercle de la basilique, tombent à genoux devant un encensoir d'or. J'ai été des premiers départs des soldats en août 1914, alors que tout apparaissait juste, et magnifiquement facile. J'ai vu le flot des cortèges révolutionnaires s'en aller en chantant vers la ligne de poings des barrages... Certes, je n'établis aucune égalité entre des manifestations aussi dissemblables : mais la foi est une! Ceux-là le savent, qui, après s'être détourné des dieux qui leur étaient enseignés ont dû arracher de leur cœur tant d'autres idoles. N'ont-ils pas trouvé encore des rites et des mystères dans les pas de la science et de l'art, derniers des génies intercesseurs? N'en est-il, pas dans le suprême temple de l'Individu? Temple absurde, précaire et crevassé : où brille la substance de tout ce qui donne valeur au monde.

Non, je ne renoncerai point à l'homme réel dont les pieds meurtris foulent la vraie terre, pour m'en aller vers l'homme social, homme jusqu'à la ceinture seulement et qui finit par la queue de poisson de l'abstraction! Je ne mettrai la main dans aucun de ces engrenages où l'homme loyal doit répondre, non point du but immédiat mais de la millième et de la cinq cent millième conséquence... Pourtant, cet Occidental, sorti de la salle éclatante, surchauffée et d'où rayonne un si puissant fluide humain, a, dans sa rêverie, traversé sans presque les voir les grands couloirs déserts, les escaliers vides, la rangée des spectateurs. Et voici qu'il s'enfonce dans les ruelles avec l'angoisse de constater en soi-même un vide profond, de se découvrir une plaie qu'il ignorait encore. Suffira-t-il à son front, le pansement des froides et raisonnables ténèbres?

Lecteur, laissez cet homme à son obscur dialogue intérieur...

Vous, que retiendrez-vous du spectacle auquel vous venez d'assister? C'est que, cherchant la politique, vous avez assisté à une réunion mystique et rituelle. Constatez une fois de plus l'étrange matière religieuse dont est bâti le monument qui domine aujourd'hui le sixième des terres émergées. Cathédrale aux dehors d'usine, bâtie sur les confins de l'Europe raisonnable et de l'Asie, mère des mystères.

***

Ecrivains prolétariens. — On vous présente là-bas d'abord les écrivains : « *écrivain* » tout court, cette dénomination, en U. R. S. S., semble impliquer on ne sait quelle nuance. Puis les écrivains soviétiques. Puis les écrivains prolétariens : Benjamins dont les zélateurs du régime font grand cas.

Y a-t-il jamais eu plus de deux classes d'écrivains : ceux qui ont quelque chose à dire, et ceux qui, n'étant pas dans ce cas, feraient mieux de se taire?

Cependant, revenons aux écrivains prolétariens. Il faut constater, à leur louange, qu'aucune affectation extérieure ne les singularise, ce qui est signe de goût. J'en ai vu d'assez près quelques-uns.

Le premier écrivain prolétarien dont nous fîmes connaissance était assis à une tribune, à quelques pas de nous. Lorsque vint son tour, il parla, en marchant. Le pas avouait cette demi-boiterie, le geste, cette gaucherie que donne volontiers le labeur d'usine. L'œil, agile et clair. Une indifférence à l'effet oratoire qui nous parut qualité assez rare. J'eus l'occasion de m'entretenir avec lui. Sa façon vigoureuse et loyale de serrer les choses de près me toucha. Je n'ai pas lu une ligne de cet homme : je suis certain que ce qu'il peut écrire ne saurait être indifférent.

La figure de cet écrivain avait à demi gagné dans notre esprit la cause de ses camarades. Lorsqu'on nous proposa de nous en faire rencontrer quelques-uns, nous acceptâmes avec empressement.

Quatre jeunes gens, de vingt à vingt-cinq ans, d'allure assez dégagée, entraient lorsque nous arrivâmes au rendez-vous. Sur une de ces larges baies qui laissent entrer dans les maisons de Léningrad autant de ciel que possible, quatre silhouettes

un peu sombres. La singularité des circonstances, la jeunesse de ces quatre gars, ce vieux rêve du labeur manuel associé à l'art désintéressé qui jadis avait poussé Duhamel à l'*Abbaye*, tout cela nous touchait profondément. Nous nous assîmes, en vérité presque aussi timides devant ces jeunes gens que devant les juges d'un examen.

— Écrit-on en France en vers réguliers ou en vers libres? Et quelle est votre opinion à cet égard?

La réponse de Duhamel et la mienne différèrent quelque peu. C'est l'un des rares sujets où nous ne serons jamais tout à fait d'accord.

— Pierre Benoît est-il un plagiaire?

Sitôt nos interlocuteurs rassurés à cet égard :

— Combien gagne Pierre Benoît?

Suivirent toute une série de questions pratiques qui semblaient passionner prodigieusement ces novices. Chacune de nos réponses provoquait exclamations et discussions :

— Combien gagne un académicien? Combien paie-t-on la feuille, en France? Quel est le rapport d'un livre? D'un article? etc...

Puis ils se turent. Plus rien? Non. Rien d'autre à demander quant à la littérature occidentale.

Nous prîmes à notre tour l'offensive, si je puis dire :

— Dans quelle usine travaillez-vous?

L'un de ces jeunes gens travaillait encore. Il s'en excusa, avec beaucoup de confusion. Ce n'était que dans un bureau! Un autre avait jadis passé six mois dans une usine, les deux autres n'avaient, de leur vie, jamais fait le moindre travail manuel.

— Qu'avez-vous publié?

Celui-ci une plaquette de vers. Celui-là deux ou trois nouvelles. Les deux autres, responsables de quelques chansons, avaient bien l'intention d'écrire un jour. Cela ne venait pas.

— A quoi passez-vous donc votre temps?

Ils ne semblaient s'être jamais posé la question. La cigarette. Les devoirs de membres du Parti. Un peu de journalisme, à l'occasion. Il leur restait quelquefois le loisir d'aller à une bibliothèque.

Cette conversation durait depuis plus d'une heure. Nous nous levâmes. Duhamel crut devoir déclarer à ces jeunes gens

qu'il avait jadis travaillé de longues années dans un laboratoire. Je crus, pour ma part, devoir leur avouer que je n'entendais nullement, à l'avenir, me priver ni de l'indépendance, ni du précieux contact avec la vie que donne une profession exercée à côté de l'art des lettres. Tout cela étonna fort nos interlocuteurs. Ils furent bien plus surpris lorsqu'ils nous entendirent leur conseiller de se livrer régulièrement à quelque occupation intellectuelle, voire même manuelle. Il nous parut que ces braves garçons, quand ils nous quittèrent, tenaient en médiocre estime notre sens prolétarien.

Nous étions, le lendemain, invités à dîner dans une des petites salles à la Maison de la Presse. Des artistes et des écrivains, véritables ceux-ci, dont je ne me rappelle point les étiquettes, mais les visages amicaux, mais les propos charmants.

La porte s'ouvrit, un gaillard athlétique parut, se raccrochant au chambranle. Il zigzagua jusqu'à notre table, et empoigna la bouteille de wodka, dont il se servit sans façon. C'était, lui aussi, un écrivain prolétarien; un ancien paysan qui avait depuis deux ans quitté la terre. Il avait rudement labouré jadis! Il nous fallut tâter ses bras, puissants comme des cuisses : il en entreprit la louange, d'une langue fort embarrassée.

— Oh, tous les jours il est comme cela, — nous murmurèrent nos compagnons avec un indulgent sourire. — Impossible de rien lui tirer passé trois heures de l'après-midi.

A travers les fumées de l'ivresse, un reste de noblesse et de générosité sur ce jeune visage. Nous étions, jusqu'au fond du cœur, navrés. Toute l'histoire de cet homme n'était-elle pas écrite d'avance? Je songeais au suicide du poète Essenine : au sinistre petit hôtel jaune près de la cathédrale Saint-Isaac. Je voyais les mains déjà tremblantes du jeune paysan se tendre un jour vers quelque revolver libérateur.

Qu'on ne me fasse point dire ce que je ne dis pas! Un homme déchu, quatre déclassés, un gaillard loyal et solide : six cas ne suffisent pas à établir un pourcentage. Six sondages renseignent sur un terrain : ils peuvent laisser échapper une mine d'or. Des lecteurs impartiaux attribuent un réel talent à certains poètes prolétariens : Iaroff, Outkine, Michel Svedloff...

LUC DURTAIN

LA REINE D'ÉTRURIE[1]

La Reine avait donné ordre à son intendant Goupy de s'occuper des prisonniers, et de leur procurer des défenseurs. Elle avait même tracé le plan de la défense qui était de représenter les accusés comme de simples employés, et de rejeter toute la responsabilité sur elle seule. Goupy s'était adressé à trois avocats réputés du barreau de Paris, Mes Guichard, Falconnet et Le Bon. Le premier s'était déjà illustré par sa brillante défense d'Armand et de Jules de Polignac lors du procès Georges Cadoudal.

Les inculpés avaient été tout d'abord interrogés séparément au ministère de la police générale. De Basso, Vighi et Mannucci, on ne put rien tirer, et pour cause : ils ne savaient rien. Sassi, au contraire, perdit pied dès le premier interrogatoire, et avoua tout ce qu'on voulut. Il reconnut lettres, chiffres, ce qui avait été saisi sur lui, et donna pour excuse qu'il avait été obligé d'exécuter les ordres de la Reine. L'isolement de la cellule et le secret absolu dans lequel il était confiné l'affolaient au point qu'il se déshonora jusqu'à adresser des suppliques à l'Empereur et au duc de Rovigo. Dans sa lettre à Napoléon, il se disait l'instrument malheureux et involontaire de la Reine. Cette mission, cause de ses malheurs, il l'avait combattue, puis, voyant que rien n'empêcherait la Reine de l'entreprendre, il avait au moins fait l'impossible pour la rendre vaine. Perdant toute dignité, l'ancien Grand-Maître se traînait littérale-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier.

ment aux pieds de l'Empereur : « Ma cause malheureuse, que je dépose très humblement aux pieds augustes de Votre Majesté Impériale et Royale, offre les témoignages du faible empressement avec lequel j'ai poussé cette affaire. En même temps qu'elle m'enhardit à supplier Votre Majesté Impériale et Royale, qui du haut de son trône ne dirige ses actions et ne forme ses désirs que pour le bonheur de ses sujets, d'écouter les voix de la clémence, le plus beau laurier de sa gloire immortelle qui a fait oublier les siècles d'Auguste, de Titus et d'Alexandre. »

Moins éloquent, mais non moins souple, il donnait au duc de Rovigo les plus regrettables précisions sur le rôle de Chifenti, et assurait le ministre que, persuadé de l'inutilité de sa mission, il avait entrepris ce voyage à seule fin de gagner du temps, en attendant une solution imminente qui devait venir de Vienne.

Le 10 mai 1811, Chifenti fut interrogé à son tour. Le Livournais avait plus de caractère et aussi plus de fantaisie que son pitoyable compagnon de captivité. Il raconta qu'obligé d'aller à Tunis pour des affaires personnelles, il avait été pris par un brick anglais, et amené contre son gré à Palerme. Débarqué sur l'île, il y aurait occupé ses loisirs forcés à faire du commerce et poursuivre certains débiteurs qui s'étaient réfugiés en Sicile. Au bout de deux mois, ses affaires terminées, il était revenu à Tunis, sur un bateau américain. Malgré un interrogatoire serré, il nia résolument avoir rempli une mission pour le compte de la reine d'Étrurie. Interrogé à nouveau le 15 mai, il maintint ses dénégations, mais cette fois la police mit sous ses yeux les pièces qui avaient été saisies sur Sassi, et ses déclarations successives. Devant ces révélations accablantes, Chifenti fit bonne contenance. Il ne pouvait plus nier et demanda du temps pour réfléchir, se déclarant prêt à dire ensuite toute la vérité. Il le fit quelques jours plus tard, mais avec habileté, et avec plus de courage que n'en avait Sassi. Il parla de l'affaire comme s'il s'était agi d'une mission de peu d'importance dont il se serait chargé à l'occasion d'un voyage d'affaires. Ses créanciers, racontait-il, le harcelaient tellement à Livourne qu'il avait saisi le premier prétexte pour s'enfuir et chercher à se procurer de

l'argent dont il avait besoin. Ses débiteurs se trouvaient un peu partout; il se mit à les poursuivre, et c'est ainsi qu'il était arrivé à Palerme.

A cette déclaration, Chifenti joignit deux notes explicatives écrites par lui en prison, mais où l'on sent l'aide évidente de son avocat. Selon les ordres donnés par la Reine, l'attitude de Chifenti devait être celle d'un homme que son dévouement avait amené à accepter une mission qui ne marquait aucune hostilité au gouvernement français, et qui n'allait à l'encontre d'aucune de ses lois.

Depuis l'arrivée de Bardaxi à Palerme, affirmait-il, la cause de la Reine y était perdue. Ce diplomate non seulement refusait l'aide de l'Espagne, mais il était encore parvenu à indisposer contre Marie-Louise la cour des Deux-Siciles, à tel point que lui, Chifenti, s'était vu obligé de s'enfuir nuitamment de Palerme, sans vouloir profiter du passage qu'on lui offrait sur une corvette espagnole.

La défense de Chifenti était en somme bien plus adroite que celle de Sassi, et surtout on ne possédait contre lui aucune preuve directe, en dehors des révélations de Sassi, et d'une lettre de la Reine que ce dernier avait laissé prendre sur lui.

L'instruction préparatoire à laquelle s'était livrée la seule police, sans l'intervention d'aucun magistrat, était arrivée à ce point quand parut un décret impérial, daté du 26 juin 1811, qui renvoyait les accusés devant une commission militaire spécialement nommée à cet effet. Le général comte Hulin, commandant la première division militaire et la ville de Paris, était chargé de la composition de cette commission. Il nomma le général de brigade baron Chanez président. Le premier assesseur était le colonel Rabbe, du 2e régiment de la garde de Paris. Cet officier avait déjà figuré parmi les juges du duc d'Enghien à côté du général Hulin, alors commandant les grenadiers de la garde des consuls, qui présida la commission. Ancien tambour-major dans l'armée royale, puis officier sous la Révolution, Rabbe était arrivé péniblement au grade du colonel qu'il ne put dépasser. C'était un soldat brutal et ignare comme le prouva plus tard son attitude lors du complot de Malet, à la suite duquel il fut condamné à mort, puis gracié.

Les autres juges étaient le major Maran, du 15e régiment d'infanterie légère, le capitaine Panloup, du 1er bataillon de vétérans, et le capitaine Pallin, du 2e bataillon de vétérans.

Le capitaine Bertrand, adjoint à l'État-Major de la 1re division militaire, était chargé des fonctions de rapporteur, assisté du sieur Boudin, greffier.

Le fait d'envoyer les accusés devant un tribunal d'exception était illégal, au premier chef. Aussi leurs avocats ne cessèrent-ils de protester contre cet acte arbitraire, se refusant à reconnaître la compétence de ce tribunal improvisé. Bien entendu, leurs protestations n'étaient écoutées de personne.

Ce semblant de procès n'était du reste qu'une comédie destinée à tromper l'étranger et à justifier en quelque sorte les mesures prises par l'Empereur contre les Princes de Bourbon de la branche d'Espagne. Savary n'avait pas osé porter le procès devant les juges civils compétents; il s'était même défié des tribunaux militaires permanents; il lui fallait un tribunal nommé pour l'occasion, et dont les membres fussent triés sur le volet.

Un secret impénétrable entourait la procédure et les séances. Ce secret faillit même envelopper pour toujours le procès de la Reine, car, lors de son ministère, le maréchal Soult fit faire une révision aux Archives de la Guerre, et en particulier de la Justice militaire. Tout ce qui pouvait nuire à la mémoire de l'Empereur et de son gouvernement fut brûlé. Si bien que, de tout ce dossier, il ne subsiste que le texte même du jugement[1].

Mais Soult avait oublié les Archives des Affaires étrangères qui contiennent un volume entier de papiers « Sassi della Tosa », et dont les pièces montrent, avec la plus déconcertante clarté, que les volontés de Napoléon étaient communiquées d'avance au tribunal, et que celui-ci jugeait simplement « par ordre ».

Dans ces conditions, il eût été plus simple de faire emprisonner et exécuter les accusés sans jugement.

Le 10 juillet, douze jours avant la réunion de la commis-

1. Il en existe un autre texte, celui qui fut envoyé à la Reine et que nous possédons.

sion, Savary remettait à Napoléon un mémoire qui résumait les volontés impériales.

Savary ironise : la Reine a demandé d'aller à Rome; satisfaction lui sera donnée. Il lui sera même accordé d'emmener sa fille, mais son fils lui sera enlevé pour être remis au roi d'Espagne. A Rome, le général Miollis sera chargé de trouver un couvent d'où Marie-Louise ne pourra plus jamais sortir. Toutes les pièces du procès lui seront communiquées par un sénateur chargé en même temps de lui signifier les ordres de l'Empereur. L'Empereur veut avant tout faire un exemple. Le récit de cette affaire sera donc composé et communiqué, avec les pièces essentielles, aux ambassadeurs d'Autriche et d'Espagne, ainsi qu'aux ministres de Saxe et de Bavière.

A ce mémoire sont joints deux projets pour les ordres à donner. Le premier débute ainsi : « Les trois Toscans seront mis en jugement. *Le jour de leur condamnation*, le sénateur Colchem partira pour Nice; *il est nécessaire que la nouvelle de la condamnation* y arrive en même temps que lui, cette circonstance fera connaître à la Reine de quelle indulgence on use à son égard. »

Le deuxième projet répète les mêmes ordres avec cette variante : « Quant aux Toscans, sujets de Sa Majesté, qui ont été les agents de cette coupable entreprise, ils seront tous traduits devant une commission militaire pour y être jugés, comme ayant entretenu des correspondances avec les ennemis de l'État. La *commission militaire aura assez de preuves pour les condamner.* »

Mais il y a mieux encore. Quelques jours avant l'ouverture du procès, le duc de Rovigo écrivit au duc de Bassano :

POLICE GÉNÉRALE
PREMIÈRE DIVISION

Paris, le 20 juillet 1811.

« Monsieur le Duc,

» J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que la commission militaire devant laquelle sont traduits les sieurs Sassi della Tosa, Chifenti et autres agents de l'ex-Reine d'Étrurie doit se réunir mercredi prochain; qu'elle prononcera sans désemparer. Sa Majesté vous ayant *fait connaître ses inten-*

tions sur les suites de cette affaire, je crois devoir vous adresser une pétition du sieur Sassi, dont je vous prie de prendre connaissance. Votre Excellence jugera, dans le cas où elle croirait que Sa Majesté serait portée à la clémence, si elle ne doit pas lui rendre compte de ce mémoire.

» J'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence les nouvelles assurances de ma plus haute considération.

» LE DUC DE ROVIGO. »

Tout était prévu d'avance, même la grâce éventuelle accordée à Sassi!

Le capitaine rapporteur Bertrand, flanqué du sieur Boudin, greffier, prit possession de ses fonctions. Les inculpés avaient été transférés de Sainte-Pélagie à la maison d'arrêt militaire de l'Abbaye. Dès le 8 juillet, les interrogatoires commencèrent, sans que les inculpés pussent se faire assister de leurs avocats. Ils n'apprirent rien de neuf. Basso, Vighi et Mannucci ignoraient tout. On eut beau leur poser les questions les plus insidieuses, leur innocence éclatait visiblement. Sassi, très certainement sur l'initiative de Me Guichard, son avocat, adopta un nouveau mode de défense. Il avançait une thèse assez spécieuse : la Reine n'était-elle pas souveraine, et n'avait-elle pas le droit de correspondre avec tous les autres souverains d'Europe? En sa qualité de Grand-Maître de sa Cour, Sassi n'avait fait qu'exécuter des ordres que la Reine était en droit de lui donner. Mais à côté de cette ingénieuse exposition, il maintint ses premières déclarations.

Chifenti soutint que, commerçant, il avait fait de mauvaises affaires, et cherché à recouvrer d'anciennes créances; c'est dans ce but qu'il avait entrepris les voyages les plus hasardeux. La mission que la Reine lui avait confiée, il ne pouvait la refuser; aucune chance réelle, d'ailleurs, qu'elle aboutît. Quant aux chances hypothétiques, il les réduisait lui-même à néant, en s'enfuyant de Palerme au moment précis où on voulait l'embarquer sur une corvette espagnole. Le capitaine rapporteur ne cacha pas à Chifenti qu'il ne croyait pas le premier mot de son récit; mais le Livournais ne se laissait pas désarçonner et avait réponse à tout.

Le 15 juillet, le rapporteur terminait ses interrogatoires. La Commission, convoquée par le général Hulin, se réunit le 23 juillet dans la grande salle du Conseil de guerre de la Division de Paris, qui se trouvait à cette époque rue du Cherche-Midi, au coin de la rue du Regard[1].

Le public ignorait tout du procès. La presse, réduite à deux ou trois feuilles officielles n'en avait pas soufflé mot. Cependant, à la Cour et dans le monde diplomatique, un certain intérêt se manifestait pour cette cause extraordinaire. Le banquier Goupy redoublait d'activité. A la veille du procès, les avocats lui avaient assuré qu'il n'y avait rien à craindre pour Mannucci, Basso et Vighi. La situation était plus critique pour Sassi; ils espéraient cependant le sauver, puisque la Reine avait pris sur elle la responsabilité de ses actes.

Le procès se déroula dans le huis clos le plus absolu. La première journée fut occupée à donner lecture du décret impérial du 26 juin, et de celui du 17 messidor an XII. Puis le rapporteur communiqua les pièces à charge et à décharge, et le président fit introduire les accusés, accompagnés de leurs défenseurs. Ils déclinèrent noms, prénoms et qualités, le président les interrogea sommairement, et déclara la séance levée.

Les plaidoiries des avocats occupèrent la deuxième journée. L'avocat Guichard parlait pour Sassi. Sa plaidoirie, publiée par lui-même sous la Restauration[2], fut assez brève. Il démontrait avant tout qu'il n'y avait eu ni complot contre la France ni tentative d'amener les ennemis de la France à engager des hostilités contre elle. Non! la Reine avait simplement voulu se rendre auprès de ses parents pour y vivre dans le calme et la retraite. Toutes ses lettres prouvaient ses intentions pacifiques. Dans ces conditions, l'article 1er, section 1re, du titre 1er, de la deuxième partie du Code pénal du 6 octobre 1791, qui formait la base de l'accusation, ne pouvait en aucune façon être appliqué. Cet article prévoyait les crimes contre la sécurité de l'État : « Quiconque, disait-il, sera convaincu d'avoir pratiqué des machinations ou entretenu des intelligences avec les puissances étrangères ou

1. Cet immeuble a disparu lors du percement du boulevard Raspail, et, depuis cette époque, le Conseil de guerre siège dans un des bâtiment de la prison.
2. *Procès célèbres de la Révolution*, par M. G., avocat. Paris, 1814, in-8°.

avec leurs agents, pour les engager à commettre des hostilités, ou pour leur indiquer d'entreprendre la guerre contre la France, soit que les intelligences aient été ou non suivies d'hostilités, sera puni de mort. »

Le tribunal avait entre les mains les lettres de la Reine, ses instructions pour Sassi, et connaissait celles qui avaient été données à Chifenti. On ne trouve pas la moindre trace d'un complot contre la sécurité de l'État français.

Marie-Louise avait tenté de s'évader. Et encore, ce mot d'évasion est-il absolument impropre, puisqu'elle n'était pas prisonnière. Le gouvernement impérial lui-même le répétait à satiété. Nice, avait-il proclamé, n'est pas une prison pour la Reine, mais un asile que la générosité de l'Empereur a donné à une princesse privée de son trône, et que l'abdication de ses parents éloigne même de son pays natal. En admettant toutefois qu'il y ait eu tentative d'évasion, les articles 238 et 239 du nouveau code pénal ne prévoyaient pour ce cas qu'une peine de quelques mois de prison. De toutes façons, la Reine seule était responsable, et cette responsabilité, elle la réclamait pleine et entière. Les accusés n'avaient agi que par dévouement pour elle, sans esprit d'hostilité contre le gouvernement, sans esprit de lucre. Pourquoi les frapper, alors que l'Empereur épargnait Marie-Louise qui ne figurait pas au procès? La Reine avait tort de vouloir se soustraire à la protection de l'Empereur, mais l'Empereur lui-même ne voyait dans cet acte que le geste d'une malheureuse femme, et ce geste, il le jugeait avec pitié. L'avocat terminait en remettant le sort de son client à la conscience des officiers composant le tribunal.

Me Falconnet lui succéda. Il plaida tout d'abord l'incompétence du tribunal et l'illégalité du décret qui envoyait devant une commission spéciale militaire des inculpés qui n'étaient ni des militaires, ni des conspirateurs.

Défendant la cause de Chifenti, il s'attacha à prouver que, pas plus que Sassi, son client n'avait porté atteinte à la sécurité de l'État, et que son seul tort pouvait être d'avoir suivi l'élan de son cœur, en écoutant la voix d'une malheureuse exilée qui craignait d'être séparée de ses enfants.

Pour les défenseurs des trois autres accusés, la plaidoirie

était facile. Non seulement toutes les pièces saisies, mais les interrogatoires serrés auxquels ils avaient été soumis par la police et par le rapporteur, prouvaient leur complète innocence.

Le lendemain, 25 juillet, le tribunal se réunit pour délibérer. Les questions posées étaient les suivantes : Sassi et Chifenti sont-ils coupables de s'être chargés de missions auprès de puissances ennemies? Mannucci, Basso et Vighi ont-ils été complices des deux principaux accusés? On passa au vote, en commençant par l'officier le moins élevés en grade, le président émettant son opinion le dernier.

A l'unanimité, le tribunal reconnut Sassi et Chifenti coupables, tandis que Mannucci, Basso et Vighi étaient acquittés, ce dernier à la majorité d'une seule voix. En conséquence, le jugement prononçait la peine de mort contre les deux premiers, et ordonnait la mise en liberté immédiate des trois autres.

Enfermés dans leurs cellules, les prisonniers attendaient anxieux l'issue du procès. L'attitude du capitaine rapporteur et la procédure sommaire employée par la Commission leur faisaient craindre le pire, bien que les avocats fussent venus les réconforter dans la matinée, et leur annoncer que les membres du tribunal ne semblaient pas être d'accord, ce qui était d'un bon présage.

Chifenti employa cette journée fatale à écrire à sa femme. Sa lettre, fort longue, est d'une admirable sérénité. Il lui fait le récit de son procès avec autant de calme que s'il ne s'était pas agi de lui-même. Puis, prévoyant une issue fatale, il prend congé de sa famille et de ses amis, les énumérant un à un. « Dieu, dit-il, se chargera de les consoler. » Il a tout particulièrement à cœur l'éducation religieuse de ses enfants, et recommande à son fils aîné de ne jamais désespérer de la justice de Dieu et de sa bonté, même si la Providence permet la pire des injustices. « Quant à mes affaires, ajoute-t-il, je ne puis t'en parler. Je ne soupire qu'après une chose, c'est de pouvoir faire mes dévotions et remplir mes derniers devoirs envers notre sainte religion, car depuis le Samedi Saint je n'ai pas vu une église ».

A la nuit tombante, il ajoutait ce post-scriptum : « Il est

huit heures; je ne sais encore rien du jugement, et je n'ai pu voir personne. Je ne sais à quoi attribuer ce retard et ce silence. Si au moins demain, jour de sainte Anne (c'était la fête de sa femme), je pouvais te faire savoir quelque nouvelle consolante! »

Enfin ce dernier cri : « Il est dix heures du soir. On nous apporte la douloureuse sentence de mort pour moi et pour Sassi. Ah!... ma pauvre Annette! mes malheureux enfants!!! Au revoir, mes chéris, en Paradis. J'ai adressé une supplique à l'Empereur, mais je n'espère rien ».

Les avocats étaient venus, avec le capitaine rapporteur, pour la lecture du jugement. Bien qu'il fût fort tard, ces hommes dévoués mirent tout en œuvre pour obtenir dans la nuit la grâce de leurs clients. Me Guichard se mit immédiatement à la recherche de l'ancien grand-duc de Toscane. Ferdinand III[1] se trouvait à ce moment à Paris. Ce Prince s'était tenu au courant du procès avec l'intérêt qu'il portait à ses anciens sujets. L'avocat apprit qu'il était au théâtre. Il put le voir, et immédiatement le Grand-Duc demanda à parler à l'Empereur présent lui-même au spectacle. Napoléon accueillit favorablement l'oncle de l'Impératrice. Il était à ce moment bien disposé pour la cour d'Autriche, et content de montrer une fois de plus « la clémence d'Auguste ».

Cette générosité elle-même était décidée d'avance; la lettre du duc de Rovigo est là pour prouver qu'elle n'avait rien de spontané, et la clémence impériale s'exerça elle-même avec un nouveau raffinement de cruauté.

Les malheureux condamnés passèrent la nuit dans leurs cellules. A l'aube, un prêtre les visita. Ils se confessèrent, puis on vint les chercher. L'aumônier monta avec eux dans la voiture qui, entourée de gendarmes, partit immédiatement pour la plaine de Grenelle. Sur le lieu de l'exécution, on ne voyait que quelques curieux, parmi lesquels le professeur Giovanni Rosini, ami de Chifenti, qui plus tard fut professeur de littérature à l'Université de Pise. On allait conduire les deux condamnés au poteau, quand un mouvement se fit dans l'assistance. Le capitaine rapporteur ordonna d'ame-

1. En 1805 il était devenu grand-duc de Wurzbourg et comme tel membre de la Confédération du Rhin.

ner à nouveau Sassi. Il venait, disait-il, de recevoir à l'instant même un ordre impérial, et, dépliant un papier, il lut à haute voix : « Au nom et par ordre de l'Empereur, l'exécution du nommé Sassi della Tosa est suspendue. Le capitaine rapporteur fera exécuter le nommé Chifenti, et fera assister à cette exécution le dit Sassi, lequel sera ensuite reconduit à la prison. Le Général commandant la 1re division militaire et la ville de Paris, Comte Hulin. »

Sassi della Tosa était dans un tel état d'abattement qu'il ne comprit pas tout d'abord de quoi il s'agissait. Il fallut lui répéter l'ordre. Puis il fut placé à côté du peloton d'exécution, entre deux gendarmes qui durent le soutenir.

Ainsi même la grâce accordée ajoutait encore au supplice de l'un et de l'autre.

Chifenti montrait le plus grand courage, et ne cessait de prier avec l'aumônier. Au suprême moment, la grâce de Sassi avait fait luire à ses yeux un fol espoir. Cependant il subit le coup avec fermeté, marcha au poteau et se laissa bander les yeux sans un mot. Dix secondes après, il s'écroulait sous la décharge du peloton. Il était déjà mort quand on vint lui donner le coup de grâce. Les troupes défilèrent devant le cadavre, puis Sassi fut hissé dans la voiture, plus mort que vif. Il fallut le tenir pendant tout le trajet pour l'empêcher de s'affaisser sous la banquette. C'est à peine s'il reprit ses sens en arrivant à la prison de l'Abbaye. Quelques jours plus tard, il mourait.

Le tribunal ayant ordonné la mise en liberté immédiate de Mannucci, Vighi et Basso, le capitaine rapporteur s'empressa de leur communiquer cette bonne nouvelle. Joie de courte durée! Relâchés de la prison militaire de l'Abbaye, ils furent, sur un ordre du duc de Rovigo, réincarcérés immédiatement à la Force où ils restèrent jusqu'à la chute de l'Empire.

***

Marie-Louise attendait toujours une lettre de Goupy sur l'issue du procès. Le 2 août au soir, revenant de l'église avec ses enfants, sous la surveillance de plusieurs policiers, elle vit une voiture s'arrêter devant sa villa. Goupy et un

inconnu en descendirent. Du premier coup d'œil, la Reine vit la mine décomposée de son banquier. Aussi, l'attirant rapidement dans sa chambre : « Mon Dieu, qu'est-il arrivé? » demanda-t-elle.

L'autre, tout pâle, ne put qu'articuler : « Chifenti est fusillé. » Puis il annonça la mort de Sassi et le sort des trois autres. « Mais il y a pis encore, ajouta-t-il; l'homme que vous avez vu avec moi est Fournier, un des chefs de la police générale. L'Empereur lui a ordonné d'emmener Votre Majesté à Rome, dans un couvent. — Et mon fils? — Le roi Charles sera conduit auprès de son grand-père à Marseille. »

La Reine faillit s'évanouir. Goupy la réconfortait de son mieux. Il fallait recevoir Fournier qui devait lui communiquer officiellement les décisions de l'Empereur. Celles-ci étaient contenues dans une lettre, signée du duc de Rovigo :

POLICE GÉNÉRALE

« Madame,

» Je suis chargé d'informer Votre Altesse Royale que les instructions qu'elle a données à MM. Sassi della Tosa et Chifenti, ainsi que toutes les pièces qui ont été trouvées sur eux, les ont mis, d'après nos lois, dans le cas d'être jugés par une commission militaire.

» J'envoie ici à Votre Altesse Royale le jugement que ce tribunal a rendu le 24 de ce mois.

» Sa Majesté a daigné commuer la peine de M. Sassi della Tosa; mais Elle n'a pu qu'être extrêmement mécontente de voir la part que Votre Altesse Royale a eue dans les faits qui ont amené ce triste événement.

» En conséquence, Madame, je suis chargé de vous intimer l'ordre de vous rendre à Rome, et d'y vivre paisiblement, dans le couvent de San Domenico e Sisto, où demeure madame la duchesse de Parme, votre parente.

» Sa Majesté règlera ultérieurement le traitement qu'il lui conviendra d'allouer à Votre Altesse Royale, dans cette retraite.

» Elle a été vivement peinée, Madame, d'être obligée d'en venir à des extrêmités aussi fâcheuses envers une Princesse qu'Elle était disposée à traiter avec plus de bonté; et Elle

m'a expressément ordonné de faire connaître à Votre Altesse Royale que si, au lieu d'employer des moyens aussi peu dignes d'Elle, Elle avait témoigné le moindre désir de sortir de ses États, bien loin d'y mettre obstacle, Sa Majesté se serait prêtée à tout ce qui aurait pu lui convenir; et que si même encore Votre Altesse Royale trouve un asile qui lui convienne mieux chez les nations amies, Sa Majesté n'apportera aucune opposition à tout ce qui satisfera Votre Altesse Royale.

» Un autre point, Madame, très important pour Votre Altesse Royale, comme mère, est celui qui touche au Prince, votre fils. Sa Majesté a décidé qu'il serait conduit chez le Roi, son grand-père, à Marseille, où il sera élevé d'une manière convenable à sa naissance, à son rang et à sa destinée. J'ai pensé que cette commission ne pouvait être mieux remplie que par quelqu'un de votre confiance. J'ai donc chargé M. Goupy de se rendre auprès de Votre Altesse Royale, pour recevoir ce dépôt et le conduire à sa destination.

» Je fais accompagner M. Goupy de M. Fournier, l'un des commissaires généraux de mon ministère, qui est chargé d'accompagner Votre Altesse Royale et de veiller à tout ce dont elle peut avoir besoin jusqu'à Rome, où Votre Altesse Royale pourra conduire la Princesse, sa fille, avec une personne du service de Votre Altesse Royale, et à son choix.

» Je prie Votre Altesse Royale de vouloir bien s'adresser à moi pour tous les désirs qu'Elle pourra former, et je la prie d'être persuadée que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour La satisfaire.

» Je La prie de ne point me mettre dans le cas d'exercer à son égard d'autres fonctions administratives que celles qui peuvent lui être agréables.

» J'ai l'honneur d'offrir à Votre Altesse Royale l'hommage du respect profond avec lequel je suis, Madame,

de Votre Altesse Royale,

le très humble et obéissant serviteur

» LE DUC DE ROVIGO »

A cette lettre était jointe une feuille imprimée, sorte de placard qui contenait l'annonce du procès et du jugement.

La Reine avait un délai de vingt-quatre heures pour se préparer. Elle était autorisée à emmener une de ses dames, deux femmes de chambre et son médecin. Ses bagages devaient se réduire à deux valises.

Marie-Louise s'était contenue devant ses enfants, pour ne pas les empêcher de dormir. Accablée à l'idée d'être séparée de son fils, elle ne pouvait trouver de repos. Le lendemain matin, il fallut annoncer à l'enfant la douloureuse nouvelle. Il éclata en sanglots et refusa toute nourriture. Il alla supplier lui-même Fournier pour qu'il autorisât son précepteur, l'abbé Marchionni, à l'accompagner; mais il essuya un refus brutal : « Vous n'avez plus besoin de prêtre, il vous suffit d'un valet de chambre! » A une heure, les voitures étaient prêtes. L'enfant s'accrochait avec désespoir à sa mère. Fournier, que cette scène rendait furieux le prit alors par le bras en s'écriant : « Ce n'est pas le temps de pleurer, mais de partir. »

En même temps, il obligeait la Reine toute défaillante à monter dans son carrosse qui partait immédiatement sur la route d'Italie.

Le programme tracé par Savary dans son mémoire du 10 juillet s'éxécutait en s'aggravant.

Le ministre avait voulu faire un exemple en France et perdre à jamais la Reine dans l'esprit des souverains étrangers en leur communiquant un exposé officiel du procès.

Sur les ordres de l'Empereur, un sieur Roux fut chargé d'écrire « un petit factum explicatif ». Le début seul de cette pièce suffit pour en éclairer la tendance : « La reine Marie-Louise, amenée en France par les traités qui ont disposé de sa couronne, mais honorablement accueillie et jouissant dans sa retraite des libéralités et de la protection de S. M. l'Empereur et roi... a profité de ces secours pour établir des intelligences avec l'Angleterre... (son intention étant) de se mettre sous cette protection honteuse et perfide, pour être conduite en Espagne, d'y accroître les troubles et l'esprit de révolte, et de devenir elle-même entre les mains de nos ennemis communs un flambeau de discorde et un instrument de rébellion. »

Ce rapport fut remis à Paris aux ambassadeurs d'Autriche

et d'Espagne, ainsi qu'aux ministres de Bavière et de Saxe. Un courrier spécial l'apporta à Charles IV et à Ferdinand VII. Napoléon tint à ajouter de sa main la lettre suivante :

Au Roi Charles.

« Monsieur mon frère,

» J'envoie à Votre Majesté l'exposé de la conduite de sa fille, la reine Marie-Louise. Elle y verra quelle fausseté a dirigé sa conduite, et combien ses démarches auprès de l'Angleterre sont coupables. J'ai, en conséquence, ordonné qu'elle fût menée à Rome, et placée dans un couvent. Quant à son fils, je le mets à la disposition de Votre Majesté. Si la reine Marie-Louise m'avait demandé à sortir de mes États, j'aurais pu le lui permettre, mais je ne puis souffrir qu'elle trame plus longtemps avec mes ennemis et ceux de Votre Majesté. »

Il est probable que Fournier mit la Reine au courant de cette correspondance pour lui enlever tout espoir d'avenir. Dorénavant, aucun souverain ne pouvait s'intéresser à elle. Charles IV lui-même était mis en garde contre sa propre fille, accusée de pactiser avec ses ennemis. Le couvent de Rome devenait un *in-pace* sans issue.

VII

Le commissaire spécial Fournier avait reçu de Savary l'ordre d'emmener Marie-Louise à Rome dans le plus bref délai. C'était un agent ponctuel pour lequel seule la consigne existait. Lui plaisant, il l'exagérait.

Chevaux de poste, auberges, tout était à la disposition du policier. Le transfert devait avoir lieu secrètement. Fournier avait eu le soin de faire effacer les armoiries qui se trouvaient sur les portières des voitures, et défendu à ses compagnons d'appeler la Reine par son titre. Aussi aubergistes et badauds qui ne voyaient que des femmes prisonnières leur lançaient-ils les plus grossières plaisanteries, ce qui faisait rire Fournier. La Reine, en apparence impassible, en souffrait cruellement.

La route se prolongeait par tous les détours que la pru-

dence du Ministre de la police générale avait imposés. Il fallait éviter les grandes villes, et surtout Parme et Florence. Le carrosse s'arrêtait dans d'infimes bourgades; on couchait dans de sordides auberges. Là-même Fournier enfermait la Reine à double tour, et poussait son lit en travers de la porte.

A Storta la dernière poste avant Rome, le chef de la police de cette ville, Monbretton, vint prendre la prisonnière en consigne. Ce jour-là, on ne s'arrêta même pas pour déjeuner, tant était grande la hâte d'arriver au couvent de Saint-Dominique et Saint-Sixte. Il faisait déjà nuit noire, et les religieuses dominicaines s'apprêtaient à regagner leurs cellules, après avoir chanté les matines de la fête de l'Assomption, quand la voiture de la Reine s'arrêta enfin devant la porte du monastère. La prieure veillait, car le général Miollis lui avait dit d'attendre ses ordres. Entendant du bruit à la porte, elle vint, une lanterne à la main. A sa faible lueur, elle reconnut la Reine qui était descendue de voiture. La religieuse s'agenouilla pour lui baiser la main, mais la Reine se penchant l'attira à elle, et l'embrassa longuement.

Rien n'était prêt dans le couvent. Quelques jours auparavant, le général Miollis avait prévenu la prieure qu'il lui enverrait de nouvelles sœurs, et qu'elle eût à leur préparer des chambres. Il envoyait en même temps des ouvriers, mais ceux-ci travaillaient si lentement qu'en quatre jours ils n'avaient pour ainsi dire rien fait. La veille de l'arrivée de Marie-Louise, une de ses anciennes dames d'honneur, la duchesse Strozzi, ayant appris le lieu de rélégation de son ex-souveraine, avait informé la prieure. Mais celle-ci ignorait quand et comment elle recevrait la Reine.

Le couvent de Saint-Dominique et de Saint-Sixte était une des dernières maisons religieuses que le gouvernement de Napoléon tolérait encore à Rome. Vaste construction située sur l'Esquilin, dans le quartier de Magnanapoli, on y avait réuni les religieuses de plusieurs autres couvents supprimés, et notamment la Révérende Mère Hyacinte Dominique de Bourbon, belle-sœur de la Reine. Née en 1777, la Princesse Charlotte, fille du duc Ferdinand Ier de Parme, était entrée au couvent à l'âge de seize ans. Après son noviciat

aux Dominicaines de Parme, elle avait, avec l'aide de son père, fondé un nouveau monastère à Colorno, où la règle de saint Dominique était observée dans toute sa primitive rigueur. Le duc avait pourvu à tout le nécessaire, fait construire le monastère, et assuré une rente aux religieuses. Après sa mort, le roi d'Étrurie, puis Marie-Louise, avaient soutenu cette fondation jusqu'en 1805, époque à laquelle l'Empereur supprima le plus grand nombre des couvents en Italie. Sur le conseil du Pape, la Princesse se rendit à Rome au couvent de Saint-Dominique et de Saint-Sixte. En y allant, elle dut traverser Florence. La reine Marie-Louise était venue au devant d'elle, escortée d'un peloton de dragons, l'avait logée au Palais-Royal, et lui avait fait visiter Florence, ses églises et ses richesses artistiques. Puis, toujours accompagnée par une escorte royale, la Princesse était repartie pour Rome.

Ce soir du 14 août, Mère Hyacinthe accourait toute tremblante d'émotion au-devant de sa belle-sœur que deux policiers lui amenaient, et comme rien n'était prêt, on installa chez elle deux lits pour la Reine et pour sa fille. Les religieuses, affairées et agitées, venaient présenter leurs respects aux Princesses, aider à l'installation de leur chambre, et leur préparer à souper. Enfin Monbretton et Fournier se retirèrent, non sans avoir répété à la prieure qu'elle et sa communauté entière seraient responsables de tous les actes de la Reine.

Pour la malheureuse Princesse, cette nouvelle prison semblait enfin un asile de paix. L'affection de sa belle-sœur et l'admirable dévouement de toutes les religieuses la consolaient et l'assistaient. La réclusion était des plus sévères. Le général Miollis y veillait en personne. La Reine le connaissait depuis longtemps. C'était lui qui avait commandé les troupes françaises en Étrurie et qui avait occupé Florence en 1807; commandant maintenant à Rome, il devenait le geôlier responsable de la Reine. Sous un aspect rigide et bourru, c'était au fond un brave homme, auquel ce métier de garde-chiourme répugnait. Au reste, instruit, féru d'art et d'archéologie. Il avait commencé sous Rochambeau en Amérique, et, par la suite, fait presque toute sa carrière militaire en Italie.

On se rappelait que, général commandant la place de Mantoue, il avait fait élever un obélisque à la mémoire de Virgile. Mais le soldat humaniste était trop rompu à la discipline pour se laisser influencer par les malheurs de cette nouvelle reine errante. L'Énéide disparaissait devant les ordre venus de Paris.

Il ordonna donc à la prieure de ne permettre à la Reine aucun contact extérieur. Elle ne pouvait recevoir aucune lettre qui ne passât par les mains de la prieure, et quand des étrangers venaient par hasard au couvent, elle restait confinée dans ses appartements, sans avoir même le droit d'ouvrir ses fenêtres. De celles-ci, Marie-Louise avait une admirable vue sur la campagne romaine. Miollis, craignant qu'elle ne pût de cette façon communiquer avec la ville, la fit changer d'appartement, et confiner dans un logement dont les fenêtres donnaient sur une triste cour intérieure; mais en même temps, cherchant à corriger ce que ce nouvel ordre avait de cruel, il envoyait des ouvriers pour aménager convenablement ce nouvel appartement.

Un mois plus tard, l'ordre vint de Paris de réclamer à la Reine les derniers bijoux qu'elle avait conservés. Honteux d'une telle mission, Miollis s'en déchargea sur l'intendant Janet. Marie-Louise fut forcée de livrer les derniers souvenirs du passé qu'elle portait encore sur elle. En échange elle n'obtint même pas un reçu.

La Reine vécut ainsi comme une religieuse cloîtrée, s'occupant avec quelques sœurs de l'éducation de sa fille, sans espoir dans l'avenir, dans l'ignorance du présent. De son fils, elle n'avait aucune nouvelle.

Miollis venait la voir de temps en temps. Dans cette réclusion la santé de la Reine s'altérait. Habituée à la promenade journalière, elle étouffait littéralement. Son médecin demanda pour elle l'autorisation de pouvoir de temps en temps prendre l'air à la campagne; mais il n'obtint qu'un refus brutal.

Onze mois se passèrent ainsi, quand en juin 1812 la nouvelle se répandit dans la ville que le Roi d'Espagne avait quitté Marseille et se rendait à Rome où l'Empereur lui avait assigné pour résidence la villa Borghèse. En effet, au début de juillet, Charles IV quittait la France et parvenait le 18 à Rome.

Le jour même, il se rendait chez sa fille. L'entrevue fut des plus tendres. Les souverains espagnols amenaient avec eux le petit prince Charles-Louis que sa mère revit ainsi pour la première fois. L'émotion de Marie-Louise, en retrouvant son fils, fut indicible. Les Princes étaient réunis dans l'appartement de la Reine, mais leur conversation devait se borner aux protestations d'affection réciproque, car le général Miollis avait reçu l'ordre d'assister personnellement à toutes les entrevues des souverains espagnols avec leur fille. La malheureuse avait espéré que l'arrivée de ses parents lui rendrait la liberté. Mais Charles IV fut lui-même obligé de la détromper. Il avait vainement sollicité sa grâce; l'Empereur restait inflexible. Les visites même de son fils et de ses parents n'étaient autorisées qu'à de longs intervalles, et toujours en présence du général[1].

Peu de temps après, une nouvelle épreuve vint la frapper. Sa belle-sœur, dont l'affection était son plus puissant réconfort, tomba gravement malade. Marie-Louise ne quittait plus son chevet, et c'est presque entre ses bras qu'elle expira le 6 avril 1813. Le roi d'Espagne tint à s'occuper lui-même des funérailles de sa nièce, et à lui faire élever dans l'église conventuelle le modeste monument qu'on y voit encore de nos jours.

Cependant cette nouvelle douleur semblait marquer pour la Reine la fin prochaine de son long calvaire.

En effet, malgré la stricte clôture du couvent, le bruit y parvint que la grande coalition des alliés faisait des progrès, et que Napoléon battait partout en retraite. En ville, l'attitude de Murat était l'objet de tous les commentaires. Qu'allait faire le roi de Naples devant l'effondrement de la puissance napoléonienne? Pour la troisième fois, les destinées de la reine d'Étrurie allaient rencontrer celles de Murat.

1. Charles-Emmanuel II de Sardaigne, qui avait abdiqué en 1802, se trouvait également à Rome où il s'était retiré. Il vivait bien modestement à Frascati, où Charles IV, accompagné de son petit-fils Charles-Louis, allait le voir. Curieuse réunion de trois Rois sans royaumes, dans la capitale pontificale, dont le souverain était prisonnier en France. Charles-Emmanuel avait épousé madame Clotilde, sœur de Louis XVI, morte à Naples en 1802. Il mourut en 1819. Il était entré peu de temps auparavant dans la Compagnie de Jésus.

En octobre, il était passé par Rome, et, dans une longue entrevue avec le général Miollis, lui avait avoué qu'il croyait la cause de Napoléon perdue. Il ne songeait plus qu'à garder son royaume de Naples, fût-ce en s'accordant avec les ennemis de l'Empereur. Encouragé par Fouché, qu'une erreur de Napoléon avait envoyé à Naples, Murat envisageait un double plan : travailler à son profit, pour l'unité italienne, en chassant les Autrichiens, ou combattre ouvertement Napoléon pour sauver son royaume. En attendant, il mettait son armée en marche, et arrivait le 2 décembre à Rome.

Toutefois l'incertitude paralysait aussi les Autrichiens et seuls les Anglais, auxquels Murat avait ouvert ses ports, semblaient l'appuyer. Murat hésitait cependant toujours, ne sachant plus comment se tirer de l'impasse dans laquelle il s'était volontairement jeté. Enfin, au début de février 1814, il joua son va-tout en déclarant la guerre à la France.

Miollis était incapable de compromissions et de trahison. Dès l'arrivée des troupes napolitaines, sous le commandement du prince Pignatelli, il concentra les quelques détachements français qui lui restaient autour du château Saint-Ange, fit mettre la vieille forteresse en état de défense, et y établit son quartier général. Il n'oubliait cependant pas sa prisonnière. Le 13 janvier 1814, il vint au monastère inviter la Reine à le suivre au château où, disait-il, elle serait en sécurité complète. La Reine, malade et couchée, fit répondre qu'il lui était impossible de se lever. Miollis n'insista pas.

A peine le général fut-il parti, que Marie-Louise envoya prévenir ses parents. Le prince Pignatelli avait, dès son arrivée, placé une garde d'honneur et de sécurité devant le palais du roi d'Espagne. Charles IV le pria d'en faire autant pour le couvent de Saint-Dominique. Sans tarder, Pignatelli commanda à un de ses officiers d'ordonnance de s'y rendre à la tête de trente grenadiers napolitains, avec mission de protéger la Reine. Effrayée d'abord par l'arrivée de cette troupe, la Reine apprit bientôt avec joie qu'elle venait pour la défendre et que sa libération était proche.

Cinq jours plus tard, Miollis se présenta à nouveau. Il insistait pour que la Reine le suivît à son quartier général. Cette fois Marie-Louise lui opposa un refus catégorique, et,

devant l'attitude hostile des grenadiers napolitains, il repartit promptement. Il fit cependant encore une dernière tentative, dans la même nuit, mais accompagné cette fois d'une escorte. La sentinelle ayant donné l'alarme, les grenadiers coururent aux armes, faisant mine de s'opposer résolument à l'ouverture des portes. Devant cette résistance, Miollis se retira. Quelques jours plus tard, les troupes de Murat venaient l'assiéger dans le château Saint-Ange.

Le 19 janvier, M. de la Vauguyon, nommé par Murat gouverneur de Rome, venait annoncer à la Reine qu'elle était libre.

Tout le couvent était dans la plus grande joie. A la mode italienne, on servit un « *rinfresco* » aux grenadiers, et le lendemain le général Pignatelli venait chercher la Reine pour l'emmener au palais Borghèse. C'est là qu'elle devait une dernière fois revoir Murat, alors que celui-ci, poursuivant sa politique malheureuse, marchait au-devant de toutes les déceptions et de toutes les trahisons.

VIII

Marie-Louise était donc enfin libre. Son fils lui était rendu, mais qu'allait-elle devenir? La chute de Napoléon ne lui procurait pas immédiatement le trône pour lequel elle n'avait cessé de lutter.

La victoire des alliés était en grande partie la victoire de l'Autriche, dont le prince de Metternich menait les destinées. Metternich se posait volontiers en champion de la légitimité, mais de fait c'était plus à la France qu'il en voulait qu'à Napoléon. Il continuait à mener la vieille lutte des Habsbourg contre les Bourbons sur le même terrain où, au siècle précédent, les Bourbons n'avaient remporté que des succès.

La grande politique d'expansion de Louis XIV avait imposé Philippe V à l'Espagne. Celle de Louis XV uni à Philippe V avait fait fleurir les lys à Naples et à Parme. Metternich voulait la revanche d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle. Volontiers, il eût laissé Murat à Naples et confiné Ferdinand de Bourbon dans l'île de Sicile. Au moins lui fallait-il assurer la prédominance de l'Autriche dans l'Italie du Nord, et pres-

que jusqu'aux portes de Rome. Marie-Louise le gênait. Cette femme, qui n'avait pas craint de braver Napoléon, avait quitté sa prison avec la même âme indomptable et la même volonté tenace. Elle ne possédait rien; obligée de vivre de la charité des souverains d'Espagne, sa Cour se réduisait à un aumônier et à une femme de chambre. Ni conseillers, ni ministres, ni diplomates, elle n'avait rien que sa volonté de vaincre. Mais elle était Bourbon, et ce fut alors à l'appel pathétique de cette veuve que se manifesta derechef le vieil esprit qui jadis, avant la tourmente révolutionnaire, avait inspiré le Pacte de Famille. Les Bourbons revenaient de partout, d'Angleterre, de Palerme; malgré les divisions inévitables créées par l'exil et les révolutions, ils se recherchaient, se regroupaient, tournant, par une sorte d'instinct atavique, leurs yeux vers le chef de leur race, vers celui qui jamais n'avait désespéré, et qui, au déclin de sa vie, allait illustrer encore le vieux trône de Saint Louis. Dans leur faiblesse, et en face des alliés vainqueurs, leur diplomatie allait remporter à Vienne une victoire qui, du coup, les imposait.

Oublieux des traités d'Aix-la-Chapelle et de Lunéville, les alliés avaient signé le 14 avril 1814 le traité de Fontainebleau qui donnait les Duchés de Parme et de Plaisance à l'Impératrice Marie-Louise et à ses descendants, et la Convention de Parme, signée le 20 avril, stipulait que les troupes napolitaines évacueraient la Toscane qui était rendue à son ancien Grand-Duc, Ferdinand d'Autriche. La veuve de Louis Ier se voyait ainsi privée de l'espoir de rentrer à Parme ou à Florence.

Cependant le Congrès de la paix se réunissait à Vienne. Marie-Louise s'adressa tout d'abord à son frère Ferdinand VII dont elle obtint l'appui le plus efficace. L'ambassadeur d'Espagne, Don Gomez Labrador, reçut l'ordre de se présenter devant le Congrès pour défendre ses intérêts. Ce fut une belle émotion quand, à la séance du 8 novembre, ce diplomate révéla sa mission, exigeant en même temps que le Congrès éloignât de son sein l'envoyé du Grand-Duc Ferdinand III qui, disait-il, occupait illégitimement le trône de Marie-Louise. L'Autriche tenait avant tout à la Toscane

qu'elle considérait comme une sorte de « *secundo genitur* » de sa Maison impériale, mais elle tenait également à Parme, à cause de la forteresse de Plaisance.

L'archiduchesse Marie-Louise, comme Metternich appelait l'ancienne Impératrice des français, était donc destinée à gouverner les duchés de Parme, pour en faire un nouvel État vassal de la Monarchie. Toutefois il était impossible au chancelier autrichien de répondre par un simple refus aux demandes de l'Espagne, demandes que celle-ci formulait au nom de la légitimité et des traités. Il chercha donc une valeur d'échange. L'Autriche occupait militairement les légations pontificales de Bologne, Ferrare et Ravenne. Donner ce pays à l'ancienne Reine d'Étrurie équivalait à un amoindrissement de la puissance pontificale. Ce pays était, en outre, de par sa situation géographique, à la merci de l'Autriche, entouré par des terres impériales ou archiducales; son front de mer était dominé par Venise[1].

Marie-Louise refusa, soit qu'elle comprît le peu de valeur des pays qu'on lui offrait, soit par scrupule religieux; elle répondit qu'elle n'accepterait jamais un État qui, de droit, appartenait au Saint-Siège, et qu'elle l'avait promis au Pape.

Louis XVIII vint alors à son aide. Il proposait au Congrès de rendre Parme, Plaisance et Guastalla, avec le Mantouan d'Oltre-Pô à Marie-Louise, tandis qu'on formerait pour l'ancienne Impératrice des Français un nouvel État qui engloberait Lucques et la Lunigiana[2].

Mais celle-ci, conseillée par l'Autriche, déclara résolument qu'elle se refusait à abandonner les avantages que le traité de Fontainebleau lui assurait. Devant cette résistance qui cachait le jeu de Metternich, les ambassadeurs de France et d'Espagne proposèrent alors ensemble un nouvel arrangement. Parme et Plaisance seraient donnés à la Reine, Lucques à Ferdinand III de Toscane, et les fiefs grands-ducaux

1. « En Italie, c'est l'Autriche qu'il faut empêcher de dominer, en Allemagne, c'est la Prusse », disait Louis XVIII à Talleyrand dans ses instructions du 25 septembre 1814.

2. Voir instructions adressées par le Roi au prince de Talleyrand, entre autres celle du 5 mars 1815, dans : *Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII, pendant le Congrès de Vienne*, publiée par Pallain. Paris, Plon, 1881.

de la Bohème à l'Impératrice Marie-Louise. L'Autriche répondit par une contre-proposition où elle marquait à la fois sa volonté de mettre la main sur la forteresse de Plaisance, et le peu de souci réel qu'elle portait aux intérêts de son Archiduchesse. Celle-ci devait se contenter des fiefs de Bohême; le Grand-Duc s'augmenterait de Lucques, l'Autriche de Plaisance, et l'on formerait un nouvel État pour la Reine Marie-Louise qui engloberait à la fois Parme et la Lunigiana.

Mais cette fois l'impératrice Marie-Louise se fâcha pour de bon, et, soutenue par l'empereur Alexandre, elle se réclama des promesses qu'on lui avait faites à Fontainebleau.

Pendant que les diplomates marchandaient, Napoléon avait quitté l'île d'Elbe. Les armées alliées marchaient de tous côtés sur les champs de bataille de Belgique et les diplomates réunis à Vienne cherchaient à terminer au plus vite cette longue et difficile querelle. Metternich profitait de l'éclipse momentanée des Bourbons pour faire signer le 9 avril 1815 un traité aux termes duquel la Reine et sa descendance mâle recevaient le duché de Lucques, avec une rente annuelle de 500 000 francs, payable moitié par l'Autriche et moitié par le Grand Duc de Toscane. Ce dernier, en compensation, héritait de Lucques si la maison de la Reine s'éteignait ou venait à régner sur un autre trône[1].

Cette solution mécontenta tout le monde : la Reine Marie-Louise, tout d'abord, qui jugeait que Lucques était un trop petit État pour elle; la France et l'Espagne, ensuite, qu'on n'avait pas consultées avant la signature; les Lucquois, enfin, dont la noblesse riche et nombreuse avait fait tous ses efforts auprès du Congrès pour obtenir le retour à l'ancienne république aristocratique que Napoléon avait supprimée.

Marie-Louise multipliait ses démarches à Paris et à Madrid,

1. « Quoique l'affaire de Parme ne soit pas encore arrêtée, l'Empereur d'Autriche a publié une ordonnance par laquelle il prend, au nom de sa fille (Marie-Louise), l'administration définitive des trois duchés (de Parme, Plaisance et Guastalla). Ainsi Votre Majesté voit que les arrangements à régler par le Congrès s'exécutent avant d'être convenus, ce qui ne vaut rien, mais ce que nous n'avons pas la puissance d'empêcher. » (Talleyrand à Louis XVIII. Vienne, 1er mai 1815, *op. cit.*, p. 415 et suivantes.)

et refusait de prendre possession de son trop minuscule duché. Mais depuis les Cent Jours la situation de Louis XVIII n'était plus la même. Il fallut s'incliner devant les alliés.

Pendant cet interrègne, un colonel autrichien, du nom de Werklein, gouvernait Lucques. Les succès qu'il avait eus auprès de l'épouse de Napoléon, il ne les trouva pas auprès des Lucquois. L'abstention de la nouvelle duchesse inspirait aux Autrichiens l'idée d'imposer une sorte de plébiscite par lequel les Lucquois demanderaient leur rattachement à la Toscane. Mais le colonel Werklein s'y prit si maladroitement, il se fit détester si cordialement, que les Lucquois finirent par demander avec instance l'arrivée de la souveraine qui les délivrerait de l'odieux colonel

Marie-Louise hésitait encore. Elle avait réussi à intéresser à son sort l'empereur Alexandre qui, au début, n'avait eu d'égards que pour l'Impératrice des Français. Louis XVIII de son côté n'était pas resté inactif, si bien qu'on finit par s'entendre sur une nouvelle formule, qui donnait satisfaction aux deux Marie-Louise. Par le traité de Paris du 10 juin 1817, il fut décidé que le Duché de Lucques ne formerait qu'une compensation provisoire pour l'ancienne reine d'Étrurie, et que, celle-ci succéderait à Parme, après le décès de l'Impératrice. De plus on lui reconnaissait à vie le titre de Reine et la qualification de Majesté.

Ce n'était pas beaucoup, mais c'était tout de même quelque chose.

Par une curieuse rencontre, Marie-Louise allait recevoir son duché des mains de l'un des hommes qui jadis lui avaient fait le plus de mal. D'après le protocole de Paris, la remise du duché devait être faite par le comte Sarau, gouverneur général de la Lombardie autrichienne, à un diplomate espagnol nommé à cet effet, et accrédité par la Reine. Ferdinand VII choisit celui de ses diplomates qui se trouvait le plus près de Milan, son ministre à Turin : ce ministre s'appelait Don Eusebio Bardaxi y Azara. C'était l'homme que, huit ans auparavant, le pauvre Chifenti, musant tristement sur les quais de Palerme, avait vu débarquer d'une frégate espagnole, et qui avait été la cause de tous les malheurs de la Reine et des siens.

La remise fut faite le 22 novembre 1817, et le 7 décembre la reine Marie-Louise faisait son entrée solennelle à Lucques.

***

Dorénavant la vie de Marie-Louise sera sinon heureuse, du moins calme. Elle règne patriarcalement dans sa petite capitale ceinte d'imposantes fortifications qui déjà ne servent plus qu'aux paisibles promenades du soir, lorsque, des hautes tours romanes s'envolent nombreux les *Ave Maria* sur la douce campagne. Son règne est pacifique; elle est très aimée; elle fonde des écoles, un lycée, des académies. Elle fait construire l'acqueduc, œuvre remarquable dont les arches multiples apportent à la ville l'eau pure des Appouanes. En 1820, elle marie son fils à la princesse Marie-Thérèse de Savoie, fille du roi Victor-Emmanuel Ier. Elle eut la consolation de voir naître son petit-fils.

A la fin d'octobre 1823, Marie-Louise se rendit à Rome. Malade, elle espérait à la fois y consulter des médecins illustres, et s'occuper dans la ville Éternelle de ses intérêts avec l'Espagne. Le 22 février 1824, elle rédige son testament, puis elle meurt le 13 mars, dans son palais, sur la place de Venise. Elle n'avait que quarante-deux ans. Comme elle avait exprimé le désir de reposer à côté de son mari dans le caveau de l'Escurial, c'est là que se trouvent les deux tombeaux réunis en un seul, dans la crypte des Infants.

Les Lucquois reconnaissants élevèrent à Marie-Louise, redevenue leur Reine, un monument sur la grande place, en face du palais ducal où lui succéda son fils.

Est-ce par un trait du hasard ou de cette *gentilezza* toscane, toujours un peu narquoise chez les Lucquois, que la statue de Marie-Louise règne sur une place qui porte le nom de Napoléon?

PRINCE SIXTE DE BOURBON

LES VARIATIONS DU BOLCHEVISME EN RUSSIE

LES DESSOUS DU DUEL STALINE-TROTZKY

Notre étude sur *Lénine agent de l'Okhrana* n'a pas laissé de provoquer dans la presse une certaine émotion. Le ton des commentaires a varié extrêmement selon qu'il s'agissait de la droite ou de l'extrême-gauche, de l'élément français ou de l'émigration russe; mais, d'une manière générale, notre thèse a rencontré plus d'hostilité que de sympathie. Il est assez ordinaire à l'esprit humain d'accepter, en matière historique, les faits accomplis, jusqu'à magnifier les pires brigands lorsqu'ils ont obtenu un succès incontestable. C'est ce qui est en train de se produire pour Lénine, malfaiteur ne s'élevant que par certains côtés au-dessus de l'ordinaire, mais qui a eu la bonne fortune de conquérir un grand empire et de ne point finir à la potence. Sa légende est déjà en voie de formation et a tendance à être acceptée aussi facilement dans les milieux conservateurs que chez les révolutionnaires. Aussi bien y a-t-il quelque douceur à se dire que les échecs qu'on a subis et la transformation politique dont on est victime sont le fait d'une individualité exceptionnelle contre laquelle la lutte était à peu près impossible. On se console ainsi d'avoir été soi-même insuffisant... Il n'y a donc pas lieu d'être surpris du

fait que notre portrait véridique de Lénine, ramenant celui-ci à ses proportions véritables et le dépouillant de son auréole de grand homme, ait été désagréable à beaucoup de gens.

Au premier rang des protestations qui se sont élevées, notons celles de certains anciens fonctionnaires russes, ayant appartenu, à des titres divers, à l'Okhrana. Nos révélations leur ont causé, paraît-il, une réelle surprise; nourris dans le sérail, ils croyaient en connaître les détours et ils ont peine à s'imaginer qu'un épisode aussi important que la création et le développement, sous la protection de la police impériale, du parti bolchévik de Lénine ait pu se produire à leur insu. Ils ne contestent, d'ailleurs, l'exactitude d'aucun des faits rapportés par nous, ni l'authenticité d'aucun document; leur seul raisonnement consiste à dire : « Si c'était vrai, nous l'aurions su ». Nous nous permettrons de faire observer aux intéressés qu'ils ont ignoré beaucoup de choses... à commencer par la préparation du mouvement insurrectionnel de mars 1917, qui renversa leur Empereur. Ils étaient incontestablement chargés de tout savoir; les événements ont assez prouvé qu'ils n'avaient pas tout su. Nous sommes heureux de contribuer à les instruire.

C'est une observation du même ordre que nous adresserons à l'ancien chef du gouvernement provisoire, M. Kerensky, que nos révélations ont aussi grandement étonné. Il ne les croit pas fondées, parce qu'ayant interrogé, aussitôt après le coup d'état de mars 1917, M. Biélitsky, ce dernier ne lui a pas dit un mot de ses rapports avec Lénine. Belle raison, en vérité! M. Biélitzky était alors prisonnier des hommes qui arrivaient au pouvoir et qu'il avait combattus depuis des années en se servant précisément de Lénine et de son parti. Dénoncer cette trame, justement à ceux qui en avaient été jusque-là les victimes, eût été de sa part tout à fait fou... M. Kerensky s'est déjà fait une belle réputation de naïveté par la manière dont il est tombé du pouvoir sous les coups de Lénine, qu'il avait tant de moyens de maîtriser. Nous n'aurions cependant jamais cru que cette naïveté allât si loin.

Notons, d'autre part, que des personnalités russes qualifiées, appartenant pour la plupart au parti conservateur, nous

ont fait savoir que notre point de vue était le leur et nous ont signalé certaines particularités concordant absolument avec nos conclusions.

Et voici pour l'émigration russe.

Parmi les commentaires publiés dans les journaux français, notons tout spécialement la lumineuse étude parue dans le *Temps*, sous la signature de M. le docteur Edouard Julia. Son argumentation, toute de logique et de bon sens, rejoint la nôtre. Ne se bornant pas à signaler les faits nouveaux que nous versions au débat, il a souligné la fragilité, ou pour mieux dire l'inanité, des objections que l'on nous opposait. Nous n'attendions pas moins de son sens critique et de sa lucidité.

Nous ne saurions nous montrer aussi reconnaissants envers le directeur d'un grand journal du matin. Sans la moindre acrimonie, reconnaissons-le bien volontiers, mais avec obstination, M. Emile Buré a conservé dans trois numéros successifs de l'*Avenir* sa position initiale : ne contestant aucun des faits écrasants que nous avons apportés, il s'est contenté de déclarer qu'il ne les trouvait pas suffisamment concluants. On pense malgré soi au malicieux Aristophane et à son « Non! tu ne me persuaderas pas, lors même que tu m'aurais convaincu ».

Nous ne dirons rien de la presse révolutionnaire, qui n'a su nous adresser qu'un flot de grossières injures. Le soin qu'elle a apporté, en vitupérant notre thèse, à laisser dans l'ombre les faits positifs signalés par nous, suffit pour montrer combien communistes et socialistes redoutent de voir porter la lumière dans les dessous ténébreux de leurs intrigues. Il faut avant tout que le Prolétariat ignore comment il est mené, et au besoin sacrifié, par les Karl Marx et les Lénine. Aucune imposture ne coûte pour cela : croirait-on que dans un organe non pas communiste, mais socialiste, le voyage à travers l'Allemagne, en train plombé, de Lénine et de ses compagnons, voyage qui constitue un fait historique connu du monde entier, est qualifié « d'odieuse fable »... Voilà où en est, non pas en Russie, mais en France, sous le régime de la liberté de la presse, l'information du Prolétariat!

Terminons cette revue de la presse en signalant l'article,

favorable dans son ensemble, que nous a consacré M. Léon Daudet. Nous ne savons trop, par exemple, où le directeur de l'*Action Française* a vu que nous avons « l'air de croire que le cas de Lénine est isolé ». Nous avons précisément dit tout le contraire. Que M. Léon Daudet se reporte aux pages 814 et 815 de la *Revue de Paris*; il y retrouvera l'énumération d'une série de révolutionnaires, bolcheviks ou non bolcheviks, agents de l'Okhrana. Il y a mieux : dans notre première réponse à M. Emile Buré, publiée dans l'*Avenir* du 29 décembre, nous avons établi que la conduite de Lénine était conforme à toutes les traditions de l'extrême gauche, y compris celle de Karl Marx. M. Léon Daudet nous prête donc une opinion qui n'est pas la nôtre.

La place forcément limitée dont nous disposons nous oblige à ne pas parler des commentaires parus dans la presse de province et de l'étranger.

***

Nous avons souligné dans notre précédente étude l'importance médiocre et le caractère artificiel que présentait en 1917 le parti bolchevik fondé par Lénine. Né d'une suggestion de l'Okhrana, composé pour les neuf dixièmes d'anciens malfaiteurs de droit commun mués en agents de la police politique, dirigé par un chef qui n'était pas seulement le correspondant de M. Biélitzky, chef de l'Okhrana, mais aussi un espion au service des Empires centraux, le parti communiste n'a, à cette époque, ni racines profondes dans l'opinion, ni troupes sérieusement organisées. Presque tout ce qu'il y a de révolutionnaires en Russie suit les drapeaux du vieux parti social-démocrate ou des groupements avancés qui pullulent au lendemain de la révolution de Mars et de la trop facile abdication du Tsar. Deux matelots insurgés, qui se promènent dans Pétrograd, en hommes-sandwichs, avec des pancartes portant les mots : « Nous sommes bolcheviki », sont l'objet de la curiosité générale...

Mais Lénine va mettre ordre à tout cela. Il a pour lui deux atouts formidables : 1° la faiblesse innée du Gouvernement provisoire, prisonnier de ses origines insurrectionnelles

et incapable de prendre la direction des événements; 2° l'or allemand, qui va lui permettre d'embaucher tout ce qu'il y a, en Russie, de mauvaises volontés éparses et de malfaiteurs sans emploi, afin d'en tirer la substance du Parti communiste.

Ce recrutement fut poussé avec une rapidité extrême et amena des collaborateurs de tous les points de l'horizon révolutionnaire. Véritable chef de bande lancé à l'assaut d'une nation, Lénine ne se contentait point de solder largement les recrues qui lui arrivaient : il leur faisait espérer, et l'événement a réalisé sa promesse, le pillage d'une grande nation, l'une des plus riches qui fût au monde. Aussi le fidèle Zinovief n'avait-il aucune peine à lui assurer le concours d'ennemis de la veille, comme son vieil adversaire Trotzky. On vit même revenir sous ses ordres Viatchslav Menjinsky, qui avait été longtemps l'agent de Lénine et le porteur de son courrier secret, qui n'ignorait rien des multiples aspects du personnage, mais qui, s'étant brouillé avec lui avant la guerre, avait dénoncé publiquement le double jeu de Lénine et son rôle d'agent provocateur. Préoccupé avant tout de trouver des cadres pour son parti en formation, Lénine se réconcilia avec cet adversaire détesté : il devait faire du transfuge repentant, après le coup d'état bolcheviste de novembre 1917, le directeur de la Banque d'État; aujourd'hui Menjinsky est chef du Gué-Pé-Ou (ancienne Tchéka) et veille sur la sécurité des tyrans bolcheviks.

Une autre recrue de Lénine, vers cette époque, fut Staline (de son vrai nom, le géorgien Djougachvili) qui avait jusque-là gardé une position relativement indépendante entre le parti bolchevik et le parti social-démocrate. Froide et énigmatique figure, il parlait peu, fournissait un labeur considérable et ne livrait que difficilement sa pensée. Il présenta cette particularité inattendue d'être, avec Lénine, le seul membre non israélite dans le directoire du Parti Communiste d'alors : tous les autres, Zinovief (Apfelbaum), Trotzky (Braunstein), Kameneff (Rosenfeld), Radek (Sobelsohn), etc., étaient de race juive. Quant aux cadres subalternes du parti, ils étaient surtout fournis par l'ancien *Bund Israélite*, organisation révolutionnaire ethnique, qui existait depuis plus de vingt ans et dont nous avons déjà parlé. Ce recrutement spécial devait

se refléter, après la victoire, dans le choix des hauts fonctionnaires du régime soviétique : en 1919, sur 508 commissaires du peuple, chefs de départements d'État ou ambassadeurs, on ne comptait que 17 Russes contre environ 80 membres de nationalité diverses, Géorgiens, Lithuaniens, Hongrois, etc., et plus de 400 israélites. Tout cela a quelque peu changé depuis.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de raconter la première tentative infructueuse de Lénine, en juillet 1917, à la suite de laquelle M. Kerensky, s'il n'avait pas été, au moral, dans la triste situation de certain personnage de *Candide*, pouvait faire arrêter et fusiller comme espion allemand le futur dictateur. Épargné grâce à cette inconcevable faiblesse, Lénine put, à loisir, reformer ses troupes et organiser une deuxième tentative, victorieuse cette fois, en novembre 1917. En dix jours, la Russie se trouva à ses pieds : le tsar rouge succédait au tsar blanc. Et cependant, à ce moment, en dehors de l'état-major israélite qui s'était groupé autour de lui, Lénine ne comptait pas, dans tout le pays, plus de cinq ou six mille adhérents à son parti — et quels adhérents! La faiblesse du Gouvernement provisoire, l'atmosphère révolutionnaire, le besoin d'agitation qui règne toujours dans une armée débandée, et surtout dans la marine, avaient tout fait.

Restait à réaliser la prise de possession de la Russie. Ce fut encore au moyen d'éléments spécifiquement non russes que Lénine l'organisa. La Terreur, dont il fit le levier de sa puissance, eût été incomplète et inefficace s'il avait compté sur des Russes pour l'exercer : en quelques semaines, il forma les fameuses compagnies de bourreaux chinois et lettons qui versèrent le sang à flots et épouvantèrent les populations par des supplices. A cet instant, le spectacle de la Russie n'est pas très différent de celui qu'elle offrait sous Gengis Khan et sous les princes tartares de la Horde d'Or : l'étranger la foule aux pieds et l'ensanglante; un révolutionnaire d'origine mongole occupe au Kremlin l'appartement des Tsars; une race sémitique lui fournit son état-major, ses fonctionnaires, ses chargés de missions; des provinces mal russifiées, comme la Lettonie, recrutent sa garde personnelle; ses bourreaux chinois épouvantent cent quarante millions de sujets. On chercherait vainement dans tous les événements de ces années

d'incendies et de massacres l'action d'un parti communiste véritablement russe.

Lénine comprend, toutefois, qu'il faut le constituer, car cet état de choses exceptionnel ne pourra durer toujours. Il en entreprend le recrutement et, du coup, ses procédés s'inspirent du plus pur Moyen âge. Quand, au XIe siècle, les Normands conquéraient l'Angleterre, quand les Croisés s'emparaient de la Palestine, ils se souciaient assez peu des sentiments de la masse de la population. Tout en haut de la hiérarchie politique et sociale, ils plaçaient la race conquérante, la leur, à laquelle étaient réservées l'administration du pays et la plénitude des droits politiques, et qui disposait, par surcroît, de tous les biens à sa convenance. Ensuite venaient les conquérants de second ordre, hommes d'armes gagés, recrutés un peu partout à l'étranger, qui formaient une espèce de noblesse subalterne. Mais, comme il fallait tout de même s'assurer des alliés parmi les conquis, on réservait certains privilèges et certaines dotations en terres à des auxiliaires autochtones, qui se trouvaient dans une situation inférieure vis-à-vis des vainqueurs, mais privilégiée par rapport à leurs congénères. Dans la Russie de 1918-1920, la place des Normands et des Croisés est tenue par l'élément israélite, si nombreux dans l'ancien Empire des Tsars, et si anciennement révolutionnaire; les Chinois, les Lettons, les anciens prisonniers de guerre hongrois, les réfugiés politiques de toute origine, représentent assez bien les hommes d'armes gagés; c'est au Parti Communiste, qui peu à peu se recrute, qu'il appartient de représenter l'élément russe rallié.

Celui-ci est d'abord très peu nombreux : cinq ou six mille membres, nous l'avons vu, en 1918, au lendemain de la victoire de Lénine; dès l'année suivante, il comptait déjà une quarantaine de mille inscrits, encore très fortement encadrés d'étrangers et de juifs russes. Puis, peu à peu, à mesure que le régime dure et devient à même d'assurer des avantages substantiels à ceux qui le soutiennent, le nombre des autochtones augmente. Ils sont près de deux cent mille en 1920.

La tentation devenait forte, en effet (en présence de l'échec des insurrections blanches opposées à Lénine), de réclamer la carte rouge du parti. Elle cessait d'être un brevet éventuel

pour la potence en cas de restauration d'un régime normal. Et, par contre, quels avantages immédiats ne procurait-elle pas! Outre la certitude d'obtenir à bref délai un emploi dans l'administration soviétique, elle permettait, sans souci de la misère générale, de puiser à pleines mains dans le gigantesque butin amassé par la Révolution. Celle-ci, et ce sont ses chiffres officiels, a massacré *trois millions* de Russes appartenant à la noblesse, à la haute bougeoisie et aux professions libérales; mais elle les a aussi dépouillés... Il en est résulté une immense accumulation de richesses volées, dont la propriété appartenait, théoriquement, à l'État soviétique, mais dont la jouissance était à la disposition des *deux cent mille membres* que comptait le parti victorieux aux environs de 1920. *Chacun* de ceux-ci pouvait choisir ce qui était à sa convenance parmi les terres, les maisons, les bijoux et les biens de toute espèce d'une *quinzaine* de Russes des classes supérieures. La conquête de l'Angleterre ou le pillage de Jérusalem et d'Antioche ne rapporta pas autant aux vainqueurs.

L'appât était tel que les cadres du parti communiste, si déserts trois ans plus tôt, furent menacés d'éclater sous la poussée de ceux qui demandaient à y entrer. A partir de 1921, il fallut se décider à faire un choix parmi les candidats. En même temps, on revisait les anciennes listes et l'on expulsait des rangs un grand nombre de malins et de profiteurs qui s'étaient montrés plus ardents au pillage qu'à la propagande et à la bataille. Cette épuration fut fatale à un grand nombre de dirigeants israélites, dont le prototype était Nakhamkès, dit Stiekloff, membre du Conseil supérieur des commissaires du peuple, lequel était coupable de s'être fait une part trop large dans les diamants de la famille impériale et de les avoir vendus à l'étranger à son profit exclusif. Parmi ceux qui remplacèrent les exclus se trouvaient, en majorité, des Russes d'origine. Bien que révolutionnaires, ils participaient, d'une façon plus ou moins consciente, à l'antisémitisme traditionnel de la race slave. Il y avait là le germe de futures et profondes divisions entre les vainqueurs.

Depuis lors, cette évolution n'a cessé de se poursuivre, avec la marche lente et inexorable d'un phénomène naturel. Le Parti Communiste, assiégé par d'innombrables demandes

d'insciptions, s'est constitué en aristocratie fermée, d'un accès limité et difficile. La plupart des postulants sont écartés sans débat, d'après les renseignements recueillis sur eux. Quant aux autres, ils ne peuvent être admis sans avoir été tout d'abord, et pendant deux ans, *candidats*, et le noviciat qui correspond à ce titre est plus dur que celui de bien des ordres religieux. Au bout de ce délai, si le dévouement du nouvel adepte paraît certain, on l'admet, mais en lui assignant un rôle subalterne. Il n'arrive aux fonctions dirigeantes qu'avec une sage lenteur. Malgré tant d'obstacles, le parti communiste russe compte actuellement plus de sept cent mille *membres* et environ quatre cent mille *candidats* : c'est dire que l'élément israélite, prédominant au début, est maintenant littéralement noyé par le flot des adhésions slaves.

Sans doute, les anciens membres du *Bund Israélite*, dont le ralliement à Lénine permit à ce dernier de tenir la Russie, au lendemain de 1917, sont encore en possession d'un très grand nombre de postes importants. Dans une enquête illustrée sur les Soviets, publiée en 1927 par le dessinateur communiste Granjouan, tous les croquis d'ouvriers, de bateliers ou de soldats rouges présentent des visages slaves; tandis que les croquis de directeurs d'usines, de fonctionnaires ou de membres du Gué-Pé-Ou accusent presque toujours un type sémite prononcé. L'auteur étant un admirateur fervent de l'œuvre accomplie par les Soviets, il faut voir là un document social et nullement une satire... Mais précisément la situation avantagée qu'occupent actuellement les israélites dans l'organisation soviétique, le fait qu'arrivés les premiers ils se sont partagés le meilleur du butin et n'en laissent aux révolutionnaires de souche russe que les reliefs, le mépris qu'ils témoignent à leurs auxiliaires autochtones, jugés insuffisamment intellectuels, creusent peu à peu un fossé entre eux et ces derniers. Il serait exagéré de dire que le Parti Communiste russe, aux premières heures de 1928, est antisémite; mais il a tout ce qu'il faut pour le devenir, s'il était orienté dans ce sens par quelques chefs communistes non juifs. Nous allons voir qu'une telle éventualité n'est pas à écarter absolument.

***

Il faut rendre cette justice à Lénine et à son état-major israélite de 1917 qu'ils connaissaient amirablement le peuple qu'ils allaient conquérir et exploiter. La Russie a toujours été une grande nation paysanne. A une époque peu lointaine, on comptait dans l'Empire 94 p. 100 de cultivateurs, et, malgré les efforts faits pour développer l'industrie pendant les dernières années de l'administration impériale, efforts qui se sont continués sous le régime soviétique, les paysans représentent encore 89 p. 100 de la population totale. C'est leur travail qui nourrit la Russie et qui lui permettait jadis, par l'exportation de ses produits agricoles, d'équilibrer son budget. Lénine ne pouvait méconnaître un fait économique aussi certain, pas plus qu'il ne pouvait escompter la sympathie de masses qui sont, dans leur ensemble, profondément religieuses et conservatrices. Il dut imaginer un tour de passe-passe pour s'assurer la neutralité bienveillante des populations terriennes pendant le temps nécessaire à la consolidation de son pouvoir.

Ce tour de passe-passe fut le décret supprimant le régime traditionnel du *mir*, qui était peut-être la seule organisation agricole communiste existant dans le monde... Depuis des siècles, en effet, la terre appartenait, en Russie, non point à chaque paysan en particulier, mais à la commune, qui en faisait le partage entre tous ses membres. Tous les dix ans, ce partage était renouvelé, de façon qu'aucun membre de la commune ne restât sans sol à cultiver. Les nouveaux ménages se trouvaient ainsi pourvus. Parfait en théorie, ce système avait tous les inconvénients inhérents au communisme, car, tandis que les paresseux laissaient leur lot en friche, ou à peu près, les laborieux n'étaient guère encouragés à mettre le leur en pleine valeur, dans la certitude où ils étaient qu'au bout de quelques années il ferait retour à la masse commune. De tout temps des protestations se sont élevées contre cet état de choses, et le mécontentement des paysans était encore accru par le spectacle des grandes propriétés, appartenant surtout à des nobles, auxquels leurs capitaux permettaient des méthodes de culture plus rationnelles et des rendements

meilleurs. Du fond de l'histoire russe s'élève un cri, resté insatisfait jusqu'aux temps modernes : le paysan veut la terre, il la veut tout entière par la suppression et la répartition des grandes propriétés, il la veut définitivement à lui par l'abandon du communisme agraire et l'établissement de la propriété individuelle.

Pendant longtemps la masse paysanne attendait du Tsar la satisfaction de ce désir. Il suffisait, pour pousser les moujiks à l'émeute, de faire courir le bruit qu'un récent oukaze du Tsar « avait donné la terre aux paysans ». Cette espérance toujours trompée, un grand honnête homme, qui était aussi un homme de génie, Stolypine, faillit la réaliser d'une manière équitable et sage pendant les dernières années du règne de Nicolas II. Son initiative, qui eût consolidé pour longtemps le pouvoir impérial, inquiéta à ce point Lénine qu'il eut recours, pour la première fois depuis son entente avec l'Okhrana, aux procédés terroristes, restés l'apanage exclusif du parti menchevik. Ses envoyés allèrent dynamiter à Saint-Pétersbourg, dans l'Ile des Apothicaires, la maison de Stolypine; échappé par miracle, alors que ses enfants étaient atrocement déchiquetés, l'infortuné ministre tomba, un peu plus tard, à Kief, sous les balles d'un des agents chargés de le protéger, lequel était, comme par hasard, membre du parti bolchevik. Stolypine mort, le problème agraire resta sans solution et Lénine le trouva intact, quand il s'empara du pouvoir. Le décret qu'il rendit aussitôt sur la propriété agraire eut pour effet de lui concilier la masse paysanne et de propager l'ébranlement révolutionnaire jusqu'au fond des campagnes.

D'après ce décret, la propriété des terres cultivées par les paysans était déclarée appartenir à l'État — ce qui ne comportait pas grand changement, puisque auparavant elle était réputée appartenir au Tsar; mais cette formule avait pour effet de couvrir Lénine vis-à-vis des doctrinaires de son parti, en montrant qu'il restait fidèle à l'Étatisme, qui est le fond du Communisme. Aussitôt cette concession faite à ses principes, Lénine accomplissait le geste que les paysans avaient si longtemps attendu de leurs Empereurs : il décrétait que les partages périodiques cesseraient et que les cultivateurs resteraient en possession définitive des biens qu'ils n'avaient jusque-

là détenus qu'à titre précaire. Il ordonnait, par surcroît, que les grandes propriétés fussent partagées entre les moujiks. Ces derniers étant, par ailleurs, invités à se nantir eux-mêmes, la Russie fut immédiatement en feu et les grands propriétaires furent chassés ou massacrés. La masse paysanne apportait au nouveau régime la consécration des violences qu'on l'excitait à commettre.

Une telle alliance ne pouvait être que très momentanée. Dès qu'il eut, à la faveur de la Jacquerie agricole, consolidé son pouvoir, Lénine songea à asservir définitivement le Paysan russe en le subordonnant, dans l'État, à l'Ouvrier, jugé d'essence plus révolutionnaire. La difficulté était grande, vu la disproportion numérique entre les deux éléments. Il y arriva grâce à l'organisation tout à fait remarquable des Soviets de villes et de villages, de districts et de provinces. Jamais machine destinée à fausser la représentation nationale ne fut montée avec plus d'astuce et masquée par plus de candeur apparente. C'est ce que nous allons démontrer.

Pour les apologistes du régime soviétique, la Russie est actuellement gouvernée d'après un système d'élection à 4 degrés : le Soviet de ville (ou de village), la Conférence de district, la Conférence de province et le Congrès général des Soviets — régime déjà beaucoup moins « populaire » que celui qui était de rigueur pour la Douma impériale. Les communistes du monde entier ne disent pas expressément, mais laissent entendre, que ces assemblées procèdent les unes des autres, celles du premier degré nommant celles du second degré et ainsi de suite jusqu'au Congrès des Soviets, qui tient lieu d'Assemblée nationale. Il en va très différemment dans la réalité et tout est combiné pour que l'immense masse paysanne ne soit finalement pas représentée dans le Congrès des Soviets, tandis que les ouvriers des villes, avantagés à tous les degrés, disposent seuls de l'élection. Le tableau ci-contre, que nous empruntons à une publication officielle du parti communiste, permet de saisir le mécanisme de cette gigantesque mystification.

Rien de plus rassurant en apparence que la mention égalitaire figurant au bas de ce schéma : « 1 membre du Soviet (de village) pour 200 électeurs — 1 membre du Soviet (de ville)

pour 200 électeurs ». La parité semble absolue et l'on est immédiatement porté à croire que la représentation soviétique tout entière doit se ressentir de l'énorme prédominance des paysans. Il n'en est rien. En effet, faisons bien attention aux étages supérieurs du schéma.

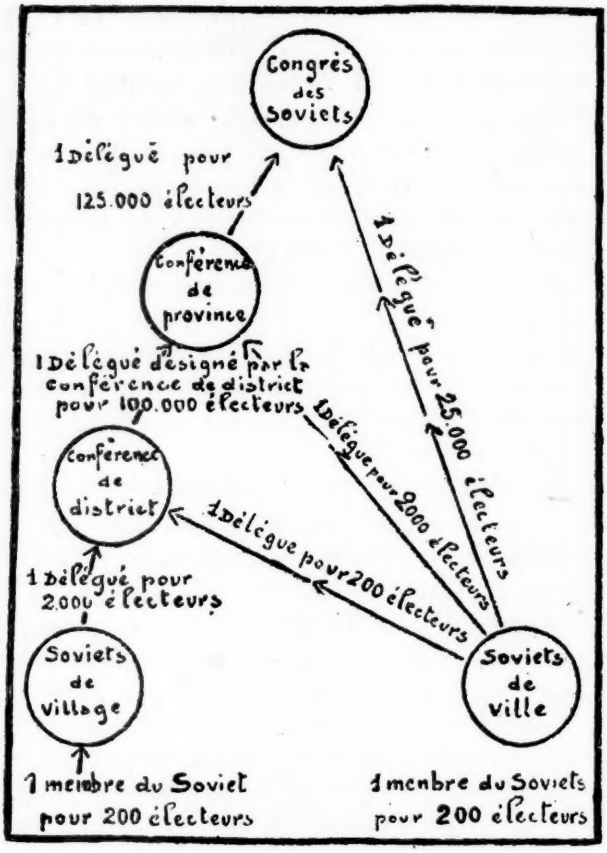

SCHÉMA DES ÉCHELONS DU POUVOIR DES SOVIETS

Chacune des conférences élit un Comité exécutif qui administre dans l'intervalle des sessions.

Première inégalité, et elle est formidable! Les Soviets de village délèguent à la Conférence de district 1 représentant *pour 2 000* électeurs, tandis que le Soviet de ville en délègue 1 *pour 200*. La voix d'*un* ouvrier compte donc pour autant que celles de *dix* paysans... L'entorse au principe d'égalité est de taille.

Mais il y a mieux. La Conférence de province s'assemble, en effet. Il semblerait que, puisque les Soviets de ville ont été représentés une première fois, et avec voix décuple, à la Conférence de district, ils devraient disparaître dans les élections subséquentes, comme disparaissent les Soviets de village. La Conférence de district seule devrait déléguer à la Conférence de province. Ce n'est pas du tout ce qui arrive. La Conférence de district nomme un délégué *pour 100 000* électeurs inscrits; mais les Soviets de ville réapparaissent et envoient directement à la Conférence de province un délégué *pour 2 000* électeurs : déjà représentés au district *10 fois plus* qu'ils n'y auraient droit, les ouvriers sont ainsi représentés au chef-lieu de la province *50 fois plus* que les paysans. Et au Congrès général des Soviets, on fera reparaître les mêmes Soviets de ville, déléguant toujours directement, et jouissant encore d'une représentation privilégiée!

Le traquenard soviétique est si habilement organisé qu'il faut un effort soutenu d'attention pour comprendre l'escamotage de 120 millions de paysans par moins de 15 millions d'ouvriers.

Reprenons cette démonstration et efforçons-nous d'aboutir à des chiffres précis : voici une province russe qui compte, par exemple, 5 millions de paysans et seulement un 1/2 million d'ouvriers. Si le principe de l'égalité était appliqué, la représentation ouvrière ne constituerait donc qu'un onzième de la représentation totale. Il en est ainsi à la base, puisque 200 paysans nomment 1 délégué au Soviet de village et que 200 ouvriers en nomment un au Soviet de ville. C'est ce qui explique, d'ailleurs, que les Soviets de village soient, en général, considérés comme réactionnaires par les dirigeants bolcheviks, surveillés étroitement et dissous à la moindre incartade. Mais, attention! la muscade va passer...

Les élections à la Conférence de district ont lieu. Là intervient la règle fondamentale énoncée plus haut : un délégué *pour* 2 000 électeurs paysans contre un délégué *pour* 200 électeurs ouvriers. La conséquence saute aux yeux. Les 5 millions d'électeurs paysans nommeront, dans l'ensemble de la province, 2 500 délégués aux Conférences de district, et les 500 000 électeurs ouvriers en nommeront... aussi 2 500.

Voilà la masse paysanne neutralisée, et elle le sera d'autant plus que les ouvriers d'usines, habitués aux discussions d'assemblées et appuyés par les représentants du Pouvoir central, prendront la tête de tous les débats et imposeront leur manière de voir. Çà et là, un district exclusivement paysan pourra avoir une assemblée à tendance agrarienne; mais, dans le reste de la province, l'équilibre sera rompu en faveur des délégués de ville.

Ce sont cependant ces Conférences de district qui doivent députer des membres à la Conférence de province : elles en nomment un par 100 000 électeurs inscrits. Comme nous l'avons vu plus haut, il y a, dans la province choisie pour type, 5 millions de paysans et 500 000 ouvriers. Les Conférences de district désignent donc 55 délégués parmi lesquels il est bien probable que les agriculteurs sont déjà en minorité. Mais l'extraordinaire Constitution soviétique fait reparaître ici les Soviets de ville, lesquels votent une seconde fois et envoient *directement* siéger un délégué pour 2 000 électeurs (voir le schéma). C'est un bloc de 250 représentants ouvriers qui envahit littéralement la salle où siègent les 55 représentants de la province, qui eux-mêmes la représentaient déjà si mal... Après cela, on peut compter que lorsque la Conférence de province nommera ses délégués au Congrès général des Soviets, il n'y aura pas beaucoup de paysans parmi eux.

Elle en nommera un pour 125 000 électeurs inscrits, soit 44 pour toute la province; mais, ultime précaution! ceux-ci ne prendront pas seuls le train pour Moscou. Les Soviets de ville réapparaissent, en effet, pour la troisième fois et délèguent, toujours *directement*, au Congrès général, comme ils l'ont déjà fait à la province et au district. Ils y envoient un représentant pour 25 000 électeurs urbains, soit 20 représentants pour les mêmes 500 000 électeurs ouvriers, qui ne cessent de défiler, comme le font les mêmes figurants dans une pièce du Châtelet. La représentation totale de la province au Congrès général des Soviets sera donc de 64 membres, parmi lesquels la puissance de Dieu elle-même aurait bien du mal à glisser un seul agrarien.

Et voilà comment sont représentés 120 millions de paysans russes! Nous n'avons pas été autrement surpris, en étudiant

la vie intime de Lénine, d'apprendre que celui-ci, pour se distraire, ne pratiquait pas seulement les échecs, mais qu'il était aussi un prestidigitateur amateur des plus remarquables...

***

On pense bien que cette organisation électorale compliquée a seulement pour but de donner au régime soviétique une apparence légale destinée à « sauver la face » aux yeux de l'étranger. Les pays encore soucieux de représentation nationale, n'approfondissant pas les choses, se trouvent portés à croire que le directoire bolchevik est soutenu par l'opinion russe, alors qu'il ne subsiste que par la Terreur. C'est précisément d'une feuille de propagande[1] destinée à prouver que les Soviets ont pour eux la « volonté du peuple », que nous avons extrait le tableau significatif qui figure plus haut. Naturellement, pas un ouvrier français ou anglais n'est capable de rechercher, une heure durant, le crayon en main, à quoi correspond le graphique qu'on lui présente. Et le tour est joué...

Dans la pratique, Lénine et ses disciples de 1918 se souciaient assez peu de tromper l'opinion russe. La violence leur suffisait pour la mater et ils n'en demandaient pas davantage. En fait, dès le lendemain du coup de force bolcheviste, les campagnes russes ont été soumises aux plus brutales exactions et littéralement terrorisées au moindre essai de résistance. Leur rôle, et on le leur a clairement signifié, était désormais de fournir leur blé, leur bétail, leurs chevaux, etc., à la première réquisition des Soviets de ville, lesquels, comme on a vu plus haut, avaient une tâche politique suffisamment importante à remplir pour ne pas s'occuper d'autre chose. A titre de paiement de ces réquisitions, les villages recevaient bien des bons à échanger, à la ville, contre des marchandises manufacturées. Mais comme l'industrie russe, par suite justement de la révolution, subissait une crise effroyable, ces bons se trouvaient finalement ne pouvoir donner droit qu'à une marchandise pratiquement inexistante, ou bien ils n'étaient acceptés qu'à un taux dérisoire. C'est l'époque où un Soviet

1. *Humanité* du 24 octobre 1927.

de village devait apporter à la ville 40 pouds (640 kgs) de blé pour avoir droit à une unique paire de bottes. On voit d'ici l'accueil que reçurent bientôt les bons de réquisition...

Habitués, sous le régime impérial, à disposer librement de leurs produits, les moujiks en conclurent qu'ils n'avaient qu'à se passer de bottes et à garder leur blé jusqu'à ce que les gens de la ville fussent devenus plus raisonnables. Ainsi firent-ils. Mais la disette qui en résulta dans les agglomérations ouvrières produisit un tout autre résultat que celui que les paysans avaient escompté : dès qu'elle commença à se faire sentir, des expéditions de gardes rouges, pourvues de mitrailleuses et d'artillerie, furent organisées contre les villages. A l'arrivée de ces « colonnes infernales », renouvelées de la Vendée de 1793, on commençait par pendre ou fusiller, pour la bonne forme, deux ou trois paysans notables, puis on invitait les autres à livrer leur blé et leur bétail. S'ils cédaient, le tout était raflé contre de nouveaux bons de réquisition, et l'on se contentait de leur laisser, comme délégué des Soviets dans le village, un chenapan quelconque, généralement repris de justice, chargé de tenir de court ces producteurs indociles. Si, par contre, les moujiks essayaient la moindre résistance, le village était brûlé et, très souvent, la population entière massacrée. On commença, dans les isbas, à trouver que le décret du Tsar rouge Lénine, donnant la terre aux paysans, n'allait pas sans quelques petits inconvénients.

Bien résolus, malgré tout, à ne pas peiner dur sur la glèbe pour permettre aux ouvriers des villes de flâner dans les meetings et de voter des ordres du jour sur la politique mondiale, les paysans essayèrent une autre tactique. Ils n'ensemencèrent plus qu'une partie de leurs champs, de façon à ne produire que la quantité de blé strictement indispensable à l'alimentation de leurs familles. Ainsi pensaient-ils mettre à l'abri de la réquisition l'excédent de leurs récoltes. Vain espoir! L'année suivante, les moissons venues, les expéditions organisées par l'armée rouge recommencèrent dans les campagnes; les malheureux moujiks eurent beau supplier leurs redoutables visiteurs et leur faire valoir qu'ils avaient à peine assez de blé pour se nourrir eux-mêmes : on ne réquisitionna pas moins, tout en pendant et en fusillant quelque peu pour

imposer silence aux protestations. La masse paysanne, à qui Lénine avait « donné la terre », apprit ainsi qu'elle n'avait aucun droit sur les produits qu'elle en tirait.

Naturellement, dans les villages dépouillés, ce fut aussitôt la famine, une des plus horribles que l'on ait jamais connue dans le monde. On se rappelle que quinze millions d'habitants des campagnes en moururent. On vit des villages entiers, cédant au désespoir, se suicider d'une manière atroce : s'enfermant dans leurs maisons et barricadant leurs portes, les habitants y mettaient le feu et mouraient brûlés vifs, persuadés que le supplice qu'ils s'infligeaient effacerait aux yeux de Dieu le crime de leur mort volontaire. C'est de cet épouvantable cataclysme économique que date l'existence des millions d'orphelins errants qui, depuis des années, parcourent au hasard la Russie, vivant de rapines, couchant dans les wagons abandonnés, mourant de misère aux abords des villes d'où on les repousse impitoyablement. Un pareil phénomène social est sans précédent dans l'histoire.

On ne peut pas dire toutefois que l'héroïque sacrifice des moujiks, se condamnant à la famine et à la mort pour ne pas se laisser réquisitionner, soit resté sans résultat. Lénine parvint, sans doute, à confisquer assez de vivres pour nourrir l'armée rouge, les fonctionnaires, les membres du parti communiste et même, jusqu'à un certain point, la population des villes. Mais une seconde année de famine succédant à la première eût privé l'aristocratie soviétique des sujets campagnards qui lui restaient. On ne pouvait faire de la Russie tout entière une solitude sans compromettre la base même de la puissance des Soviets. Ce fut la raison qui détermina le Tsar rouge à donner brusquement un coup de barre à droite et à proclamer la N. P. E. (Nouvelle Politique Économique), en vertu de laquelle les théories du Communisme pur étaient momentanément mises de côté et une certaine liberté commerciale rétablie. Quand on vit qu'il ne s'agissait pas là d'une proclamation mensongère, comme les précédentes, qu'une monnaie nouvelle était créée, et qu'il y avait chance d'échanger ses produits contre de l'argent et cet argent contre des marchandises (ce qui était précisément le contraire du Communisme), les paysans reprirent courage, les ensemencements recommen-

cèrent et la famine cessa. Il ne resta qu'une grande misère, des ruines accumulées et la démonstration définitivement faite que l'établissement du Communisme pur signifie la mort d'un pays.

Peut-être, s'il avait vécu, Lénine aurait-il été plus loin dans la voie du bon sens. Satisfait d'avoir vengé la pendaison de son frère dans le sang de toute la famille impériale égorgée, heureux d'occuper au Kremlin les appartements des anciens Tsars, rassasié de sang, de supplices et d'omnipotence orientale, il se serait peut-être laissé amener par degrés à restaurer en Russie un régime à peu près normal. Le souvenir de ce nouveau « temps des troubles » se serait peu à peu estompé dans les mémoires. Et l'Empire eût seulement changé de dynastie et d'aristocratie, ce qui lui est déjà arrivé plusieurs fois. Mais Lénine était rongé par la syphilis et il mourut, le 21 janvier 1924, laissant à ses lieutenants un héritage, sinon aussi glorieux, du moins aussi vaste que celui d'Alexandre, et gros d'autant de désaccords futurs.

A peine était-il mort que la discorde éclatait entre eux...

***

Des milliers d'articles ont été publiés dans la presse mondiale au sujet du différend qui oppose, depuis longtemps déjà, Staline, Rykoff, Boukharine et leurs amis, à Trotzky, Zinovief, Radek, Kameneff, etc... La compréhension du problème en a été notablement obscurcie. Comme nous le précisions dans notre première étude, il ne s'agit pas, en la circonstance, d'une lutte doctrinale entre modérés et terroristes et il est inutile d'évoquer les mânes de Robespierre et des Girondins. Le fait brutal, incontestable, c'est que Trotzky et Zinovief (aussi bien que Staline), Kameneff et Radek (aussi bien que Boukharine et Rykoff), sont des révolutionnaires ardents, des terroristes convaincus et l'ont toujours été. Dès lors, pourquoi se combattent-ils?

C'est l'histoire du parti bolchevik et de ses origines, telle que nous l'avons résumée à grands traits, qui nous fournit le mot de l'énigme. Les cadres embauchés par Lénine, en 1917, avec l'or allemand, étaient, nous l'avons vu, de provenance très diverse : il y avait là, sans doute, presque au complet,

le personnel de l'ancien *Bund Israélite*, mais il y avait aussi des mencheviks ralliés et des révolutionnaires de toute provenance. Sous la main de fer de Lénine, tous ont participé au même assaut et se sont partagé le même butin, sans pour cela oublier leurs anciennes rivalités. Mais croit-on que Rykoff, par exemple, quand il se trouve en face de Zinovief, ait oublié le rapport du chef de l'Okhrana de Moscou, en août 1911, rendant compte de son arrestation opérée d'accord avec « les représentants du groupe de Lénine laissés libres », au premier rang desquels se trouvait précisément Zinovief? Il serait excessif d'aller chercher parmi les Commissaires du peuple le pardon des injures et la charité chrétienne...

La question de race joue, en outre, ici, un rôle important. On n'a pas suffisamment remarqué jusqu'à présent que les pseudonymes russes de ceux que l'on appelle les « chefs de l'opposition » cachent des noms israélites. Zinovief, Kameneff, Trotzky, Radek sont juifs, et, à l'exception de Rakowsky, pour qui la question est douteuse, tous leurs principaux lieutenants le sont aussi. Juif, cet Israël (dit Victor) Kopp, qui travaille actuellement à créer, dans les partis communistes de l'étranger, des groupes adhérant à l'opposition; juif aussi ce Ioffé qui, pour avoir été longtemps à Tokio l'hôte d'un grand seigneur japonais, y acquit la notion du *bushido* local, et qui vient de faire publiquement *hara-kiri*, en assignant pour cause à son suicide la nécessité de protester contre la politique de Staline. Par contre, ni Staline, qui est géorgien, ni Boukharine, ni Rykoff, ni Tomsky, ni Kalinine, qui sont russes, n'ont de sympathie originelle pour les anciens affiliés du *Bund Israélite*. Le dompteur disparu, tigres et loups se sont instinctivement triés en deux bandes, qui se montrent les crocs.

Il ne restait plus qu'à chercher un terrain de bataille. Il a été aisément trouvé. L'effroyable misère des campagnes russes ne pouvait, malgré tout, laisser absolument indifférents des hommes qui sont de même souche que les moujiks : les éléments d'origine russe ont donc repris la politique de conciliation économique ébauchée par Lénine à ses derniers moments. D'où le décret de Staline, en juillet 1926, que l'on peut résumer ainsi : 1° le moujik a le droit de cultiver sa terre pour un temps *indéterminé*, ce qui équivaut à la propriété indivi-

duelle proprement dite; il n'a pas le droit d'aliénation, mais on peut observer que les propriétaires de majorats ne l'avaient pas non plus; 2° le moujik a le droit de céder sa parcelle pour une période *déterminée* à un autre exploitant, ce qui a pour résultat, en fait, le retour au fermage; 3° le moujik peut désormais se faire aider, dans toute la mesure qu'il juge nécessaire, pour ses travaux, ce qui signifie le rétablissement du salariat agricole et la possibilité de reformer de grandes exploitations. Ces réformes paraissent bien timides : elles n'en sont pas moins un retour très net en arrière et la constatation que le Communisme agraire ne peut subsister.

Il n'en a pas fallu davantage pour que l'élément israélite des Soviets trouvât sa plate-forme de discussion et partît en guerre. La réforme de Staline a été qualifiée par Trotzky, Zinovief et leurs amis de « trahison » de la doctrine communiste; ils ont montré, dans leurs discours et dans leurs articles, une nouvelle bourgeoisie rurale se constituant et le capitalisme en voie de reconquérir la Russie. Il semble bien qu'ils n'aient pas tout à fait tort, si l'on se réfère aux indications fournies par le bureau officiel de statistique des Soviets. Celui-ci constate, en effet, qu'en un peu plus d'un an la répartition des terres entre leurs possesseurs a subi d'importantes modifications. Le nombre des paysans pauvres, qui était de 60 p. 100, est dès maintenant de 75 p. 100; celui des paysans moyens, qui était de 35 p. 100, est descendu à 13 p. 100; celui des paysans dits *riches*, qui était de 5 p. 100, est monté à 12 p. 100. Il apparaît que, par la force naturelle des choses, on va voir renaître en Russie un prolétariat agricole et une classe de paysans aisés. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les paysans « riches », tout en ne formant que 12 p. 100 de l'effectif total, fournissent déjà 61 p. 100 du blé mis en vente comme excédant la consommation familiale. Cette faillite du Communisme, dès l'instant où la contrainte niveleuse cesse de s'exercer, n'a rien qui puisse surprendre les économistes. Il est bien probable aussi qu'elle n'a rien de contraire à l'intensité de la production, c'est-à-dire en définitive au bien-être général.

Contre la politique *paysanne* de Staline, si timide qu'elle soit encore, Trotzky, Zinovief et leurs amis israélites, ont

dressé la politique *ouvrière*, plus conforme à l'idéal traditionnel du parti. C'est l'utilisation politique de l'ouvrier d'usine qui a permis jusqu'ici aux dirigeants des Soviets de donner à leur régime une façade électorale. Les 700 000 membres du parti communiste et les 400 000 candidats, qui aspirent à le devenir, sont presque exclusivement des ouvriers. Ils encadrent un chiffre de syndiqués d'autant plus considérable que quiconque en Russie travaille dans un atelier est presque automatiquement rattaché à l'un des grands Trusts de production, trusts du sucre, du fer, des textiles, etc... Aussi ne faut-il pas être surpris d'avoir vu le chiffre des syndiqués, d'après l'*Annuaire statistique officiel*, passer de 6 856 940 en 1920 à 9 178 000 en décembre 1926. Pas plus qu'on ne les consulte sur leur inscription aux syndicats, on ne leur demande d'acquitter librement la cotisation de 2 p. 100 du salaire qui leur est réclamée. Un fonctionnaire soviétique se tient, le jour de la paye, auprès du caissier et prélève son impôt. Encore moins leur demande-t-on leur avis lorsqu'il s'agit de soutenir l'agitation gréviste à l'étranger par des contributions dites « volontaires » : c'est ainsi que 61 p. 100 des secours distribués aux grévistes pendant la crise minière anglaise provenaient des prélèvements arbitrairement faits sur les salaires des ouvriers russes.

Ces salaires n'ont cependant rien de somptueux. Ils équivalent, d'après les statistiques officielles, peu suspectes de pessimisme, à 93 p. 100 des salaires d'avant-guerre; mais il faut tenir compte du renchérissement de la vie, qui est, en Russie, d'environ 4 fois les prix de 1914. L'ouvrier russe gagne donc environ 23 p. 100 de ce qu'il gagnait sous les Tsars... Trotzky a publié sur ce point des démonstrations irréfutables, aussi bien que sur la question de la journée de travail, qui n'est pratiquement nulle part inférieure à dix heures. Et les intéressés ne sauraient réclamer, puisque le droit de grève est aboli. A Toula, le 18 août 1927, les ouvriers d'une usine se mettent en grève : les gardes rouges arrivent et tirent; il y a 16 tués et 22 blessés. A l'usine électrique de Léningrad, le 3 septembre 1927, autre grève, pour obtenir la journée de huit heures et la semaine anglaise : nouvelle fusillade avec 15 morts et 50 blessés. Tout agitateur gréviste

est immédiatement déporté, même si la grève n'a pas éclaté. On comprend que Trotzky puisse écrire : « Le sort de l'ouvrier n'est nulle part plus atroce qu'en Russie actuellement ».

Encore ne s'intéresse-t-il pas aux chômeurs, dont 1 400 000 sont inscrits dans les bourses du Travail, mais qui sont, en réalité, plus de 2 millions. Sur ce chiffre 400 000 environ reçoivent, pendant quelques mois, un secours variant de 20 à 33 p. 100 du salaire de leur profession : après quoi, on se désintéresse d'eux. Ils ont essayé, à vrai dire, d'attirer l'attention des pouvoirs publics en formant des syndicats de chômeurs. On a répondu à cette initiative en déportant sous le pôle 218 fondateurs de ces syndicats. C'est pour venir en aide à ces chômeurs que Zinovief demande le retour aux réquisitions arbitraires de 1919 et de 1920 et la confiscation chez les paysans d'au moins 150 millions de pouds (25 millions de quintaux) de blé et de vivres.

On voit que si le Communisme a dépeuplé et ruiné les campagnes russes, il n'a pas su faire le bonheur des ouvriers des villes, constitués cependant en aristocratie privilégiée. En dehors des Commissaires du peuple, des fonctionnaires et de l'Armée rouge, personne en Russie ne mange à sa faim.

***

Voici les termes du problème nettement posés. Entre l'élément israélite, qui a adopté pour base de sa propagande la défense de l'ouvrier d'usine, et l'élément ethnique russe, qui songe à se rapprocher des paysans, la lutte dure depuis trois ans, avec des alternatives diverses. Elle est allée se passionnant au cours de ces derniers mois, et elle a failli devenir tragique au 15e Congrès du Parti Communiste, le 15 décembre 1927 et jours suivants. Secrétaire général du parti, Staline a su en manœuvrer à son gré les rouages et a réalisé ce tour de force de faire approuver sa politique paysanne par une assemblée d'origine purement ouvrière. L'opinion générale, en Russie, est que si Staline avait voulu, à cette occasion, écraser définitivement ses adversaires, il aurait pu prendre leurs têtes, car le Congrès ne les lui aurait pas refusées. Menjinsky, le chef du Gué-Pé-Ou

dont nous parlions au début de cet article, pressait Staline de le laisser agir... Mais le silencieux Géorgien s'est contenté de faire expulser les vaincus de toutes les assemblées dirigeantes où ils siégeaient, de révoquer tous les fonctionnaires importants qui leur étaient sympathiques, de déporter les chefs israélites et environ un millier de leurs partisans. Thermidor de petite envergure, en somme, puisque le sang révolutionnaire n'a pas coulé. Seul, l'israélite Ioffé, perdant courage, a voulu par son suicide prévenir une exécution capitale qu'il croyait le menacer, et dont l'heure n'a pas sonné jusqu'ici pour ses amis.

Faut-il croire que Staline a jugé sa position assez forte, sympathique qu'il est aux masses paysannes russes, pour qu'il fût inutile de supprimer définitivement ses adversaires? Ou bien qu'il a redouté de créer un précédent sanglant dont il pourrait, un jour ou l'autre, être victime lui-même? De bons esprits estiment que dans un cas comme dans l'autre il s'est trompé. C'est méconnaître la ténacité et l'audace d'un Trotzky ou d'un Zinovief que de les supposer réduits l'un à l'impuissance, l'autre à l'obéisssance, par le vote d'un Congrès; leurs agents à l'étranger déploient une activité fébrile; les ouvriers des usines russes les considèrent comme leurs défenseurs naturels; et si Toukatchevsky, le chef de l'armée rouge, a été révoqué par Staline, comme sympathique à Trotzky, il reste à la tête des régiments, des divisions et des corps d'armée de nombreuses créatures de ce dernier. Boudienny lui-même, le chef de la cavalerie rouge, est trotzkyste. Nul ne peut savoir de quels retours offensifs éventuels cette situation est grosse...

Notre avis est, d'ailleurs, que les nations civilisées attachent beaucoup trop d'importance aux péripéties éventuelles du combat. Que Staline triomphe définitivement, et s'efforce de restaurer la propriété paysanne, ou que Trotzky et Zinovief l'emportent à l'improviste et rendent à l'ouvrier d'usine son rôle d'aristocrate légal, la politique étrangère des Soviets n'en sera pas influencée. Ils continueront, comme par le passé, à s'immiscer dans la vie des nations étrangères, à provoquer l'indiscipline dans leurs armées, à tenter de les dépouiller de leurs colonies. Le duel qui se déroule sous nos yeux n'est

qu'une répétition, à cinquante-cinq ans de distance, de celui qui mit aux prises le communiste juif Karl Marx et le communiste slave Bakounine : Marx, fondateur de *l'Internationale*, inspirateur de la Commune de Paris, paraissait le plus odieux des deux; Bakounine était-il moins dangereux lorsqu'il réussit momentanément à mettre l'Espagne en feu?

Nous persistons à croire que le salut de la Civilisation ne viendra pas des discordes intestines de ceux qui en conspirent la ruine. Pour que les peuples puissent respirer en paix, un jour ou l'autre, et le plus tôt sera le mieux, il faudra qu'ils se décident à faire l'effort nécessaire pour aller eux-mêmes détruire Carthage...

SALLUSTE

EUGENIO D'ORS

La nouvelle de M. Eugenio d'Ors que nous présentons ici appartient à une lignée littéraire qui semblait presque éteinte depuis plus d'un siècle : c'est un conte philosophique. Son titre, assez exactement traduit de l'espagnol par « Caboche », l'indique : un nom de personnage de comédie, à peine moins vraisemblable que *Boubouroche* par exemple, et en même temps une appellation familière de la tête, de l'esprit. Les aventures de M. Caboche, bourgeois de Barcelone, situé dans la vie quotidienne de sa ville et de son milieu social, personnage concret, fait d'éléments réels et locaux bien observés, seront aussi les avatars de l'esprit humain dans des circonstances données, et en particulier sous l'influence de certaines doctrines philosophiques contemporaines.

Nous voici bien loin de l'Espagne pittoresque familière aux nombreux lecteurs des romans valenciens de Vicente Blasco Ibañez, et plus loin encore de ces autres Espagnes, trop peu connues en France en dehors des lettrés qui peuvent lire l'espagnol : celle des romans ironiques et fantaisistes de Ramón Pérez de Ayala, et celle de ces admirables poèmes en prose que sont les « novelas » de Gabriel Miró. Moins loin pourtant d'un autre écrivain de la même génération que Eugenio d'Ors et que ces deux romanciers : José Ortega y Gasset, essayiste et écrivain philosophique. Tous deux en effet, Ortega y Gasset et d'Ors, sont, en même temps que des artistes de la langue écrite, de grands producteurs et remueurs d'idées, des penseurs. Nous n'entreprendrons pas d'établir,

ici, entre eux, un parallèle qui du reste ne s'impose pas; mais nous pouvons remarquer en passant une coïncidence intéressante : la génération de 1898 a produit deux penseurs qui sont aussi des écrivains de premier plan : Angel Ganivet et Miguel de Unamuno, et la génération à laquelle appartiennent Pérez de Ayala et Miró, la seconde « promotion » du XXe siècle, en a produit également deux : José Ortega y Gasset et Eugenio d'Ors.

***

D'Ors, qui est d'origine cubaine et catalane, a commencé ses études en Catalogne, et bien que, dès 1906, il ait quelquefois écrit en castillan, la majeure partie de ses ouvrages, jusqu'en 1920, a été composée en catalan, et c'est dans des traductions espagnoles qu'ils sont surtout accessibles aux lettrés d'Europe et d'Amérique. Plusieurs années, c'est-à-dire plusieurs tomes, de son *Glossaire* ont été d'abord publiés sous le titre catalan *Glosari* avant de devenir, entre les mains d'un traducteur espagnol, *Las Glosas*; et le plus répandu de ses ouvrages, son roman *La Ben Plantada*, appartient à la littérature catalane. Ce bilinguisme de l'œuvre de d'Ors s'explique par le fait que, pendant la première période de son activité littéraire, l'auteur s'est proposé de contribuer à la renaissance des Lettres catalanes, et d'illustrer un vieil idiome trop longtemps dédaigné par les lettrés de la Catalogue elle-même. A cette époque, le catalanisme lui apparaissait comme un mouvement surtout intellectuel, auquel il pouvait collaborer sans sacrifier ses principes. Mais plus tard, lorsqu'il lui parut que le catalanisme tendait à la formation d'une nouvelle « hérésie nationale », il s'en sépara et n'écrivit plus qu'en castillan. Il avait du reste atteint le but qu'il s'était proposé, et nul autre écrivain catalan, dans sa génération, n'a plus que lui contribué à refaire de la langue de Raymond Lull et d'Ausias March un idiome littéraire ayant cours dans la vie intellectuelle de l'Europe.

Dès les premières années de la publication de ses « Gloses » dans le grand quotidien de Barcelone, *La Veu de Catalunya*, « Xenius » (le pseudonyme dont il les signait) fut remarqué

et signalé aux lettrés par ces critiques qui, dans tous les pays, remplissent (très gratuitement, la plupart du temps) les fonctions de Vigies intellectuelles. La connaissance du latin et d'une langue romane permettaient de déchiffrer ces textes, et ce fut ainsi qu'à Paris, à Cambridge, à Heidelberg, à Milan, la langue catalane, après des siècles, reprit un rang honorable dans la vie intellectuelle de notre temps.

***

Or ce *Glossaire* formé d'articles de journaux, la plupart du temps très inactuels par rapport aux nouvelles qui remplissaient *La Veu de Catalunya*, contenait une doctrine philosophique complète et qui s'exprimait, — qui s'exprime encore, — en castillan et dans le journal madrilène *A. B. C.*, — sous une forme littéraire, et même poétique, des plus attrayantes, et où l'intelligence et le sens esthétique trouvent leur compte. Des mots et des formules frappantes, qui ne tardèrent pas à être adoptées par la critique, en Espagne et hors d'Espagne, définissent cette philosophie : Il faut que chacun de nous réveille et cultive ce qu'il a d'angélique en lui : le rythme pur et la suprême unité de la vie, en un mot : l'Élégance. La philosophie n'est pas contemplation mais pensée, et la pensée est mouvement, donc action. Mais cette action, pour être efficace, doit se conformer aux Normes suprêmes de l'esprit et naître de la liberté du Moi, puissance en lutte constante contre le monde extérieur, la Nature, la Réalité. D'où un Dualisme, qui donne naissance à ce que d'Ors appelle : « la doctrine ironique de la connaissance », — ironie : dialogue perpétuel, concessions apparentes suivies de revirements brusques en faveur de la raison libre et souveraine.

De ce dualisme découle logiquement une doctrine morale à base d'activité, de civisme et de sacrifice, et que d'Ors résume dans la formule : « Sainte Continuation ». Il en découle aussi une doctrine politique aristocratique, qui remonte, par delà le XIXe siècle et l' « éveil des nationalités », au patriotisme tel que l'entendent Montesquieu et Voltaire et à un état de l'Europe qui a coïncidé avec le règne de Charlemagne; d'où le nom d' « Impérialisme » qu'il donne à sa politique;

mais il est bien entendu que cet impérialisme s'oppose aux nationalismes, formes « anecdotiques », irrationnelles, démagogiques, de la Réalité à laquelle la Raison, qui est une et universelle, tend à imposer sa loi.

De même, en Esthétique, ce qu'il nomme l' « Arbitraire », expression de la liberté du Moi, s'oppose au lyrisme impressionniste, et cet Arbitraire rentre dans le « Classicisme » qui s'oppose à tout ce qui s'éloigne ou s'écarte de la Tradition vivante.

***

Le critique allemand Eberhard Vogel a, en écrivant que d'Ors est le « Socrate de l'Espagne moderne », caractérisé très heureusement la méthode ironique et le dialogue de notre auteur : dialogue avec les passants et les flâneurs de l'Agora d'aujourd'hui : le journal quotidien. Et dans le jugement de Marcel Robin sur le *Glossaire* : « une Somme des temps nouveaux », nous avons une description de l'œuvre de d'Ors. En effet, ce *Glossaire* et les autres ouvrages de notre auteur qui sont des « gloses » plus étendues, ou des recueils de « gloses » sur un seul sujet, rappellent, par leur forme, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire : toutes les idées et doctrines, tous les événements intellectuels et les crises morales, et tous les ouvrages intellectuels importants (lettres, sciences, arts) de notre temps y sont mentionnés, décrits et jugés. On y trouve, comme a dit Azorin, « la vie universelle vue, sentie et exprimée par un tempérament qui, tout en étant foncièrement classique, bénéficie des apports, à présent définitivement acquis, de la révolution romantique ». Enfin, il convient de citer cette opinion, formulée en 1916 par un critique suisse de langue française, et qui jette une vive lumière sur la position philosophique de Eugenio d'Ors, et tout particulièrement sur *Caboche* : « Sa philosophie va plus loin que celle de Bergson et que le Pragmatisme, car elle considère la Raison comme le meilleur élément de la Réalité, élément qui comprend et domine la Réalité même. » Les mots, en effet, ont pu quelquefois changer de sens, au cours de plus de vingt années, dans l'œuvre de Eugenio d'Ors,

mais sa philosophie est demeurée la même : pratique, vécue, agissante, militante et basée sur la liberté intime du Moi, — ce Moi, « qui ne peut être objet de la connaissance, mais seulement de la foi ».

***

Il y a peu d'œuvres contemporaines plus variées que celle d'Eugenio d'Ors, en dépit de l'unité de sa doctrine. Entre des traités de philosophie pure, comme *La formule biologique de la Logique* (Paris, 1910) écrit directement en français, et son roman *La Ben Plantada*, le *Glossaire* et ses annexes nous offrent une infinité de sujets et de matières : critique d'art, critique musicale, critique littéraire; histoire; impressions de voyages; réflexions morales et politiques; présentations d'écrivains et de savants étrangers; poèmes en prose; critique philosophique des doctrines scientifiques contemporaines; récits, nouvelles; traités de morale, de pédagogie, d' « élégance »; essais, fantaisies, impressions notées; pensées sur l'amitié et sur l'amour; définitions de mots; notes en marge des grands classiques, etc.

On aura un aperçu de la fécondité, de la profondenr et de l'élégance de la pensée de Eugenio d'Ors en lisant le livre de lui récemment traduit en français par M. Sarrailh : « Trois Heures au Musée du Prado », et dans « Caboche » on goûtera la belle saveur intellectuelle et la sérénité qui caractérisent une longue suite d'écrits tout pleins d'une vertu tonifiante, parfois exaltante, et qui, tout en excitant chez le lecteur la curiosité désintéressée, le désir de l'étude et de la possession de la connaissance pour elle-même, éclaire l'esprit et fortifie la raison, la poussant à une action réfléchie, précise et efficace.

VALERY LARBAUD

CABOCHE

OU

LA PRÉVISION ET LA NOUVEAUTÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

— Je savais tout juste lire, — me racontait hier le pauvre Caboche, dans le fond d'un café sombre, à l'heure où s'allument les lampes, — que mes braves parents me firent cadeau d'un livre d'images, orné du titre prometteur de *Conseils à la jeunesse.* Il était écrit par « Les Instituteurs des Écoles Publiques de Saint-Martin des Provençaux » ainsi que l'indiquait la couverture. Il débutait par les paroles suivantes que je n'oublierai de ma vie : « Va-t-en, mon fils, au désert; observe la tendre cigogne et laisse-la parler à ton cœur. »

» Du premier coup je compris que suivre une semblable ligne de conduite offrait quelques difficultés. Plus tard, adolescent, je pus me procurer d'autres livres. Ils appartenaient à ce qu'on a nommé « littérature stimulante ». Un multimillionnaire racontait, dans l'un d'eux, comment il avait commencé à faire sa fortune, le jour où il ramassa une épingle tombée dans le sable d'un parc municipal. Moi qui étais déjà assez myope, je mesurai combien il me devenait ardu d'imiter un exemple aussi moralisateur.

» Tout ceci, — conclut le pauvre Caboche, — me prédisposait à un certain scepticisme en ce qui concernait l'efficacité des conseils et des exemples capables de diriger ma vie.

II

— Les chemins de la fortune étaient décidément très difficiles, — poursuivit le pauvre Caboche, après un soupir. — Arrivé à ce point, je tournai mes yeux inquiets vers une autre voie : le sept fois noble sentier de la Science. La physique m'attirait un peu. Quelques lectures et ce titre : *Physique amusante*, captèrent ma curiosité. Savoir et s'amuser en même temps! quelle victoire! « Tout le monde, affirmaient dans toutes leurs préfaces ces manuels magnifiques, peut devenir physicien avec l'aide de quelques denrées domestiques, convenablement utilisées par un esprit ingénieux. » De plus cela me promettait un moyen de me distraire et de « distraire la Société » pendant les soirées interminables.

» ... Oui je m'en souviens bien. C'est par une sombre veillée hivernale, un 21 novembre, et dehors la pluie tombait avec rage, que j'essayai d'exécuter la première expérience. « Tu prendras, disait le texte récréatif qui me servait de guide, une boule de cuivre de 0,07 ou de 0,08 de diamètre et la recouvriras d'un mouchoir de gaze imbibé au préalable d'une solution d'acide hyponitrique. D'autre part, tu auras coupé un bouchon de liège ainsi que le représente la figure 91; c'est-à-dire de manière qu'il vienne former une surface plane et une échancrure semi-cylindrique. Par le trou d'une aiguille, en la choisissant de tel calibre que la pointe forme une bosse de 2 à 3 millimètres... »

» Cette bosse, je m'en souviens bien encore, me troubla. Plus tard (l'occasion me permit de le vérifier), je compris que le traducteur Espagnol du livre avait cru pouvoir rendre par « bosse » le mot français « saillie »; mais à ce moment ce vocable me remplit d'un sentiment désespéré d'impossibilité. Toute la ferveur qu'il y avait en moi pour la physique amusante et même pour l'autre se mua en atonie glacée, quand, après avoir affronté sans sourciller la perspective de me procurer une boule sphérique de cuivre de 7 centimètres et de tailler un bouchon en forme de gracieux fer à cheval, la nécessité se présenta pour moi, dans une perspective plus accablante encore, de me procurer des aiguilles bossues ou même chargées d'épaules.

» J'eus à subir un identique naufrage de ma volonté, quand, passant du grave au frivole, de la science austère au délice épicurien, je me mis à chercher quelque bonne recette de « Cordon bleu ». Et je trouvai, dans un fameux traité de cuisine, signé par une excellente femme de lettres, une certaine recette pour le porc farci, commençant par ce très scabreux détail technique : « Mettez la main sur un porc, et châtrez-le. »

III

Le pauvre Caboche me raconta ensuite ceci :

— Je mentirais si j'affirmais maintenant qu'à cette époque le désir de m'enrichir, la science et la bonne chère étaient mes seules raisons d'agir. Mes désirs se portaient aussi sur des objets plus beaux que les boules de cuivre de 7 centimètres de diamètre, et je rêvais de morceaux plus délicieux que le ragoût de porc. L'éternel féminin fut pour moi, comme pour tout homme bien organisé, un problème durable, sinon éternel. Mais, à ce moment aussi, les difficultés de technique provoquèrent mon malheur. Un jour, pendant un instant, je crus voir le ciel ouvert, parce que j'appris qu'il existait à Madrid un monsieur très habile, du nom de Silvela, qui possédait une recette infaillible concernant l'art de séduire les femmes. Immédiatement, j'entrepris de laborieuses investigations. Et j'appris en effet que ce monsieur avait existé et n'avait pas hésité à révéler la formule de son talisman. C'était quelqu'un qui disait :

« Il est très facile de conquérir les femmes : il suffit de quatre mots prononcés d'une certaine manière... »

La difficulté, c'était la manière...

IV

Ayant renoncé à employer le système des quatre mots dits d'une certaine manière pour la conquête du cœur féminin, le pauvre Caboche m'avoua qu'il avait essayé d'un autre système, qui consistait à accomplir certains mouvements.

Cette nouvelle méthode était celle de la danse; route royale, avenue admirable pour conduire au temple symbolique de l'Amour.

Malheureusement, ici encore, la difficulté se trouvait dans la manière.

Et quelle difficulté! Jamais dans les sueurs d'angoisse désespérée que lui produisait la perspective de se procurer, pour les expériences de physique amusante, des aiguilles bossues, jamais le pauvre Caboche ne s'était senti troublé comme au moment où, après quelques essais, une leçon orale tombée de lèvres féminines et trop riantes lui fit acheter un manuel de danse où il lut des choses dans ce genre :

« Durant les deux premières mesures on fera un quart de tour dans la direction de gauche, en donnant la main droite et en marquant deux pas, ensuite on fera un autre quart de tour dans la direction de droite, en faisant deux pas dans cette direction, c'est-à-dire en décomposant le mouvement qui s'est fait avant, mais en se donnant les mains gauches, et durant les deux mesures qui suivent, c'est-à-dire, la troisième et la quatrième du second mouvement, le danseur retourne et reste à la place à laquelle il se trouvait au commencement de cette seconde partie. Tout cela avec naturel »...

Peut-être, avant de lire ce dernier précepte, l'apprenti se serait-il risqué à l'épreuve. Ce fut précisément cette exigence qui le découragea. Du naturel? Il le savait trop : quel que pût être le temps qu'il y mît, quelle que fût l'énergie qu'il dût employer, jamais il n'arriverait à donner, avec le naturel requis, un quart de tour vers la gauche, après avoir brodé avec grâce vers la droite une paire de mesures. Dans sa confusion, ces mesures, il les voyait comme ces objets matériels, solides, qui accompagnent pédagogiquement l'apprentissage et la pratique de la géométrie. Il entrevoyait, avec les yeux de l'imagination, un appareil à mesurer, un compas de géomètre : à la conjonction des deux branches on lisait la tragique inscription : « *Lasciate ogni speranza* » et les deux pointes aiguës pénétraient profondément, l'une au centre de son cerveau, l'autre au centre de son cœur.

V

Une nuit le pauvre Caboche était assis, complètement seul, dans un coin obscur d'un jardin public. C'était au mois d'août, alors que l'animation de la ville est si relâchée. Les gens distingués et raffinés sont à la campagne. Il ne reste, comme consuls et régisseurs de la grande agglomération urbaine, que Monsieur « Ça-m'est-égal » et Monsieur « A moi que m'importe ». Beaucoup y demeurent, supportant les ardeurs estivales et formant une grande famille unie dans la fraternité de la sueur et de la fatigue. Les tissus à bon marché les plus chiffonnés, les chapeaux de paille les plus mélancoliques, les concubinages les moins consacrés, les relations les plus occasionnelles ou les plus clandestines s'exhibent alors sans pudeur. La vie de quartier acquiert certaines nuances presque médiévales et les filles des concierges atteignent au maximum de leur importance. Les nuits (j'oubliais de dire que la ville du pauvre Caboche était Barcelone) sont si difficiles à passer, que l'on accepte le secours des formes de diversion les plus insignifiantes plutôt que de s'étendre sur une couche que visitent conjointement et cruellement l'asphyxie et l'insomnie.

Je disais donc que le pauvre Caboche était assis sur le banc d'un jardin public désert, et sa désolation pouvait se comparer à celle de Job sur son fumier. Combien difficiles étaient la fortune, la science, l'amour, le plaisir; combien difficile la vie elle-même! Toutes les choses de la vie possédaient le même dédain, et le secret de les faire sourire, révélé à certains, demeurera aux autres inconnu, quelque effort qu'ils fassent pour le découvrir. Plus ils le cherchent, moins ils le trouvent. Une fatalité impitoyable conduisait la vie des hommes. Il devait certainement y avoir des gens qui rencontraient, tout préparés et à leur disposition, des aiguilles bossues et des porcs abélardins, tandis que les autres étaient condamnés à demeurer devant les premiers éléments de toute action et de tout bonheur comme devant les lèvres closes et le sein froid d'une monstrueuse et muette sphinge de pierre.

Au moment où ces réflexions enténébraient le plus l'âme du malheureux, une allègre clarinette se fit entendre non

loin du jardin solitaire. Il tourna les yeux vers la partie du jardin d'où venait le chant de fête. Il aperçut alors quelques rangées de lanternes vénitiennes allumées... Sans savoir ce qu'il faisait, notre homme se mit debout et avança. Il avança jusqu'aux lumières, et sortit du jardin. Il se trouva bientôt, comme un somnambule, au milieu d'une fête de quartier, entre des voisins qui célébraient joyeusement un bal très animé de « verbena ».

VI

C'est ici qu'entre en jeu la fille du concierge, une de ces filles de concierge dont nous venons de noter l'importance estivale. — Comment et quand je la vis pour la première fois, — confessa le pauvre Caboche, — je ne pourrais le dire.

» Je me rappelle uniquement ces sensations successives : le passage d'un somnambulisme à une ivresse, et d'une ivresse à une lucidité relative. Arrivé à celle-ci, trois notions se précisèrent dans mon intellect courbaturé : que nous étions vers le milieu de la fête, que je venais de danser une schottisch et que ma partenaire dont mes doigts retenaient la taille mince et exempte de corset s'appelait Rosario et était la fille d'une concierge... Je dis trois notions et l'on m'objectera cependant qu'elles sont quatre. Non, parce que ce dernier point, celui de la filiation, ne m'était pas encore intelligible; il ne dépassait pas la sensation; et c'était si loin de la logique que la pensée me vint seulement beaucoup plus tard qu'une telle filiation devait être double : si Rosario était fille d'une concierge, son père devait être concierge, selon la loi des probabilités.

» Je me souviens aussi comment, étant arrivé au milieu de la fête, et ne cessant pas de danser avec ma Rosario, je ne pus me dispenser de lui offrir un rafraîchissement, et comment, avec sa voix céleste et avec l'accent propre à la très barcelonnaise place de Letamendi, elle me demanda une « horchata ». Pendant que, pour l'aspirer, elle entr'ouvrait à peine le divin rubis de ses lèvres, il me vint à l'esprit la tentation catalaniste de corriger philologiquement la forme de son nom et au lieu de l'espagnolisme « Rosario », de l'ap-

peler avec un purisme ethnique : « Roser »... Je vois clairement que si, en cet instant, j'avais fait une telle chose, ma mauvaise chance eût persisté, et que je serais redevenu, moi en cet instant plongé dans une inexplicable parenthèse dionysiaque, l'inutile Caboche, le pauvre Caboche de toujours... Heureusement, ma fatigue était telle que je me sentis incapable de faire à haute voix cette pédantesque correction, et à la place de « Roser », tandis qu'elle buvait, le tremblement de ma voix soupira, je ne sais avec quel pathétique accent, le mot incorrect, le mot merveilleux « Rosariu »... Quelle secrète influence possédait ce mot ainsi prononcé? Quel pouvoir magique? Quelle mélodie prestigieuse? Je ne dis que cela; mais il me sembla que ma belle défaillait rien qu'à l'entendre. Elle ferma les yeux, éloigna languissamment son verre de ses lèvres. Et comme si, au lieu d'une très modeste mixture de 25 centimes de péséta, elle avait goûté au philtre de l'Amour et de la Mort, elle pâlit, s'abandonna, et en elle tout se brisa en une espèce d'évanouissement délicieux. Et avec une voix de moribonde, presque perdue dans une jouissance déliquescente et mystique, je l'entendis me dire, pendant que sous la table ronde en imitation de marbre sa main étreignait violemment ma main :

— Demain à sept heures et quart, sur le môle de la Section Maritime.

» En cette minute décisive je pensai au sieur Silvela et à sa maxime profonde, selon laquelle il suffisait de quelques mots, dits d'une manière déterminée... Quelques mots? Un seul, un petit et très vulgaire barbarisme, avait suffi, en cette nuit décisive de mon existence, où la sphinge, sans me donner pourtant la formule de son énigme, m'avait souri pour la première fois. »

DEUXIÈME PARTIE

I

Ainsi, ô merveille! le malheureux qui avait inutilement voulu entrer en apprentissage si souvent, le hasard l'introduisait soudain dans une espèce de voie triomphale sans qu'il fît,

pour sa part, autre chose que s'abandonner à l'infaillibilité de l'obscur instinct. Une femme l'aimait, lui qui n'avait jamais pu savoir la recette pour se faire aimer des femmes. Une schottisch avait été dansée avec entrain, sans qu'il fût arrivé à savoir avec certitude ce qu'était une mesure. Une schottisch, et, dans le reste de la soirée, une demi-douzaine de danses. Les antiques, les modernes, les Viennoises du XVIIIe, les Américaines du XXe, celles en tourbillons rapides, celles à cloche-pied abrupt, celles du Danube bleu, et celles du Continent noir... Que Dieu et l'Ateneo Empordanés me pardonnent, je crois qu'en cette bienheureuse nuit le pauvre Caboche eût fini par danser instinctivement la plus difficile « sardane ».

Ceci se passait, comme je le disais, un jour d'août. Précisons : c'était un 21 août. Dans l'après-midi du 22, vingt minutes avant l'heure fixée, le pauvre Caboche accourut au rendez-vous. Il regarda sa montre; il attendit. Dix minutes plus tard, il vit, à l'autre extrémité du pont, une dame coiffée, avec majesté, d'un chapeau, et qui sortit de l'échancrure de son corsage une petite montre, la consulta et l'ausculta d'un air réfléchi, et se mit également à attendre. Une dame? Un chapeau majestueux? Un moment un doute traversa l'imagination du galant : allait-il ne plus reconnaître sa « Rosariu », la fille de la concierge, puisque dans le jour elle portait un autre costume?

Il s'approcha donc de la nouvelle figure, jusqu'à devenir indiscret. Entre les imprécisions de la voilette qui couvrait à demi le mystère du visage, il glissa un regard scrutateur. Décidément non. Ce n'était pas Rosario. De toute évidence c'était une personne plus âgée et d'une position sociale beaucoup plus élevée.

Lui était arrivé, nous continuons à préciser avec une exactitude scrupuleuse, à 7 h. 05. A 7 h. 10 ils avaient échangé respectivement les deux extrémités du môle de leurs respectives attentes.

A 7 heures et quart, ils se rencontrèrent, elle et lui, au milieu du môle; l'un à droite, l'autre à gauche. A sept heures et demie le pauvre Caboche continuait à occuper le centre, et la dame s'arrêtait à l'extrémité opposée à la mer. A 7 h. 40,

la dame abandonnait le quai, et le pauvre Caboche s'en allait derrière la dame.

II

— Ici mon existence, — disait le pauvre Caboche, — prit des chemins merveilleux. Oui, je suis émerveillé quand je me le rappelle aujourd'hui; mais alors, par je ne sais quel psychologique mirage, je m'accommodais de n'importe quel événement, comme de la chose le plus naturelle du monde.

» Loin de tous plans et calculs, loin de tout apprentissage ou exercice, je m'abandonnais à la vie et aux courants de la vie. J'étais comme un corps inerte, comme une chose que portent les eaux bénévoles du destin.

» De l'énergie qui m'avait autrefois animé pour affronter et apprendre les règles compliquées des différents savoirs, une trace seule restait en moi, une impulsion naturelle à fixer tout événement selon la montre et le calendrier; non pas dans son antériorité, le préméditant comme j'avais essayé de le faire certain jour; mais *après*, avec sa réalité, déjà consommée; non ordonnant la vie comme un romancier, mais m'en souvenant, comme un historien scrupuleux.

» Je sais donc que, le 26 août, à 10 heures du matin, je connus pour la première fois ce qu'était une respectable veuve, la dame que j'avais suivie jusqu'à sa maison le 22 à 8 heures moins le quart du soir. Je sais que, à une lettre de Rosario datée du 24 août, manifestant quelque étonnement de ce que je n'aie pu attendre sur le môle de la Section Maritime « pas même un pauvre quart d'heure, » lettre reçue le 27 dans la matinée, je répondis le 30 par une excuse assez évasive. Je sais que le 8 septembre, fête de la Vierge de septembre et à minuit, les alentours d'une fête foraine, dans le petit village de Horta, où nous étions venus danser tous les deux, assistèrent à l'échange du premier baiser entre ma naissante ardeur et celle, plus recueillie, de la veuve nommée plus haut, laquelle certes jouissait de quelques rentes salutaires et de tout repos. Que le jour de Notre Dame de la Merced, dans une autre fête foraine, tout en continuant, et poussant plus loin, ma très douce idylle avec la même

dame, j'en commençai une autre avec une demoiselle très jeune, du nom de Marie-Louise. Que les dates des 3, 10, 17, et 24 octobre, 1er et 8 novembre, furent marquées par d'autres aventures héroïques et par des conquêtes instables et variées de mon débutant et déjà magistral Don-juanisme. Que définitivement je me brouillai avec Marie-Louise, le 13 novembre jour de la Saint Léonard; que le 1er décembre, après dîner, j'écrivis et portai moi-même à la Poste Centrale, quatre lettres, avec autant d'adieux définitifs, suivis le lendemain de quatre envois recommandés de paquets de correspondance qui reprenaient le triste chemin du retour... Je sais que, à la Sainte Lucie, je me fiançai solennellement avec la veuve. Que le jour des Innocents fut solennisé par la découverte d'un appartement à louer; et que, entrant dans l'année suivante, le jour de la Purification de Notre-Dame, je m'unis à elle par des liens indissolubles, à 10 heures et demie du matin, dans la cathédrale de ma ville bien aimée.

III

Vingt jours auparavant dans la maison de la dame, s'était donné un banquet magnifique. Le pauvre Caboche fut affectueusement présenté à différents personnages représentant chacune des familles qui étaient en relation de parenté où de très ancienne amitié avec sa future.

Le repas fut copieux; les vins illustres. Avant le rôti, un maître d'hôtel extra, chargé du service de la salle à manger, présenta cérémonieusement au fiancé une gigantesque pièce de porc farci pour qu'il la découpât — s'il le voulait. Caboche déclina l'honneur qu'on lui offrait mais il consulta d'un regard rapide le menu qui avait glissé entre deux verres : le nom de ce plat correspondait à celui de la recette qu'autrefois il avait voulu apprendre dans l'ardu manuel de cuisine, ouvrage d'une excellente femme de lettres.

IV

Voici maintenant de quelle manière le pauvre Caboche résolut, sans l'étude d'aucune règle, sans obéir à aucune prescription, le problème capital de la Physique amusante.

Il ne chercha plus ces fameuses aiguilles bossues. Il ne déforma industrieusement aucun bouchon. Il n'eut pas la préoccupation, même en songes, de recouvrir une boule de cuivre de 7 centimètres avec un mouchoir mouillé d'ondes hyponitriques... Non : il se contenta, un jour qu'il se trouvait à Paris, à l'occasion de son voyage de noces, de serrer tendrement le bras de sa confortable moitié, comme ils passaient tous deux devant les vitrines lumineuses d'une exposition d'automobiles. Ils s'arrêtèrent. Elle lut son désir dans ses yeux. Deux jours plus tard l'appartement parfumé de son hôtel était inondé de catalogues.

« La possession d'une automobile, — affirme aujourd'hui le pauvre Caboche, — est le problème suprême de la physique amusante. »

Quand ils en eurent choisi une, ils sortirent un matin, pour l'essayer sur la route de Versailles. En sortant, le chauffeur demanda à Caboche s'il savait conduire. Fort de la conscience qu'il avait de son destin gratuit et bénévole, il répondit affirmativement. Ce jour-là le nouveau propriétaire ne s'en tira pas mal. Deux jours après il était passé maître au volant.

V

Il arriva qu'aux jours fixés pour le retour du voyage de noces, des nouvelles de Barcelone signalèrent que les analyses d'eau pratiquées au laboratoire municipal « n'accusaient pas de variation sensible » que, par conséquent, une épouvantable épidémie de typhoïde décimait la cité, où la jeunesse, entre quinze et trente-cinq ans, tombait ainsi que sur un champ de bataille.

Comme, devant la carrosserie de l'automobile, elle avait lu dans ses yeux à lui la tentation, elle y lisait maintenant la peur. Mais étaient-ils si pressés de partir? Ils n'avaient aucune hâte. Il leur était indifférent de monter dans le Paris-Lyon-Méditerranée ou dans le Paris-Strasbourg. Et, une fois en Alsace, il n'y avait pas de raison pour ne pas connaître la Prusse; et une fois en Prusse, pas de raison pour ne pas connaître la Bavière; et une fois en Bavière la curiosité de l'Italie

était trop forte; et dans le midi de l'Italie, toute la Méditerranée est sourire; et ce sourire signale, comme une lumineuse et muette insinuation, les chemins magiques de l'Orient. Les yeux du pauvre Caboche connurent par un après-midi d'automne intensément pur la gloire immémoriale et désolée des Pyramides. Quelques pas plus loin c'était le désert. Au moment d'y plonger, une étrange reminiscence vint à se faire jour dans l'esprit béat du fortuné touriste. Il se revit enfant, appuyant ses deux coudes sur les pupitres de l'école. Et devant son regard sans désir un livre ouvert : le livre des Instituteurs de Saint-Martin. Sur la page de droite, les premières lignes : « Va-t'en, mon fils, au désert, et observe la tendre Cigogne et laisse-la parler à ton cœur... »

Un léger petit coup sur son avant-bras vint le tirer de sa rêverie. Le guide appellait son attention sur quelque chose qui se profilait dans le lointain de l'horizon. Tranquillement, harmonieusement, pas très haut, du côté du désert, arrivait, en plein vol, une cigogne.

TROISIÈME PARTIE

I

— Cette cigogne me parla ainsi...

Le narrateur, comme on le voit, rend de nouveau l'usage de la parole au pauvre Caboche. Comme il lui laisse l'usage de la parole, il lui laisse aussi la responsabilité des mensonges, s'il en dit. Qu'il en dise, en vérité je ne le crois pas. J'estime cet homme incapable — pour beaucoup de raisons — d'inventer des mensonges. L'imagination chez lui est aussi flasque que la volonté. C'est la sensibilité et, pourquoi-pas? l'intelligence, une certaine espèce d'intelligence, qui dominent en lui.

— Cette cigogne me parla ainsi :

« O Caboche, un préjugé très courant veut que, dans la prévision des choses, il y ait *moins* de contenu que dans la réalité des choses. Il veut, par exemple, que ma prévision pour demain soit *moins* riche en sensation et en complexité générale que mon action durant la même journée. Pourquoi

cette croyance? Ne pourrait-il pas se faire au contraire qu'il entre plus de complexité d'éléments dans toute prévision que dans une réalisation humaine quelconque? »

Ici je ne pus pas faire moins que d'interrompre le pauvre Caboche :

— Excusez-moi, mais je crains que vous ne commettiez ici, entre autres péchés, un anachronisme. Votre cigogne a parlé exactement comme a parlé le philosophe Henri Bergson dans un discours admirable prononcé au meeting d'Oxford en septembre 1920.

— Quel « mitin » — dites vous?

Il suffisait de voir la figure du pauvre Caboche à ce moment pour être archi-convaincu de sa totale innocence.

II

» L'illusion — continua la cigogne — consiste à croire qu'il y a *moins* dans le possible que dans le réel et que, pour cette raison, la possibilité des choses précède leur existence. De cette manière les choses seraient représentables par avance; elles pourraient être pensées avant d'être réalisées. Mais la vérité est tout autre. Si nous laissons de côté les systèmes clos, soumis à des lois purement mathématiques, si nous considérons l'ensemble de la réalité concrète, ou plus simplement le monde de la vie, — et à plus forte raison celui de la conscience, — nous trouvons qu'il y a *plus*, et non pas *moins*, dans la possibilité de chacun des états successifs que dans leur réalité. Car le *possible* implique le réel avec quelque chose de plus, l'acte de l'esprit qui rejette l'image dans le passé, chaque fois qu'il s'est produit. Donc, le *possible* est le mirage du *présent* dans le *passé* et comme nous savons que l'avenir finira par être du présent, comme l'effet du mirage continue à se produire sans cesse, nous disons que dans notre présent actuel, qui sera le passé de demain, l'image de demain est déjà contenue, quoique nous n'arrivions pas à la saisir. Et c'est ici justement que se trouve l'illusion : elle engendre l'idée, naturelle à l'esprit humain, et immanente à la plupart des philosophies, que le possible est antérieur à sa réalisation, et s'obtient par renforcement de lui-même, par l'acquisition

de l'existence, enfin par l'addition, enfin, de quelque chose. Autant vaudrait croire que l'homme en chair et en os provient de la matérialisation de son image aperçue dans le miroir. sous prétexte qu'il y a dans cet homme réel tout ce qu'on voit dans l'image virtuelle, et de plus la solidité, qui fait qu'on le peut toucher. Mais la vérité, est qu'il faut plus ici pour obtenir le virtuel que le réel, plus pour obtenir l'image de l'homme que pour l'homme même; car l'image de l'homme ne se dessinera pas si l'on ne commence par se donner l'homme, et il faudra en outre le miroir. »

Ai-je besoin de jurer que j'étais aussi émerveillé en entendant ainsi parler le pauvre Caboche, que le pauvre Caboche dut l'être le jour où, au pied des Pyramides, il entendit parler la cigogne?

III

» — *Ars longa, vita brevis,* — poursuivit la cigogne métaphysicienne, avec un accent légèrement soudanais. — L'art est long, et la vie courte; et non seulement ceci, mais l'art est difficile et la vie facile. L'art est difficile parce qu'il est tout tissé de précision, ce qui revient à dire de complexité; la vie est facile parce qu'elle est toute réalisation, actualité pure, simplicité d'éléments. Ainsi donc, o Caboche! ton sort a pu changer tout d'un coup lorsque, renonçant à l'art, tu t'es laissé tomber sans préoccupations dans les bras de la vie. Quand maudissant les tortures des Normes, tu t'es livré entièrement à la facilité des Tentations... »

— Ainsi me parla la cigogne, au pied même des Pyramides. Et l'énigme de mon destin en devint parfaitement claire et formulée pour moi. Depuis ce moment, je vous le jure, je me le suis juré à moi-même, je devais continuer à vivre de la même manière; et j'ai vécu en effet avec le sentiment intime et constant d'un parfait bonheur. »

Je me hâte de dire que l'aspect physique du pauvre Caboche était malgré cela bien mélancolique. Il n'y avait, dans ses yeux fuyants et couards, ni lumière ni joie. Je le regardai fixement.

— Bonheur parfait? — m'écriai-je. — Vous êtes-vous

demandé quelquefois si tout ceci coïncidait avec une dignité parfaite?

Troublé, il murmura :

— Que voulez-vous dire?

— Caboche, heureux Caboche, pauvre Caboche, je veux dire que j'ai peur, qu'à travers tant de félicité, vous ne soyez devenu une canaille.

IV

Je dois avouer avec franchise que le jugement moral que j'avais porté sur le cas du pauvre Caboche était né en moi aussi subitement, d'une manière aussi improvisée, que naquit aussitôt après l'expression de ce jugement, lancé sans ménagement aucun à la face de mon interlocuteur. Pendant que le fil de la narration se déroulait, l'enchantement, la singularité et jusqu'au merveilleux d'une si étrange histoire arrivèrent à anesthésier en moi toute force d'évaluation. Ce ne fut qu'à l'instant où le malheureux prononça triomphalement le mot « bonheur » qu'elle se réveilla. L'opposition entre « bonheur » et « dignité » s'illumina immédiatement en moi comme dans un éclair. Et la misère morale d'un homme, paresseux par vocation, infidèle à la parole donnée, lâche devant la vie, devant l'effort, triste sire, devint pour moi claire et évidente. Ce fut une révélation soudaine et qui m'introduisait en même temps dans un thème de réflexions générales, où un point de vue quelque peu élevé pouvait me guérir du prestige dangereux de la cigogne, ou, si je peux parler ainsi, du prestige dangereux de Henri Bergson, le génial métaphysicien du meeting d'Oxford.

V

Oui, l'art est long et la vie brève. Oui, l'art est difficile et la vie facile... Mais autant l'art sans la vie est stérile, autant la vie sans l'art est vile. Pauvres choses, tristes choses que les Normes nues; mais pauvres choses, tristes choses aussi que les Tentations indécentes vêtues de haillons. Si vous voulez apprendre à nager sans vous jeter à l'eau, vous n'arri-

verez à d'autre résultat qu'à un accroissement lamentable de votre peur. Mais si, une fois jeté à l'eau, vous n'appliquez pas votre volonté à l'art de bien nager, le courant fatidique vous emportera. C'est un mauvais dessinateur que celui qui veut apprendre le dessin au Musée ou dans un livre, avant de prendre un crayon en main; mais mauvais dessinateur aussi celui qui, enivré par le maniement du crayon, n'ouvre aucun manuel et ne veux pas aller au Musée.

Le scholastique du « Faust » en voulant devenir savant dans la dialectique du tissu, n'apprendra jamais à tisser. Et Faust lui-même, hélas, fera œuvre mauvaise dans la vie et sera sur le point de perdre son âme, pour ne pas avoir introduit dans l'Amour un peu de la dialectique de l'Amour, cette dialectique, qui n'est autre chose que l'honnêteté.

Pauvre Caboche, je continuerai à t'appeler « le pauvre Caboche », aussi bien à présent que dans la première période de ton existence. En ce temps-là l'air raréfié de l'abstraction t'asphyxiait. Maintenant tu patauges dans la boue du concret. Sans te fixer dans la noble virilité tu as passé, pauvre Caboche, de l'ingénuité au cynisme.

VI

En présence de ma question qui l'outrageait, sa lâcheté lui conseilla de feindre qu'il n'avait rien entendu. Devant la durée de mon silence, le fatigue lui permit de se taire également. A la fin, voyant que je me levais, il se leva aussi. Avant de se diriger vers l'automobile qui l'attendait à la porte, il passa deux ou trois fois la main sur son menton bleuâtre.

— Dieu sait depuis combien de temps, — dit-il, — je dois passer chez le coiffeur; et je le remets toujours au lendemain.

EUGENIO D'ORS

(Traduit de l'espagnol par MERCÉDÈS LEGRAND.)

ÉDOUARD MANET

LE ROMAN DE SA JEUNESSE[1]

II

L'appartement de l'immeuble du 5, de la rue des Petits-Augustins[2], sur le quai Malaquais, au second étage, reçoit les rayons du soleil levant du *côté jardin* et ceux du couchant, du *côté cour*, — c'est-à-dire le côté rue, puisque la cour de l'immeuble ouvre par une haute porte cochère sur la rue des Petits-Augustins.

Cet appartement est meublé sans fantaisie. Il s'y trouve quelques portraits de famille en costumes du temps de l'empereur Napoléon et même des dernières années de la royauté : ceux du père de M. Manet, Clément Manet, *homme de loi* et de la jeune fille qu'il avait épousée, en avril 1793, Marguerite Quesnel, tous Parisiens. On y voit encore celui de Joseph, Antoine, Ennemond Fournier, père de madame Auguste Manet, consul à Gothenbourg, en 1810, lorsque les Suédois, qui voulaient un roi, songèrent à Bernadotte... La pendule donnée par le roi de Suède sonne pour la famille Manet des heures qu'Édouard trouve moroses, après son voyage sur *Havre et Guadeloupe* et son séjour à Rio de Janeiro.

Un seul visage lui est véritablement doux à retrouver, une seule image se détache sur l'ensemble que forme la famille et qui est un tout si compact, c'est celui de madame Auguste

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.
2. Devenue la rue Bonaparte.

Manet, tendrement chérie, de l'amour du fils aîné pour sa mère. Cette tendresse, la mère la favorise par on ne sait quelle préférence qu'elle n'indique qu'à la dérobée et qui se manifeste dans le secret du cœur et de l'âme!

Édouard revient de son expérience de marin un peu découragé. Sa santé a subi quelques coups au Brésil, — et la nourriture, à bord du *Havre et Guadeloupe*, ne lui a réussi qu'à demi. Madame Manet le surveille avec angoisse et tendresse. Il a l'épiderme brûlé, il fait tache entre ses frères ou près de mademoiselle Suzanne Leenhoff, la jeune Hollandaise, au teint si frais, lorsqu'il prend sa leçon de piano. Il est hâlé, sous ses cheveux blonds, mais il a maigri. La cuisinière reçoit des ordres, en secret, pour lui donner le matin un petit déjeuner particulièrement réconfortant. Il va voir le docteur de la famille. Il a des conversations avec l'abbé Hurel, un jeune ami des Fournier. Les premières semaines de ce retour n'ont pas été empreintes de la joie qu'en espérait la mère. Et puis, l'avenir l'inquiète, de ce grand enfant indépendant, qui n'a pas dix-huit ans et qui a déjà pris cette démarche et ce parler qui sont ceux des marins ayant longtemps roulé autour du monde...

Lorsque, revenu du Brésil, Édouard s'est vu contraint de renoncer à l'École Navale, toute la famille est partie s'installer à Pontcelles, dans la banlieue de Paris, où les Fournier et les Manet passent une partie de la belle saison. Pendant de longues heures, l'oncle Edmond dessine. Édouard, qui vient d'être pendant quatre mois « professeur de dessin » sur le *Havre et Guadeloupe*, de par la bonne volonté et la finesse du commandant Besson, Édouard travaille auprès de son oncle, le colonel Fournier, qui est aussi aimable, fantaisiste, léger, que M. Auguste Manet est ponctuel, autoritaire et rigoriste. C'est lui qui est le véritable initiateur d'Édouard, lui dont l'influence sur sa sœur et son beau-frère va permettre, enfin, au jeune homme, de réaliser ses désirs.

Le frère de madame Manet, qui, déjà, lorsque Édouard faisait ses études au collège Rollin, l'emmenait pendant les sorties dominicales au musée du Louvre, en compagnie du jeune Antonin Proust, condisciple d'Édouard, le frère de madame Manet, l'oncle Edmond Fournier, a pris sa retraite

depuis la chute de Louis-Philippe. Aide de camp d'un fils du roi, le duc de Montpensier, il n'a pas un instant songé à poursuivre une carrière dont il devait en grande partie la réussite aux princes que l'on exilait.

Edmond, né en 1801, est de dix ans plus âgé que sa sœur, madame Auguste Manet. Il a quarante-huit ans. Il a épousé mademoiselle Henriette Metman. C'est un philosophe souriant et sage. Sa femme et lui ont toujours habité l'immeuble du 5 de la rue des Petits-Augustins avec les Manet, mais, depuis sa retraite, il passe une plus grande partie de l'année à Pontcelles, où se trouve également madame Fournier sa mère et celle de madame Auguste Manet et, par conséquent, grand'mère du jeune Édouard, « la bonne grand'mère ».

Ces vacances à Pontcelles décident définitivement de la vocation du jeune homme, que le séjour à Rio n'a fait que développer, à son insu. Ce marin ne songe plus maintenant qu'à devenir peintre. Il dessine des portraits de ses frères, de son cousin Dejouy, de sa mère... Mais, dès que la présence de M. Manet est signalée, papier, fusains, crayons disparaissent dans les placards. Le père se montre, cependant, moins inébranlable dans ses résolutions. Il devine l'incapacité de son fils aîné à briguer une situation dans la magistrature ou le barreau, ou à remplir jamais une carrière officielle. Mais il ne peut supporter de le voir passer ses jours dans l'indécision qui le ronge. Il n'est pas dupe des cachotteries dont la famille se rend complice. Il envisage l'avenir avec tristesse. Il redoute l'exemple pour ses deux autres fils, Eugène et Gustave, de ce garçon inapte à embrasser aucune profession qui fasse honneur à la famille. S'il ne donne son consentement au désir témoigné par le jeune homme d'être peintre, ne se ménage-t-il pas des déceptions pires que celles qu'il entrevoit dans cette carrière d'artiste, que toutes ses traditions comme toutes ses aspirations, sa morale et son tempérament, lui ont toujours fait mépriser?

Les dessins exécutés par Édouard et qu'il a vus, ont le mérite ce de qu'il appelle la ressemblance. Le jeune homme est certainement doué; d'ailleurs, après le départ de Pontcelles, un matin d'octobre, M. Auguste Manet rentrant pour déjeuner, vers midi, a entendu, à travers la porte du salon, où le balan-

cier de la pendule offerte par Bernadotte fait avancer si lentement les aiguilles sur le cadran, il a entendu Édouard jouer avec le professeur de piano de ses fils, mademoiselle Suzanne Leenhoff, un morceau à quatre mains qui lui a semblé exécuté avec goût.

La présence de M. Manet fait taire les voix qui emplissaient la maison. Le repas est morose. Les fils baissent le nez sur leur assiette, madame Manet écoute avec attention les propos de ce mari, qui envisage la vie avec tant d'austérité, une morale si rigoureuse. Ce n'est pas que dans sa famille, chez les Fournier, on n'ait pas été strict sur la morale, mais avec de plus larges idées, une conception du devoir moins rigide.

— A Montmartre! — soupire M. Auguste Manet, lorsqu'on lui avoue, enfin, la résolution prise par son fils d'aller suivre les leçons de Thomas Couture, dans l'atelier où, deux fois la semaine, celui-ci vient corriger le travail d'une trentaine d'élèves, au rez-de chaussée de l'immeuble situé à l'angle de la rue de Laval et de la rue Pigalle.

— A Montmartre!...

Thomas Couture, qui avait exposé au Salon de 1847, une toile de dimensions inusitées, l'*Orgie romaine*, jouissait alors de cette renommée qui impose aux petites gens et aux gens en place, dont la mentalité est si souvent pareille. Il était un des grands maîtres de Paris; malgré Picot, son rival.... Thomas Couture, Picot!... Alors, les Parisiens répétaient ces noms. Après David et au même temps que Delacroix et Ingres, Couture, c'était l'homme de métier, qui sait attirer à lui les médiocres, qui flatte le côté *mode* d'un temps, qui ne trahit aucun signe de personnalité, qui n'a heureusement pas de génie, car le génie déroute, effare la masse, et s'efforce de l'entraîner vers des régions où elle se trouve mal à l'aise. Le génie déforme l'humanité pour la recréer à sa manière, selon son esthétique. Les gens surpris repoussent ce qu'ils prennent tout d'abord pour une caricature. Ils ont besoin d'être éduqués, formés, qu'on leur fournisse les raisons pour lesquelles une œuvre qui ne ressemble à aucune de celles qui l'ont précédée, n'est pas montrueuse, obligatoirement, qu'elle possède, au contraire, des qualités particulières, dont les vertus, dont les charmes

se sont révélés, dès le premier jour, à certains êtres mieux doués pour les comprendre. Thomas Couture n'avait besoin de l'aide d'aucun critique pour être compris d'emblée par tout le monde. Il ne déformait point pour frapper l'imagination. Il ne se préoccupait point de donner à ses personnages la moindre apparence de vraisemblance historique ou ethnique. Les modèles qui traînaient alors par les ateliers de l'École ou de Montmartre, lui étaient bons. Il en avait fait des Romains de la Décadence pour la fameuse toile du salon de 1847, comme ils fussent devenus pêcheurs normands, habitants du Paradis terrestre, héros de légendes scandinaves, etc... Les ustensiles qui avaient servi d'accessoires pour le tableau n'étaient autres que ceux en usage à l'Opéra. Les coupes sont de carton doré et les fleurs tressées autour des fronts de ces danseuses et de ces philosophes d'après souper, sont des fleurs artificielles qui sortent des ateliers du faubourg Saint-Martin.

La reproduction, le chromo, s'étaient tout de suite emparés de cette *Orgie romaine*. Elle faisait rêver les modistes, les bourgeoises et, je suppose, aussi, les dames du quartier de la Chaussée-d'Antin ou du faubourg Saint-Germain. Ce travail d'atelier, superficiel, facile, cet art banal, ont eu leur clientèle, de tous temps. C'est la plus importante et presque toujours celle qui dispose de l'argent et des honneurs. Thomas Couture semblait un homme heureux.

M. Auguste Manet se laisse fléchir et cède à la vocation de son fils Édouard. Peut-être se trouve-t-il rassuré par le choix du professeur, le renom, la situation de Thomas Couture? Un matin du début de l'année 1850, Édouard franchit le seuil de l'atelier qui fait l'angle de la rue de Laval et de la rue Pigalle.

... Lorsqu'un « nouveau » pénètre dans un atelier, ses futurs camarades se livrent en son honneur à des divertissements dignes des peuplades les moins civilisées de l'Afrique. La danse du scalp n'est peut-être rien auprès de la sarabande que les *anciens* mènent autour du *nouveau*.

Lorsque paraît devant le massier, ce jeune homme de dix-huit ans, qui a ce regard clair et ces cheveux blonds si fins, ce teint auquel, déjà, l'hiver a rendu sa délicatesse septentrionale et juvénile, des hurlements s'élèvent, des cris

d'apaches. Les peintres se dressent sur leurs tabourets, brandissent leurs toiles et leurs appuie-mains, et commencent d'invectiver celui qui ose pénétrer dans *leur* atelier et concevoir l'outrecuidante pensée de devenir leur condisciple.

Édouard Manet pâlit, puis, devant l'ouragan, qui se prolonge, sourit en montrant ses dents blanches. Il a *passé la Ligne* et connu, sur *Havre et Guadeloupe*, au voisinage des gabiers de misaine, boucanés par la tempête, connu les flots démontés et vu le pont balayé par les vagues auxquelles aucune force humaine jamais n'a résisté dans leur fureur.

— Ta mère est une p...! lance une voix dont il est inutile d'ajouter qu'elle est éraillée. Édouard Manet, serre les poings et relève la tête. Et le langage que parlent les marins lui vient aux lèvres. Pendant un instant, il se croit encore sur le navire du commandant Besson, dont il revoit le sourire narquois et désabusé, durant une discussion dans l'entrepont, entre hommes de l'équipage... Il riposte. La meute ne se tait point tout de suite. Mais, sous le jeune homme de taille moyenne, qui a les yeux clairs et le teint de Paris, un homme énergique, un courage peu commun, une âme hautaine et entreprenante se révèlent. Le roseau s'est redressé; il est de fer, maintenant.

— Alors, tu paies à boire? — dit une voix gouailleuse.

Aussitôt le sourire d'Édouard montre les dents juvéniles.

— Allons boire! — s'écrie-t-il.

On l'entoure, les mains se tendent, ils sont vingt-cinq ou trente. Lorsqu'ils ont cessé de vomir des injures, ils n'ont pas l'air de mauvais bougres. Mais comme ils sont différents des camarades sur le navire, des hommes de l'équipage!

Pendant que l'on s'est attablé à boire, rue Pigalle, chez un marchand de vins, Édouard revoit le 1er janvier 1849, l'année précédente, sur le *Havre et Guadeloupe*, le pâté de marsouin confectionné par les hommes, le verre de vin de champagne offert par le commandant Besson. Autour de lui, un cercle d'yeux, encore, mais si différents. Les visages hâlés par le soleil, les lèvres fraîches, les tons clairs des costumes de toile, le col nu... L'isolement sur la mer, la grande camaraderie, la franchise de cette vie en commun, sous le regard d'un homme à la paupière un peu lourde et au sourire léger, le commandant

Besson à la main paternelle... La camaraderie existe dans l'atelier Couture, mais fractionnée, par coteries. L'unanimité ne se rencontre que dans certaines occasions, comme celle qui consiste à faire payer à boire par un *nouveau*. Édouard devient triste, à la minute. C'est l'instant où il regrette, intensément, pour la première fois, la vie de marin. Pourtant, il sera peintre. Mais il se sent étranger, parmi ses nouveaux amis. Il ouvre ses yeux clairs, ses yeux comme à jamais baignés des grandes puretés marines. Il écoute en souriant. Il s'efforce de s'initier à ce jargon des peintres, encore inconnu de lui. Il a dix-huit ans. Bien qu'il s'efforce de garder la démarche un peu roulante du marin et d'arrondir les épaules, il est plus frêle que ses camarades. Il a aussi meilleure façon. Il sent sur lui les regards du modèle, la femme qui pose pour la semaine et qu'on a emmenée boire. Il tâche d'affermir son attitude, de donner à ses yeux une assurance qu'ils n'ont point. Et puis, cette joie bruyante l'ennuie. Il a hâte de gagner l'atelier, son atmosphère grise, embrumée par la fumée des pipes, mais qui est un peu pareille à certaines heures de la mer et du ciel, chargées de mystère, d'inconnu et pendant lesquelles l'esprit se recueille... La fièvre du travail s'est insinuée en lui. Il sent grandir son impatience sur le bord de la chaise où il s'est assis. Lorsque la bande se décide à partir, après qu'il a réglé le prix des consommations, il prend les devants. Les blouses maculées, les chevelures hirsutes, l'effronterie de ceux auxquels il est venu se joindre, peut-être imprudemment, l'effarent.

— Eh! Manet...

Mais il court. Le premier, il a rejoint le seuil de l'atelier. Il s'engouffre dans l'entrée avec toute l'impétuosité de sa jeunesse et de son sang. Il prend un chevalet inemployé, un tabouret, il installe son carton à dessin, sur lequel il pique la feuille de papier. Il s'empare d'un morceau de fusain, sort un gros canif de sa poche, un vrai couteau de marin, acheté à Rio et qui ne le quitte plus... Il lui semble que jamais la femme ne viendra reprendre sa place sur la table à modèle... Enfin, elle s'y installe, debout, une cale de bois sous le talon gauche pour maintenir son équilibre. La pose est conventionnelle. La femme insignifiante et, malgré sa relative jeunesse, déjà

fanée... Le mouvement des élèves ne cesse point tout de suite. Les discussions continuent. Les chants alternent, d'une grossièreté sur laquelle les chanteurs appuient. Enfin, vient le silence. Le grattement sur le papier d'un fusain ou d'une lame de couteau qui s'y enfonce, un tabouret qui grince sur le plancher, un chevalet, dont le titulaire écarte ou rapproche la jambe arrière. Puis, encore, quelque voix qui s'efforce d'être profonde dans une sorte de gueulement animal... Un petit cri, un rire guttural visent à l'imitation des gloussements d'une femme qu'on chatouille, et, de nouveau, le silence. Des odeurs d'huile ou d'essence, de résine. Édouard regarde le modèle. Il se tient en arrière des élèves qui forment plusieurs demi-cercles autour de la table, voisine du poêle, dont le tuyau fait un coude sous le plafond. Il est sobre de gestes. Il a tracé quelques traits, pour une ébauche de mise en place. Mais il s'est bien vite interrompu. Il demeure muet, silencieux, devant la tache lumineuse que fait la chair de la femme contre le mur gris. La chair, il ne l'a jamais vue nue que sur le pont du *Havre et Guadeloupe*, avivée par l'air marin ou bien, à Rio, dans les quartiers noirs, dans l'intimité surprise d'une maison à la porte entr'ouverte. Quelque femme noire baignant un enfant blanc aux jambes agitées, aux cheveux emmêlés... Le pays où, tour à tour, portes et fenêtres sont closes derrière les volets et les stores ou bien grandes ouvertes pour appeler le courant d'air de la *viracao*. Devant ce corps de femme qu'enveloppe l'atmosphère d'une journée de fin d'hiver, qui n'a pour ainsi dire point de contours, qui baigne dans le gris, que l'ombre ronge tout alentour, qui a des demi-teintes verdâtres, des enveloppements ténus, qui ne laissent de lumineux que le cône d'un sein dans sa partie supérieure et qui reçoit la lumière du vitrage béant dans le plafond, — devant cette femme, dans le rez-de-chaussée de la rue Pigalle, Manet revoit les corps éblouissants de Rio. Leur chair frappée par une ardente lumière n'offrait point de demi-teinte, à peine d'ombre, à ses yeux d'adolescent. Comme toute image devenait resplendissante aux feux du soleil ! Il lui semble que, le jour où il osera prendre des pinceaux, il ne pourra point s'empêcher de *voir* encore, comme il a vu là-bas, pour la première fois. Il s'immobilise dans l'observa-

tion du travail de l'élève placé devant lui, qui *prépare* sa toile, recouvre les parties dans l'ombre d'une sorte d'enduit brun, puis d'un *frottis*, dans une sorte de jus verdâtre pour les demi-teintes. Ce qui reste de lumineux dans le corps est mêlé d'ocre et de sienne, factice et terne... Édouard a taillé plusieurs fois le morceau de fusain. Il efface et recommence son dessin. Ce qu'il ébauche, lui semble manquer de rapports dans les proportions. Le trait est trop grêle, puis trop appuyé. Le corps qu'il ne parvient pas assez vite à représenter par la ligne, il entreprend de le réaliser par les masses, par le jeu de la lumière et des ombres. On devine le coloriste né, plus que le dessinateur. Le mouvement est bien indiqué, mais on ne retrouve point dans le contour cette netteté que certains néophytes ont tout de suite acquise.

Au repos, les élèves viennent jeter un coup d'œil sur le travail du *nouveau*, sans lui adresser la parole, — ni blâme, ni encouragement. Qu'il se débrouille, ce petit, comme ils se sont dégagés eux-mêmes de l'ignorance primitive. Le mercredi matin, M. Thomas Couture vient corriger. On verra bien.

M. Thomas Couture!... Édouard n'aime que médiocrement le talent de M. Couture. Mais, pour arracher son consentement à M. Auguste Manet, ne fallait-il pas choisir, précisément, cet homme qui connaît la renommée et jouit d'une vogue non discutée dans le milieu bourgeois auquel Édouard appartient? Le plus important était de se débrouiller, de faire ses débuts, d'être considéré comme élève, comme peintre éventuel.

Debout devant son chevalet, Édouard regarde les camarades. Le premier contact passé, il les voit tels qu'ils sont. Ils ne lui plaisent guère. Peu importe. Il ne cherche pas encore des amis. La maison de la rue des Petits-Augustins est le foyer où il sait retrouver sa mère, ses frères, l'oncle Fournier et le sourire, la gorge blanche, les jolies oreilles, les mains légères de mademoiselle Suzanne Leenhoff... Il partagera son temps entre l'atelier Couture et la maison. Il va travailler. Où s'installera-t-il pour peindre, chez lui? Car il ne dessinera point longtemps avec ce fusain noir ni cette *sauce* épaisse et grasse, qui fait des fonds de velours... Il veut exécuter le portrait de sa mère, celui du jeune abbé Hurel... Et courir au musée

du Louvre, voir des toiles de maître, Tintoret, Titien, Rembrandt...

Rentré le soir à la maison, il n'est plus tout à fait le même. Par-dessus les manières gardées des marins, le roulement des hanches, voici les façons de rapin. Mais timides encore. La mère est effrayée dans sa tendresse. Le père observe, en silence. Il demande si M. Couture est venu. Édouard répond que la visite n'a lieu que le mercredi et le samedi... Le père trouve que le ton de l'élève n'est pas suffisamment respectueux pour M. Couture. Il ne le dit pas, mais il se propose de le faire comprendre, à la prochaine occasion. Il commence à ne plus oser protester avec la même dureté, la même persistance, devant la famille rassemblée, qui regarde Édouard dans sa nouvelle métamorphose, le marin devenu peintre, — l'élève de Thomas Couture, — qui descend de la rue Pigalle — de Montmartre! — qui a passé la matinée à dessiner d'après une femme nue. Édouard a raconté à ses frères la séance de début, la bienvenue payée à l'estaminet, les apostrophes, les cris des camarades. Il a gardé sa voix claire, mais les intonations en sont plus affirmées.

Il a été convenu qu'Édouard n'abandonnerait pas l'étude du piano. Seule, l'heure des leçons avec mademoiselle Leenhoff sera changée. Elles auront lieu, deux ou trois fois par semaine, à cinq heures du soir. C'est encore l'hiver, la nuit tombe vite. Pourtant, déjà, les jours rallongent de la longueur de quelques vols d'oiseaux, dans le jardin de la rue des Petits-Augustins. Dès l'approche du crépuscule, les merles commencent à échanger des cris, des appels modulés qui doivent avoir une grande signification simpliste, éternelle, dont les hommes, qui ont à peu près tout déchiffré, demeurent impuissants à démêler le sens.

Mademoiselle Suzanne Leenhoff, la fille de l'organiste néerlandais, est arrivée la première pour cette leçon de fin d'après-midi. Edouard va revenir. Il a dû rester à l'atelier jusqu'à ce que le crépuscule l'ait rempli de ténèbres. Madame Manet fait une visite, les frères sont à leurs études. M. Manet à son ministère. La maison est pour ainsi dire déserte. Mademoiselle Leenhoff, attend qu'une des servantes apporte une lampe. Elle s'est assise près de la fenêtre, elle écoute les merles.

Suzanne Leenhoff a vingt ans. Elle est plutôt forte, déjà. Ce qui frappe, malgré l'obscurité, c'est la blancheur de sa chair. Elle a des yeux couleur de myosotis, les cils très clairs, la lèvre un peu épaisse, mais la bouche peu grande et savoureuse. Elle est charmante. Elle respire la virginité. Elle est musicienne dans l'âme. Elle vit à Paris avec sa mère, loin, quelque part, vers les Batignolles, un faubourg incertain. C'est l'argent qu'elle gagne qui fait en grande partie vivre les deux femmes. Si l'honnêteté de Suzanne n'était indiscutable, aveuglante, madame Manet ne la recevrait point et ne lui eût pas confié ses fils pour les leçons de piano... La pénombre épaissit. On entend le froissement de la doublure de soie du manteau de Suzanne sur ses épaules. Elle va remuer les bûches qui se consument dans la cheminée, sous la pendule offerte par Bernadotte. Le timbre sonne cinq heures, à l'église Saint-Germain-des-Prés. Mademoiselle Leenhoff était en avance d'un quart d'heure... Elle vient coller le front à la vitre pour regarder le jardin; des sycomores et des ormes découpent sur la pâle agathe du ciel parisien leurs branches sombres et dénudées. Elle imagine Édouard dans cet atelier de Thomas Couture, au milieu d'énergumènes, de demi-fous qui vont peut-être effacer en lui cette franchise juvénile, cette fraîche ardeur que mademoiselle Leenhoff aime dans son élève, le préféré des trois frères. Et puis, il a été marin, comme jadis bien des parents de Suzanne, la fille de l'organiste de Zalt-Bommel. Depuis son retour de Rio, Édouard a pris une importance à ses yeux qu'il n'avait point. Elle éprouve pour lui plus de considération. Elle aime sa hardiesse. Il tranche dans ce milieu si bourgeois des Manet. Le tic-tac de la pendule de Bernadotte égoutte l'ennui dans le salon aux meubles d'acajou. Mais, parmi les arbres, les merles, plus sensibles que les humains, expriment déjà leur douce angoisse du printemps.

Le timbre résonne dans l'antichambre. Suzanne serre les coudes et joint les mains. Elle entend une porte s'ouvrir, une servante traverser l'antichambre dallée. Presque aussitôt, Édouard paraît. Il s'excuse. Il est demeuré trop tard à l'atelier. Mais Thomas Couture vient corriger le lendemain. Suzanne le regarde, elle tâche de deviner sur le visage, cette transformation que la voix décèle.

— Vous êtes content? — demande-t-elle.

La clarté du regard n'est pas enténébrée par le crépuscule qui noie le salon. Au contraire, elle reflète, semble-t-il, tout ce qui est demeuré de lumineux dans le ciel de la journée agonisante.

A la jeune fille, il parle librement. C'est une artiste. Et puis si calme, si apaisante, tellement sans arrière-pensée. Il dit comment se sont écoulées les deux premières journées. La servante tarde à apporter la lampe. Mais Édouard ne souffre point de l'obscurité. Il n'est pas pressé de s'asseoir au piano. Il déborde de sensations nouvelles. La vie de matelot lui avait laissé une grande ingénuité encore. L'atmosphère de l'atelier l'a fait autre. Et puis, Suzanne est musicienne et, dans la pénombre, l'oreille est plus sensible aux sons.

Édouard, lui, qui a fréquenté quelques négresses — hélas! — certains soirs de fête, à Rio, retrouve sur toutes les femmes depuis deux jours, quelque chose de l'expression du modèle de l'atelier Couture. Chaque heure, pendant le repos de dix minutes, la femme qui demeure nue, assise dans le voisinage du poêle, se laisse approcher familièrement par les élèves. Certaines sont chastes, dit-on. Celle-ci ne l'est certainement point. Les gestes d'Édouard sont nerveux, il est un peu grisé par les chansons de ses camarades. Dans les oreilles, il a gardé les expressions d'une crudité si vulgaire dont ils se servent...

Suzanne Leenhoff dit :

— Voudriez-vous demander qu'on apporte une lampe?

Entre ces deux jeunes gens, pour la première fois, une sensation qu'ils n'avaient pas éprouvée vient de passer, fugitive.

Édouard a couru jusqu'à l'antichambre. Suzanne Leenhoff l'entend qui demande une lampe...

Le mercredi matin, vers dix heures, M. Couture paraît dans l'atelier. Il est vêtu sans personnalité, il s'exprime avec une déplorable facilité, en s'écoutant. Tout de suite, il déplaît à Édouard, qui se sent trop éloigné de lui. Jamais les distances ne s'aboliront. M. Couture ressemble à sa peinture; il est sans âme, il est court et trapu, il bedonne. Édouard prête l'oreille pendant qu'il passe la visite entre les rangs des chevalets et s'arrête devant les ébauches et les dessins. Thomas Couture

songe bien moins à reprendre des défauts chez ses élèves qu'à s'écouter parler au milieu d'un silence attentif. Comme pour n'être troublé par aucune considération pendant qu'il disserte, il a fait se reposer le modèle, de sorte qu'il lui est impossible de contrôler le plus ou moins d'exactitude du travail que l'on met devant ses yeux... Édouard surprend une réflexion malveillante sur M. Delacroix.

Couture se préoccupe du métier. Mais point de la nature. La nature, dans laquelle Édouard trouve le meilleur des maîtres. Ce bavardage impersonnel, qui s'adresse à tous les élèves à la fois, déplaît au jeune homme. Il voudrait pouvoir s'éclipser sans être aperçu et brûler la leçon. Mais, malgré la vivacité de son tempérament, il n'ose. Ses camarades n'ont pas l'air de faire attention à lui, mais ils savent qu'il y aura tout à l'heure, la correction du *nouveau*.

L'homme devenu célèbre pour un bon métier de peintre, mais qui n'a pas une once d'originalité ou de génie, dit des choses vagues, en fumant une cigarette. Édouard a le sens des réalités, il comprend ce qu'il y a de factice dans ce savoir, de conventionnel, de périmé. Il sait qu'il lui faut apprendre certain métier indispensable à ses débuts, pareil à l'alphabet ou aux règles de la grammaire pour qui veut écrire, mais qu'il faut connaître en se figurant l'avoir oublié. Et il se propose, ce métier acquis, de quitter aussitôt l'atelier où il se sent à l'étroit, où il étouffe, ce marin!

— Manet... Oui, c'est vous le nouveau... — dit M. Couture, à qui Édouard a été recommandé. — Vous avez été dans la marine?...

M. Couture fait des rapprochements faciles entre les deux états. Il assimile l'immensité de la mer au domaine de l'art. Il recommande au néophyte de ne pas aller trop vite. Il compare les phases de l'étude à un menu et décrète qu'on ne mange point le potage après le dessert. Sans doute, entend-il affirmer par là l'utilité de dessiner avant de peindre. Mais, sur le travail de l'élève, sur ce nu après lequel Édouard s'escrime depuis trois jours, tout en rêvant sa vie nouvelle, en prenant et reprenant des sujets qui fondent comme fumée, pas un mot. Les proportions sont-elles bonnes? La tête n'est-elle pas trop grosse? L'articulation du genou est gauchement figurée. M. Couture

ne semble avoir rien aperçu... Il égrène des généralités, en soufflant la fumée du tabac, heureux d'être écouté, — et pressé de regagner son atelier de la rue de la Tour-des-Dames, presque voisin, où il travaille à une grande toile : les *Enrôlements volontaires*.

Édouard ne peut et n'essaie point de dissimuler un sourire malicieux qui se dessine aux commissures des lèvres. L'auteur des *Romains de la Décadence*, surprend ce sourire. Il en est atteint. Il pressent peut-être, dans ce jeune homme qu'il n'influencera point, un artiste, différent de lui et de ses bons élèves. Un silence passe entre l'homme disert qui roule sa cigarette et qui fixe ses regards sur des choses qu'il ne voit point telles qu'elles sont, dans leur atmosphère, avec la magie de la lumière et de l'ombre, mais telles qu'elles seraient sur une toile, s'il s'avisait de les peindre.

En s'éloignant du chevalet d'Édouard, M. Couture dit : « Nous verrons! » Et il passe à un autre, qui s'incline, qui écarte son tabouret, qui a l'air docile et qui fait paraître plus désagréable au peintre ce sourire qu'il vient de surprendre aux lèvres de Manet, ce marin manqué!

Le maître parti, le modèle reprend la pose, mais les conversations emplissent l'atelier de leur rumeur. Édouard écoute, amusé. Il a gardé beaucoup de simplicité, de naïveté et il observe de ses yeux bleus, clignés et rieurs, l'impression produite par cette séance du professeur sur les élèves. Ils n'ont point gagné grand chose à ce verbiage. Ils reprennent leur besogne où ils l'avaient laissée, sans possibilité de l'améliorer. La plupart s'efforcent de faire du Couture, de reproduire la facture du maître dont ils entendent parler avec admiration, dont les journaux ont classé la personnalité, qui sera de l'Institut, comme M. Picot, — le seul rival que lui reconnaisse le monde bourgeois.

M. Picot, M. Thomas Couture, M. Ary Scheffer, dont les ateliers rivalisent, voilà les seuls maîtres offerts à la jeunesse qui en 1850 se destine à l'art de Titien et de Rembrandt, de Véronèse et de Van Dyck, de Vermeer et de Watteau!

Delacroix et Ingres sont des maîtres, certes, mais ils sont quasi inaccessibles aux jeunes gens. Pour apprendre quelque

chose, il faut en passer par MM. Couture, Picot et M. Ary Scheffer.

Édouard se rend au musée du Louvre, qui est plus près de la rue des Petits-Augustins que la rue Pigalle. Titien l'enthousiasme. L'école vénitienne lui offre, plus que toute autre, cette clarté qu'il aime, ces fraîcheurs de coloris, ces passages de la grande lumière à l'ombre, sans transitions trop marquées. Le souvenir de la chair de ses camarades, au plein air du *Havre et Guadeloupe*, le rayonnement du jour dans la baie de Rio, ne se sont pas atténués dans la mémoire de celui qui continue de marcher comme un marin en congé.

Il est solitaire dans le musée. Il ne stationne guère devant les toiles. Il voudrait avoir chaque fois tout vu, tout embrassé. Le détail exagérément cherché et reproduit l'agace. Il demande à l'image de frapper l'esprit. Il s'est arrêté devant une Infante de Vélasquez. Elle se dresse en buste, sur des ténèbres, au plein jour de la haute fenêtre, devant laquelle le grand Castillan la fit poser. Édouard reste immobile, en contemplation. Près de lui, un copiste s'appesantit sur sa toile, revient, d'un pinceau où la couleur est ternie, sur des lumières qu'il empâte gauchement. L'odeur de l'huile l'enivre. Il voudrait prendre les pinceaux, la palette. Il lui semble qu'il reproduirait aisément la toile qu'il a devant les yeux, mais sans se soucier de ce qu'il voit faire à l'atelier Couture. Viendra-t-il bientôt, ce jour attendu? Le cœur battant, comme soulevé au-dessus de lui-même, Édouard passe d'une toile à une autre, avec son roulement des hanches, ses bras et ses jambes musclés, son visage fin, sa lèvre narquoise, ses yeux qui semblent ne s'être pas trop ouverts, pour mieux emmagasiner la netteté des choses vues. Pendant qu'il regarde l'*Homme au Gant*, qu'il admire le gris de la peau qui moule la main, qui semble peint d'un seul ton, d'un même mouvement, des images en pleine lumière viennent s'interposer entre la toile et lui. Des visions enregistrées par l'œil et qui reviennent là, se versent, comme les cartes d'un jeu qui tombe. L'*Homme au Gant* devient le commandant Besson, qui faisait peu de gestes, « toujours poli et souriant, quoiqu'il sache parfaitement garder sa dignité et se faire respecter » ou Pontillon, ou quelque autre de ses camarades...

ou un nègre de Rio... ou M. Auguste Manet, lui-même, sévère, avec sa barbe poivre et sel, taillée en carré, ses sourcils en broussaille... Que de tableaux, que de portraits, Édouard vient de transposer en quelques instants sur le Titien!

Les galeries sont silencieuses, immenses, quasi désertes, les tableaux forment une sorte d'alignement sombre, brun, qui n'évoque rien de la vie... Brusquement, le jeune homme ne peut plus demeurer dans le musée. Il s'arrache aux cimaises, devant lesquelles il était demeuré si longtemps ému. Il traverse les salles, sans plus lever la tête vers un tableau. Un instant, les Noces de Cana vont peut-être l'attirer. Mais il n'a point ralenti sa course, il descend les escaliers, il passe, en courant presque, devant des marbres antiques. Ouf! le voici dehors, à l'air, à ciel découvert, dans cette atmosphère de Paris, qui baigne les choses, comme pour en voiler les laideurs ou en faire ressortir les finesses. Il est sur le pavé, sur le trottoir qui a senteur d'égout, sur la chaussée, où le crottin des chevaux s'accumule, sur le trottoir, où quelque jeune femme qui passe laisse un sillage musqué... Édouard est allé s'accouder au parapet du quai. Des chalands descendent le fleuve, regardés par des hommes au poil négligé, couleur de terre, qui ont dormi sur une paillasse de rencontre; leur cou est noir et sillonné de plis, leur poitrine hirsute dans l'ouverture du linge isabelle... Voici les modèles qu'il aimerait peindre. Loin de l'atelier Couture! Il saisit des harmonies dans les noirs, les bruns et les gris, qui ravissent son œil à l'égal d'une fleur. Le ciel est brumeux, la Seine glauque, les quais ocre. Édouard met les coudes sur le parapet, il allonge les bras, il appuie le menton dans une main. Il est tout au ras de la pierre. Il respire la senteur de ce monde qu'il découvre d'un autre point d'observation que ceux de la caste à laquelle il appartient. Il se redresse. Il repart, avec sa démarche de matelot, sa tête blonde, son teint frais et déjà comme un peu fané, avec un léger trait qui se grave prématurément de la narine droite à la commissure des lèvres, à la suite d'une expression, presque un tic, que prend son visage, lorsqu'il fixe quelqu'un ou quelque chose. Des hommes et des femmes se sont assis sur des bancs. Cet après-midi, Mars a des douceurs avant-coureuses du printemps.

Les jours sont plus longs et, comme disent les Anglais, il reste assez de bleu dans le ciel pour tailler une culotte à un marin... Édouard s'arrête, repart, il flâne. Il traverse le Pont Royal. Il erre sur le quai Voltaire et le quai Malaquais. Il ne peut se décider à regagner le logis paternel. Il voudrait peindre, peindre! Mais il est poussé à flâner encore. Il remet au lendemain les résolutions. Il regarde avancer devant lui des femmes dont la croupe s'arrondit sous l'ampleur de la jupe. Le chapeau dissimule de dos les courbes du visage. Un châle drape leurs épaules étroites. Édouard active le pas pour en devancer une. Elle ressemble à Suzanne Leenhoff. Non. Elle est moins jeune, moins fraîche et moins virginale. Elle a regardé Édouard avec un sourire, tout de suite vaguement esclave ou complice. Il a souri spontanément, ce sourire qui garde toute sa juvénilité et qui montre les dents si blanches, un peu courtes. Mais il laisse passer la femme. Bientôt, l'heure de la leçon de piano va sonner. Mais Édouard continue de suivre le quai jusqu'au Palais Mazarin. Le crépuscule vient. Il se sent des désirs d'errer, de suivre une de ces femmes dont la vue le trouble, l'émeut profondément, l'inquiète dans la chair. Le voyage à Rio lui a laissé une expérience déplorable et des souvenirs pénibles. La nuit tombe. Édouard n'aime pas la nuit, il n'est attiré que par la lumière. Il est né sous l'influence du Soleil, dans le signe de Vénus. Il l'ignore. Le saura-t-il jamais?... Il ira vers sa voie... Mais Vénus imprime à son passage sur cette terre un joug impérieux. Et, comme de celui du Soleil, Édouard ne saurait s'en affranchir.

Il rentre. Mademoiselle Leenhoff est arrivée déjà. Elle s'est assise au piano et joue, pour soi seule, un *Nocturne* de Chopin. Édouard s'arrête. Il entr'ouvre la porte. Ce soir encore la servante n'a pas apporté la lampe... La silhouette de la jeune femme se détache à peine devant le piano, dont les touches seules émergent de l'ombre, ainsi que le petit col rabattu de Suzanne...

...Antonin Proust, l'ami du collège Rollin, veut faire de la peinture, lui aussi. Il y songeait déjà pendant les sorties des deux adolescents que l'oncle Fournier emmenaient visiter le Louvre. Un matin, rue Pigalle, les jeunes gens se trouvent nez

à nez. Proust veut entrer à l'atelier d'Ary Scheffer. Édouard avec sa brusquerie charmante, son impétuosité n'a pas de peine à le persuader de la supériorité de l'enseignement Couture. Ce n'est pas que le peintre des *Romains de la Décadence* ait fait grand progrès dans son cœur. Mais, le jeune Manet a pris un certain ascendant sur ses camarades. Il est celui qui tient tête au maître, qui n'accepte pas en silence et aveuglément ses avis. On l'environne, on le craint pour la franchise de ses remarques. Il amène Antonin Proust. Leur amitié durera toute la vie, — et même au delà.

Mais ce Manet, sceptique, gouailleur, flâneur, intermittent, qui reste quelques matinées sans venir et puis qui ne quitte plus tout à coup l'atelier que pour aller déjeuner avec des camarades rue Notre-Dame-de-Lorette, — ce jeune Manet agace M. Couture. D'abord, pour la manière dont il peint et pour l'obstination avec laquelle il refuse, autant qu'il est en son pouvoir, de marquer des transitions entre la lumière et l'ombre.

Rue Notre-Dame-de Lorette, chez Pavard, le rôtisseur où ils vont déjeuner en moins d'une heure, Édouard parle comme les marins sur leur bateau, sans souci de savoir qui les écoute. Il n'est pas tendre pour Thomas Couture. Chez le rôtisseur viennent Puvis de Chavannes, un *ancien* — il a trente ans! — de l'atelier Couture. Il se trouve là aussi de jeunes littérateurs, des bohèmes, que des demoiselles accompagnent, tantôt bruyantes, tantôt silencieuses comme des enfants à l'école; Henri Murger, que l'on dévisage avec admiration pour son mépris de l'opinion publique, sans vouloir s'apercevoir à quel point il ne cesse d'être bourgeois; Barbey d'Aurevilly, qui ne considère guère ce qu'il mange, qui s'occupe plus de l'assiette et du verre, — et du voisin — et qui regarde avec insolence tout arrivant nouveau, allonge une jambe fine, moulée dans un pantalon d'étoffe trop légère pour la saison, mange du bout des lèvres et entre en grande colère sur quelque sujet de syntaxe ou bien sur Louis-Napoléon... Baudelaire aussi est là, qui demeure à l'hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam. Édouard regarde ces hommes déjà connus, ses aînés, avec politesse, mais sans autre sympathie. Il risque des comparaisons, des images et des théories qui amusent ses voisins. Cette

année-là Béranger et madame George Sand posent pour Thomas Couture; des lithographies sont exécutées d'après ces dessins, que l'artiste a signés de ses seules initiales. Édouard daube sur ces portraits. Il a horreur de ce qui est inutile. ...Mais le chiendent, s'écrie-t-il, c'est de trouver ce qui est *utile*, précisément!...

Le portrait de George Sand est d'une déplorable sécheresse, l'ovale du visage sous les larges bandeaux, sans caractère : rien ne se devine du tempérament de l'amie de Musset dans le regard...

— La cuisine de la peinture nous a pervertis, — dit Édouard à Proust. — Comment la désapprendre? Comment s'en dépêtrer?... Ah! qui nous rendra le simple et le clair?... Qui nous délivrera, vois-tu, du tarabiscotage?

Et puis, en repoussant son verre sans pied, rempli à moitié de vin rouge et qu'il regarde de ses yeux pénétrants comme s'il l'allait peindre :

— Ah! mon ami, la vérité, c'est d'aller droit devant soi, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on!...

Thomas Couture est assez fier de ses élèves. La rue de la Tour-des-Dames n'est pas très éloignée de l'atelier de la rue Pigalle. Il y emmène parfois des amis ou des visiteurs, dont il est heureux de frapper l'imagination. Il se promène là, dans le silence que cause son entrée, derrière les chevalets, comme un propriétaire de chevaux de sang, dans son écurie. Tous ses poulains ne sont point domptés. Exemple, le jeune Manet. Ce qu'il peint surprend et attire par son indépendance. Ses camarades se figurent qu'il le fait exprès pour entrer en lutte ouverte avec son maître. Pourtant, il y a déjà des *morceaux* qui retiennent l'attention des élèves, ils y devinent un tempérament qui ne sait point se plier, comme le leur, aux exigences de celui qui leur servira plus tard de caution.

Un après-midi, Thomas Couture amène ainsi Raffet. Le peintre militaire est mince et sanglé dans son vêtement. Il est élégant et de meilleure compagnie que Thomas Couture. Il est l'ami du prince Demidoff. Il a voyagé. Il ne parle guère, qu'à demi-mots. Un certain mystère émane de lui. En pénétrant dans l'atelier, Thomas Couture lance un juron et se

dresse devant ses élèves avec fureur. On ne l'attendait point. Le modèle debout sur la table, n'est point tout nu!

L'ancien élève du baron Gros n'en peut croire ses yeux. Gilbert, le modèle, a revêtu son pantalon de velours bleu et gardé autour de la taille une ceinture de flanelle, d'un rouge vermillon! Seul, le torse est nu. La pose n'a point la fausse noblesse qu'on s'efforce de donner aux modèles, qui se figurent être des sénateurs romains dépouillés de leur toge.

— Est-ce que Gilbert n'est pas payé pour être nu!... — s'écrie le gros Thomas Couture —...Qui a fait cette sottise?

Édouard se dresse.

— Moi! — réplique-t-il, avec tant d'aplomb que le maître un instant perd contenance.

Mais Couture se remet à vitupérer. Il interdit que pareil scandale se reproduise.

Raffet, l'ami des soldats, s'est senti tout de suite attiré par la franchise de l'aveu et la décision que trahissait la voix. Il s'est porté vers l'étude commencée par le jeune homme, d'après Gilbert. Il lui en fait compliment. Il y voit des qualités inhabituelles. Et il dit au rebelle, à mi-voix, de venir le trouver un jour à son atelier. Peut-être Thomas Couture a-t-il deviné la sympathie de Raffet, du peintre de la Grande-Armée et des Grognards pour ce *mauvais caractère*; aussi, lorsqu'il passe à son tour derrière Manet, lui dit-il, en jetant un regard sur son ébauche :

— Allez, mon pauvre garçon, vous ne serez jamais que le Daumier de votre temps!

Un sourire intraduisible remonte les commissures des lèvres si expressives d'Édouard. Couture s'est mis à parler avec sa loquacité, sa facilité coutumières. Il prend Raffet par le bras, il l'entraîne. Mais Édouard sent derrière lui le regard intéressé du peintre militaire. Lorsque les deux hommes sont partis :

— Mon vieux, — s'écrie Édouard à Antonin Proust, — mieux vaut être le Daumier de son temps que le Coypel!

Les deux amis ont décidé de se retrouver le lendemain matin pour aller surprendre Raffet chez lui. Un homme arrivé, dont le talent a fait sa renommée, exerce un prestige irrésistible aux yeux des débutants. Quelque autre que Manet y

eût mis peut-être plus d'hésitation, il eût laissé passer des jours. Mais Édouard ne sait pas attendre. Il est intimidé, il a les manières les plus polies du monde, mais son inquiétude, ne l'empêche pas de réaliser ce qu'il a décidé. Il se présente donc chez Raffet, flanqué d'Antonin, son inséparable. Le célibataire est matinal. L'atelier ne montre point de désordre. Tout y est à sa place, rangé avec soin. Sur la table une aquarelle que le peintre doit remettre au prince Demidoff dans la matinée. C'est une étude qu'il a retrouvée dans ses cartons, faite à Gibraltar l'an passé, qui représente, sous trois aspects, un grenadier écossais, coiffé du bonnet à poil et qui porte le tablier de cuir blanc et le tambour. Entre les trois figures en pied de l'Écossais, Raffet a étudié les courroies qui tiennent le tambour. Édouard a pris l'étude à la main et la regarde. L'aquarelle a rendu le rouge de l'uniforme, les tons sombres de la jupe rayée avec beaucoup de vérité. Ce document lui plaît davantage que la grande toile de Thomas Couture où l'on voit des Romains de la place Pigalle, vider des coupes d'opéra.

Malgré l'heure matinale M. Raffet est prêt à sortir. Il est attendu au Louvre par Devéria. Mais la visite, si rapidement rendue par les jeunes gens, touche cet homme sensible, qui s'est donné l'allure d'un militaire sans cuirasse. Il leur offre de l'accompagner. Ils lâcheront, pour ce matin-là, — et ce n'est ni la première ni la dernière fois — l'atelier de la rue Pigalle et Gilbert, qu'on a remis tout nu, dans une pose conventionnelle.

Raffet est heureux de la compagnie que la Providence lui envoie pour faire le trajet. L'homme de cinquante ans aime la société de ces deux disciples, qui n'en ont pas quarante à eux deux et qui sont venus frapper à sa porte comme des moineaux. C'est le petit début du printemps. Le cœur de certains hommes ne vieillit pas. Celui des artistes surtout. Le souci des affaires, la vie d'ambition le durcit, mais un Raffet! Quelle insouciance dans sa vie, quel dédain de la fortune et des honneurs! Aussi, comme le cœur et le moral sont demeurés jeunes, comme les membres sont alertes! De dos, on croirait trois jeunes gens, dont l'un aurait revêtu les habits de son père. Manet interroge avec sa vivacité coutumière. Il avance des théories dont la hardiesse même ne déplaît pas à celui qui a fait sa vie, qui

demeure, sinon pauvre, du moins modeste, qui a mis dans ses lithographies tout son amour pour un homme, pour un Dieu : Napoléon. Édouard est républicain, comme Proust. Tous deux, en cette première matinée de printemps du milieu du siècle, évoquent à l'esprit de Raffet l'évolution qu'on ne saurait contenir, la marche d'une jeunesse, qu'il découvre peut-être pour la première fois si nouvelle et si hardie. Si l'on n'était des peintres tous les trois, on ne se comprendrait peut-être pas... Mais il y a la peinture! Celle que l'homme mûr a faite ne ressemble point à celle dont rêve l'adolescent. Mais leurs mains qui se sont unies à l'accueil et qui tout à l'heure se serreront de nouveau, forment pour un instant une sorte de nœud qui rejoint cinquante années passées à cinquante années qui vont suivre, un monde révolu à un monde nouveau. Et aux rayons rajeunis de mars, les trois hommes avancent portés par l'illusion.

A la porte du Musée, les gardiens, d'anciens militaires, saluent M. Raffet. Les deux jeunes gens se redressent... Ils sentent passer un peu de gloire. Dans le musée familier, le cœur de ces trois êtres bat à l'unisson. Ils peuvent différer d'opinion sur ce qu'il faut faire dans le présent, mais le passé de leurs devanciers leur est commun. Raffet a oublié le rendez-vous avec Devéria. Il entraîne ses jeunes amis devant les *Disciples d'Emmaüs*, la petite toile de Rembrandt. L'ombre y est resplendissante d'une lumière dont nul ne saurait expliquer la source. Raffet demeure muet, puis devient persuasif. Les jeunes yeux découvrent, grâce à des yeux qui ont fait halte avec une sérénité que la jeunesse ignore, des beautés plus secrètes. Raffet les conduit ensuite devant une autre toile, de Vélasquez, celle-là : les *Cavaliers*. Édouard préfère les *Cavaliers* aux *Disciples d'Emmaüs* :

— Ah! cela, c'est net, — dit-il à Antonin. — Voilà qui vous dégoûte des ragoûts et des jus!

Le fond uni de la toile d'un gris beige si délicat, la fraîcheur et la netteté des tons, voilà qui plaît à Édouard, autant que la simplicité d'attitude de ces promeneurs. Il décide, encouragé par Raffet, de commencer bientôt une copie des *Cavaliers*... Mais il faut aller trouver Devéria, qui doit s'impatienter dans les salles de dessins où Raffet lui a donné rendez-vous.

Le peintre de la Grande toile, la *Naissance de Henri IV*, qui est au Luxembourg, a gardé, du romantisme dont il fut l'un des lions, des manières quelque peu exagérées, qui ne sont point celles de Raffet, mais il a bonne façon, il est intelligent, artiste, et il regarde avec curiosité ces deux compagnons juvéniles que Raffet amène avec lui. On s'arrête devant les dessins de Watteau et de Chardin, Édouard ne les avait guère considérés encore. Il y découvre, ce matin-là, cet amour de la nature, du vrai, qui le hante. Il se trouve tout à coup, avec Watteau, des affinités qu'il ne soupçonnait point. Le temps donne aux ouvrages de nos prédécesseurs, on ne sait quelle patine, quel air de dignité grave qui les fait se rejoindre à peu près tous. Il faut faire effort pour revenir à leur jeunesse, pour mettre à nu leurs qualités véritables. Et puis, pour les tableaux, il y a les mauvais enduits des revernisseurs, ces vandales! Et, enfin, cette atmosphère quasi monacale des musées, qui fausse le jugement, comme se trouve faussé celui que nous pouvons porter sur certains individus, qui nous apparaissent accablés d'ornements, au cœur d'un palais.

Mais Devéria est l'admirateur fanatique de Véronèse. Il veut montrer à son tour de la peinture aux jeunes gens. Il les entraîne devant ses toiles de prédilection. Il fait valoir la richesse de coloris des *Noces de Cana*, toile d'exportation, article de propagande, payé par les fabricants d'étoffes somptueuses de Venise, pour aller offrir à la France des spécimens de ce qui pouvait se tisser alors de plus magnifique en Europe.

Mais Raffet interrompt l'éloge des Italiens.

— Ces jeunes gens vous ont écouté assez gentiment, — dit-il à Devéria, — vous pourriez cesser de plaider la cause de Véronèse pour leur montrer votre tableau, au Luxembourg.

On gagne le Luxembourg. C'est une matinée qui compte pour les deux jeunes gens!... Raffet complimente Devéria sur la *Naissance de Henri IV*. Mais Édouard ne sait pas mentir. Devant le Devéria, il pense à Delacroix et mesure tout ce qui sépare celui-ci de ses contemporains. Les visiteurs s'arrêtent devant la *Barque du Dante*.

— Si nous allions voir Delacroix? — glisse Édouard à son compagnon, qui fait la grimace, devant la hardiesse du projet.

— Nous prétexterons le désir de copier la *Barque du Dante*; nous lui demanderons l'autorisation... On verra bien!

Il faut dire au revoir à MM. Raffet et Devéria. Les jeunes gens, ravis de la promenade, se sont mis à parler comme s'ils étaient un peu ivres. Ils entassent les projets, coupent leurs tirades de réflexions imprévues, de remarques sur les passants.

Chez le père Pavard, au déjeuner, Henry Murger remarque leur agitation. Les deux inséparables lui confient leur désir d'aller faire une visite à Eugène Delacroix.

Murger grimace.

— Oh! méfiez-vous, — dit-il, — Delacroix est si froid!

Le romancier de la bohème, l'homme des cafés, le noctambule, le poète sentimental cher aux grisettes, ne pouvait imaginer l'abord de Delacroix sans frémir.

Pourtant, Édouard ne va pas renoncer à son projet. Il entraîne Antonin Proust. Tous deux se présentent chez M. Delacroix, à l'atelier de la rue Notre-Dame-de-Lorette, non loin du rôtisseur où ils ont laissé Murger, entre son dernier verre de vin et sa tasse de café.

L'atelier de Delacroix est silencieux, mais, dans l'ombre, on a l'impression que des titans l'habitent... Le désordre y est grand, religieux, terrible. Un élève préféré du maître, Andrieu, ouvre la porte. Édouard parle. Antonin ne fait que suivre, et acquiescer, du front et des yeux, à ce que dit son compagnon.

Delacroix paraît sur l'ombre qui emplit l'atelier au-dessous du vitrage. Le visage est marqué d'un sceau mortel. On devine l'homme tenu devant ses contemporains par les mains de la mort et qui le sait, et qui ne sera jamais plus complètement de ce monde. L'épiderme est mat, presque blême, avec un liséré verdâtre le long du menton que l'ombre cravate. Quel œil impitoyable et doux et quel menton d'aristocrate! Il n'est point de grande taille mais semble l'être, tant le masque domine avec grandeur. Il semble sortir à l'instant d'un monde inconnu des vivants et tout prêt à y rentrer. Un foulard blanc isole la face. Il ressemble au Prince de Talleyrand, par Prud'hon.

Édouard, cette fois, a senti l'abandonner une forte part de son énergie. Mais l'homme solitaire, qui a le sourire de ce

Talleyrand, dont il est peut-être le fils secret, — le prince, jadis ami de sa mère, en l'absence du père qu'on retenait au loin... — l'homme solitaire s'incline devant cette jeunesse. Le grand peintre de la première moitié du siècle baisse son front si lourd vers celui qui sera le plus grand peintre de la seconde moitié. Le jeune homme connaît la gloire de celui qu'il vient trouver. Delacroix, lui, n'a pu pressentir celle de ce gamin qui l'affronte, avec son regard bleu et ses épaules de marin.

Delacroix interroge avec bienveillance. Quel sténographe, alors, eût pu noter l'entretieu? Il ne figure point, on s'en doute, dans le *Journal* ni dans la *Correspondance* de Delacroix. En dix lignes schématiques, Antonin Proust l'a plus tard relaté, vite et pâlement, comme presque tout ce qui émane de la mémoire pressée des vieux hommes qui ont fait de la politique et qui s'avisent d'évoquer le passé, aux portes du tombeau.

Delacroix offre en exemple à Manet son maître, Rubens. Il propose Rubens à toute entreprise. Il l'oppose à toute autre influence... Admirer Rubens. Copier Rubens... S'inspirer de Rubens!... Peut-être, s'il était plus hardi et s'il n'était intimidé par ce visage hautain, ce parlé qui sombre dans la gorge, Manet ferait-il observer que Delacroix n'a pas eu le seul Rubens pour modèle, mais la Nature, — qu'il l'a contemplée, pressée d'une main de fer, qu'il a fait tenir le drapeau de la Révolution de Juillet non par un succédané d'Hélène Fourment, mais par une créature de chair vivante, qui est sienne et immortelle... Mais Édouard ne fait guère qu'écouter, bien qu'une certaine assurance lui soit revenue. Il voudrait que M. Delacroix sortît, pour lui, de l'ombre les toiles qui sommeillent. Celui-ci n'y songe point. Il est de ceux qui ont la pudeur de leur production, à l'égal sinon davantage de celle du corps.

L'autorisation de copier la *Barque du Dante* est bien facilement accordée, avec la grâce d'un grand seigneur, qui remercie lorsqu'on lui demande. Et puis, debout, Delacroix dit un au revoir presque glacé, qui contraste avec la réelle affabilité dont il a témoigné au début de l'entretien. C'est qu'il est soudain rappelé par son tumulte intérieur. Le monde qui vit en lui commande impérieusement de rompre ces quelques instants d'oubli, entre deux jeunes vivants. Qu'ils s'éloignent!

Le solitaire regagne la cime et les nuages. Il reprend contact avec les grandes douleurs et le travail interrompu. Le travail que, seule, interrompra la mort, un jour. Andrieu, l'élève incolore, accompagne les deux amis jusqu'à la porte. Delacroix a tourné la tête, il n'est plus à l'âge des flâneries et des visites, lui! Il doit se hâter, lorsqu'il considère le chemin parcouru et ce qu'il en peut rester à parcourir encore!

Dans l'escalier, les deux garçons se regardent. Un peu gênés vis-à-vis l'un de l'autre, de s'être laissés impressionner ainsi par un homme. Édouard rompt le silence, le premier en reprenant sa course :

— Allons copier la *Barque*!

Mais il gardera longtemps l'impression de cette visite et de l'image hautaine, qui lui représente un passé qu'il fuit. Il ajoute, en retrouvant le trottoir de la rue Notre-Dame-de-Lorette :

— Tu sais, ce n'est pas Delacroix qui est froid... C'est sa doctrine... Elle est glaciale!

ALBERT FLAMENT

(*A suivre.*)

LA COOPÉRATION SANITAIRE INTERNATIONALE

Il est singulier que le mouvement d'idées issu des événements formidables qui, depuis 1914, ont créé un monde nouveau, ait abouti à peu près universellement à cette double et paradoxale tendance : exaltation de l'esprit national et développement entre nations de l'esprit de coopération. Mais il est réconfortant de constater que cette évolution simultanée et contradictoire laisse le pas, en ce qui concerne les activités étrangères à la politique, à la seconde de ces aspirations. Celle-ci ne saurait nulle part prétendre à de plus heureux bienfaits que dans le domaine de l'action sanitaire.

En quoi consiste la coopération sanitaire internationale?

Les problèmes sanitaires se ressemblent d'un pays à l'autre, et sont même, dans beaucoup de cas, identiques; aussi paraît-il nécessaire d'échanger des vues, de pays à pays, sur la nature de ces problèmes, comme sur les moyens d'aborder, de chercher et de trouver leur solution. Il n'est pas moins fructueux d'essayer d'établir entre les hommes qui s'adonnent à ces questions une communauté d'esprit qui ne peut que les aider à se comprendre. Enfin, dans l'état actuel de la civilisation, le mouvement incessant des populations et la multiplication indéfinie des échanges ont créé entre les groupements humains une interdépendance qui, les exposant aux mêmes périls pathologiques, leur commande une étroite union pour s'en

garer. Cette solidarité devant la maladie se traduit par des ententes soit pour la combattre, soit pour l'éviter.

Ainsi donc, l'examen des questions intéressant la santé publique entre médecins et administrateurs des divers pays, l'étude des méthodes d'attaque et des méthodes de prévention des maladies, la formation d'un « esprit » commun parmi les militants de cette défense sanitaire, enfin, l'élaboration de conventions internationales fondées sur des principes adoptés de concert, tel est le programme général de la coopération sanitaire internationale.

***

Il faut arriver au milieu du XIXe siècle pour en apercevoir les premières applications. Tout au long de l'antiquité, puis du moyen âge, les plus grandes nations de ces époques lointaines sont, par raptus intermittents, désolées par de cruelles invasions épidémiques qui déciment leurs populations, sans qu'elles songent à s'entendre pour se préserver; leur totale ignorance de la nature de ces pestilences les livre sans défense à leurs ravages.

Cette abdication laisse le champ libre à la diffusion illimitée de ces funestes fléaux. Bien plus tard seulement, lorsque, dans un état plus avancé de civilisation, on cherche à les éviter, chaque État ne pense qu'à les arrêter à ses frontières; il arrive alors que les mesures prises sont extrêmement différentes suivant les pays; brutal partout, le régime des « quarantaines », pratiqué avec des modalités variables, entraîne des aléas pour la navigation, détermine une gêne pour le commerce, et pèse lourdement sur l'économie mondiale. Bref, efficacité insuffisante de la défense contre les épidémies et fâcheuses entraves à la vie internationale, tels sont les graves inconvénients de ce régime passé, dont les imperfections commencent à devenir frappantes à partir du milieu du XIXe siècle.

Entre 1851 (convocation à Paris des représentants de quelques États européens) et 1926 (réunion des délégués de 70 États de l'Univers entier), quinze conférences se sont succédé en vue d'élaborer un statut d'organisation sanitaire

internationale. Rien ne serait plus intéressant que d'analyser le travail renouvelé et tenace de ces assises. On y verrait la marche des esprits et des consciences, s'éloignant progressivement des égoïsmes nationaux, incapables dans les premières réunions de s'évader des discussions académiques pour aboutir à des engagements contractuels, s'acheminant lentement vers les premières conventions liant, en 1892 à Venise, 14 États européens, puis à Paris en 1903, 24 États du même continent, enfin à Rio de Janeiro, en 1904, et à Washington en 1905, joignant les puissances américaines à leurs sœurs de l'ancien monde.

Mais on y lirait aussi le progrès continu de nos connaissances scientifiques, qui influe sur les résolutions prises et force à modifier périodiquement les textes. La répétition des Conférences ne marque pas uniquement les hésitations des consciences et les tâtonnements des esprits; elle est comme l'expression de l'amélioration de nos méthodes et de l'avancement de la Science.

Dans le même temps, à l'inefficacité des mesures de défense sanitaire et à leurs conséquences déplorables sur le transit maritime et le négoce, d'autres facteurs s'ajoutaient pour inviter les nations à se coaliser en vue de parfaire leur effort hygiénique commun.

D'un côté le perfectionnement des moyens de transport, l'intensification des communications amplifient le débit des courants humains historiques et les font déborder de toutes parts. Ces migrations incessantes et en tous sens, dues au caractère même de l'existence moderne, créent une sorte de brassage permanent d'une humanité devenue essentiellement mobile. Ce n'est pas tout : des différences de niveau, liées aux conditions morales, économiques, ethniques, des diverses nations, s'établissent dans la quotité de leurs habitants, et ces dénivellations entraînent, d'après la loi physique des vases communicants, des mouvements de population : les pays tendent à se différencier en pays d'émigration et pays d'immigration; des collectivités historiques se désagrègent, pendant que de puissantes agglomérations nationales se constituent; là encore, mobilisation, transfert et brassage d'hommes, si l'on peut dire.

Or, on apprenait, à la lumière des découvertes pastoriennes, que la plupart des maladies sont dues à des parasites commensaux de l'homme, se déplaçant avec lui en hôtes fidèles et destructeurs. L'homme est le plus habituel instrument de transport des germes; et l'on conçoit que s'ils multiplient leurs migrations, les humains propagent en même temps ces germes. Et pas seulement les malades! Nombre de sujets, parfaitement bien portants, véhiculent des virus pathogènes qui déclenchent sur d'autres leur action morbifique; des porteurs de germes, eux-mêmes sains, peuvent provoquer, dans tel pays où ils pénètrent, des épidémies de diphtérie, de méningite cérébro-spinale, de fièvre typhoïde, voire de choléra.

Il y a plus : jusqu'ici nous n'avons eu en vue que les maladies qui surviennent par intermittences épidémiques, ainsi que l'influence des migrations humaines sur leur diffusion. Mais les travaux contemporains ont montré que, à côté des maladies mouvantes, mouvantes avec les êtres qui les transportent, il existe des épidémies permanentes, liées aux conditions sociales qui contribuent à leur genèse, telles que la tuberculose ou la syphilis; il en est d'autres, comme le paludisme, subordonnées à la fois à des conditions sociales et à d'autres actions pathogéniques. Ces endémies, de nature infectieuse, mais de conditionnement social, se répandent suivant une allure parallèle au développement de la vie grégaire actuelle, et apparaissent comme les agents les plus puissants de détérioration de la santé publique.

Ce facteur nouveau, le facteur social, en s'introduisant parmi les causes des maladies et les moyens de les combattre, élargit les cadres de l'hygiène : créant l'hygiène sociale, il renouvelle ses concepts et ses méthodes : nos pères ne regardaient comme utile que la police sanitaire; nous tenons pour l'éducation sanitaire. La maladie infectieuse, à laquelle on n'opposait naguère que la simpliste désinfection, nous l'attaquons aujourd'hui par des procédés plus compliqués, mais qui s'inspirent de ses processus de propagation, lesquels, sur bien des points, exigent des mesures de défense d'ordre social.

Qui ne voit alors que, devant un pareil accroissement du champ des fléaux pathologiques, l'humanité a le devoir de

se concerter pour se protéger? Une coopération scientifiquement fondée et scrupuleusement appliquée peut seule être en mesure, par la conjugaison des études et des actes, de dresser une barrière efficace contre le péril commun.

***

C'est alors qu'avec le progrès accompli dans les esprits l'idée s'impose de créer des organismes permanents de coopération sanitaire internationale. Cette nécessité, reconnue dès 1874 à la Conférence de Vienne, prend corps à celle de Paris en 1903; et la résolution, qui y est formulée, est suivie de la réunion à Rome, en 1907, d'une Commission destinée à déterminer le statut d'une pareille institution.

Ainsi naissait l'Office international d'Hygiène publique, qui siège à Paris depuis 1908. Il recueille des informations épidémiologiques et des documents de législation et de réglementation sanitaires, qu'il publie dans un Bulletin mensuel, lequel contient en outre une importante bibliographie des questions relatives à l'hygiène. Le Comité permanent de l'Office a poursuivi des études intéressantes sur les principales maladies infectieuses et maints problèmes d'hygiène, et il a préparé les textes destinés à des conventions internationales. L'Office a rendu de grands services; mais son action, faute des moyens nécessaires, principalement des moyens financiers, n'a pu prendre toute l'ampleur désirable.

Il était bien dans le sens de l'idéalisme novateur et puissant sorti de la catastrophe mondiale et gravé dans le Pacte de la Société des Nations, de ne pas omettre, parmi ses objectifs visant à préserver l'humanité civilisée de ses fléaux séculaires, la maladie à côté de la guerre. L'article 23 du Pacte formulait au paragraphe *f* que les Membres de la Société des Nations « s'efforceront de prendre des mesures d'ordre international pour prévenir et combattre les maladies ».

L'application de cet article aboutit à la création d'un organisme technique spécial de la Société, l'Organisation d'hygiène. Celle-ci comprend le Comité d'hygiène, composé de vingt membres qui se réunissent à époques fixes, et la Section d'hygiène du Secrétariat de la société. Sous l'impul-

sion vigoureuse du professeur Madsen, président du Comité, et du Dr Rajchman, directeur médical, disposant des moyens techniques et financiers appropriés à l'étendue de la tâche qu'il s'est assignée en conformité avec les prescriptions du Pacte, cet organisme a fourni un travail scientifique considérable; il a forgé des instruments d'information pratiques et efficaces, bref il a donné aux choses de l'hygiène et de la coopération sanitaire internationale un essor inouï, dont nous verrons plus loin quelques exemples démonstratifs.

Mais il ne serait pas équitable de passer sous silence les efforts qu'a faits l'initiative privée pour concourir au même but; je veux parler de ces ligues et unions internationales qui, dans le domaine de la tuberculose, du péril vénérien, de la protection de l'enfance, tendent à échanger des idées, à rapprocher les points de vue, à préparer le terrain pour des ententes entre nations menacées des mêmes maux et soucieuses de les écarter. C'est ici que trouve également sa place l'Institut international de Statistique, chargé officiellement de questions statistiques sanitaires. Enfin, comment ne pas reconnaître la portée bienfaisante des tendances actuelles des Sociétés nationales de Croix-Rouge? Avant 1914, à de rares exceptions près, celles-ci se confinaient dans la préparation de leur rôle du temps de guerre. En 1919, devant l'obligation, qui apparaissait aux yeux de tous, de faire œuvre de restauration dans un monde pantelant des malheurs qui venaient de s'abattre sur lui, une nouvelle Ligue se fondait, qui unissait les Sociétés de Croix-Rouge pour les orienter en temps de paix vers une politique sanitaire.

***

Ce bref historique montre que la coopération sanitaire doit s'exercer dans les affaires administratives, dans les études techniques, et dans l'ordre moral. Donnons maintenant quelques exemples de chacune de ces catégories d'activité.

Actuellement les Administrations d'hygiène publique de la plupart des nations du globe sont liées entre elles, pour la pratique de la police sanitaire destinée à préserver leur terri-

toire des maladies pestilentielles, par la Convention de 1912, dont les dernières ratifications ont eu lieu en 1920. Toutefois on est en droit de ne pas attendre la ratification de la Convention de 1926, la dernière en date, pour la considérer comme l'expression des dispositions des pays intéressés.

Cette Convention, en plus du choléra, de la peste, de la fièvre jaune, qui faisaient l'objet des conventions précédentes, vise le typhus exanthématique et la variole. Elle oblige les Gouvernements affiliés à prendre toutes les mesures, nettement stipulées, destinées à prévenir l'infection des navires et l'invasion des territoires; ces mesures substituent aux méthodes aveugles et brutales de jadis des procédés fondés sur les données scientifiques relatives aux modes de transmission de ces infections.

En outre, cette Convention fait allusion aux émigrants, toutefois sans clause d'obligations sanitaires; de même elle prévoit, non seulement la navigation maritime, mais aussi la navigation fluviale et le transit ferroviaire. Par conséquent elle tend à assurer la protection des frontières de terre aussi bien que des frontières de mer.

Cependant, sur ce terrain, la Convention est encore hésitante. Il appartiendra aux Conférences internationales spéciales de l'Émigration de faire adopter par les États intéressés des mesures concertées qui mettront fin au régime actuel, si comparable à celui du transit maritime d'il y a un siècle, et que caractérisent les variations les plus grandes, depuis l'aveugle mollesse qui règne aux frontières françaises jusqu'à la rigueur des règlements qui couvrent les États-Unis.

Par contre, la Convention de 1926 reprend et remanie les articles relatifs au canal de Suez et aux pays limitrophes. On sait, en effet, que le pèlerinage de la Mecque a trop souvent été l'occasion d'explosions épidémiques de choléra, et que les bouleversements politiques opérés par la grande guerre ont soit détruit, soit remis en question tous les dispositifs qui avaient été aménagés auparavant.

Voilà un premier type de coopération sanitaire internationale : type en quelque sorte historique, classique, basé sur des engagements contractuels. Ce n'est pas, à notre sens, le plus intéressant. Il ne s'inspire que de mesures coercitives,

d'une application, par conséquent, assez aléatoire. Quelle plus haute portée possède la coopération librement consentie et efficacement pratiquée qui, au lendemain de la guerre, a amené en Pologne des concours internationaux pour combattre et éteindre le typhus exanthématique qui dévastait le pays! L'entr'aide ici apporte subsides, matériel, personnel médical et infirmier, et, de concert avec les autorités locales, lutte contre un fléau qui risquait d'envahir tout le continent. La Commission des épidémies, instituée à cet effet par la Société des Nations, a accompli la même tâche féconde en d'autres points du globe, en Russie, en Grèce, dans les pays balkaniques, où les secours immédiats et les mesures sanitaires se sont étendus aux malheureuses populations pourchassées et décimées à la suite des récents événements dont l'Europe orientale a été le théâtre.

Aucun exemple ne peut mieux illustrer les tâches techniques de la coopération sanitaire internationale que certaines des activités de l'Organisation d'hygiène de la Société des Nations. C'est ainsi qu'elle a créé un service de renseignements épidémiologiques qui, par les moyens les plus rapides, répand parmi toutes les Administrations d'hygiène publique les informations indispensables à l'établissement précoce d'une prophylaxie rigoureuse. Ce service trouve ses sources et répand ses bienfaits, grâce au bureau de Singapour, jusqu'en Extrême-Orient. Une étude se poursuit actuellement pour réaliser les mêmes opérations dans le continent africain.

L'Organisation d'hygiène de Genève publie des études documentaires relatives à de multiples questions importantes pour la santé publique et comprenant des données tirées de divers pays. Dans l'ordre administratif, ce sont des volumes consacrés aux diverses législations et réglementations sanitaires nationales, des annuaires rendant compte des progrès annuels, des statistiques et des méthodes employées. Qui ne voit le profit que chaque pays peut tirer de la lecture d'une collection capable de renseigner sur la situation sanitaire de toutes les nations civilisées?

Dans l'ordre scientifique, l'Organisation d'hygiène a procédé à des recherches que seule une coopération internationale pouvait mener à bien : ainsi, des savants qualifiés par

leur compétence spéciale ont été réunis et se sont occupés les uns de comparer les divers procédés en usage pour la réaction de Bordet-Wassermann, les autres d'uniformiser les procédés de dosage des sérums thérapeutiques et d'autres produits biologiques. Il y a là une entreprise dont la valeur pratique sera considérable pour le bien des malades et qui se substituera utilement aux controverses académiques assez vaines des Congrès.

Voilà une série de problèmes dont on aperçoit aisément l'aspect international. Il faut avouer qu'en matière d'hygiène sociale les conditions sont moins simples. Là, on conçoit fort bien l'intérêt d'échanges d'idées entre personnalités appartenant à divers pays, l'importance de la communication d'expériences différentes; c'est ce qui se passe dans les Congrès des associations internationales.

Mais, sur ce terrain, peut-on aller plus loin, et envisager une action pratique internationale? En vérité, pour l'instant au moins, le champ en est assez limité. Comment, par exemple, imaginer des ententes internationales relatives à la prophylaxie de la tuberculose? Elles se réduiraient soit à des contrats financiers de réciprocité entre nations pour l'assistance donnée aux tuberculeux, soit à des manifestations d'entr'aide du type de celle que la Fondation Rockfeller a si généreusement prodiguée à quelques pays.

Les mêmes observations pourraient être formulées à l'égard de la syphilis; ici pourtant un point particulier a pu être pratiquement traité d'une manière internationale. Grâce à l'intervention de l'Office international d'hygiène publique, un accord fut signé à Bruxelles en 1924 par 15 pays (auxquels deux autres se joignirent ultérieurement), accord aux termes duquel les Gouvernements signataires « s'engagent à fonder dans les principaux ports des dispensaires antivénériens, dont ils assureront le fonctionnement. Ces établissements seront destinés à tous les équipages de navires de commerce, sans distinction de nationalité. »

La prophylaxie et le traitement de la syphilis ne sont d'ailleurs pas les seules questions relatives à la santé des marins qui aient provoqué une action internationale. Une Conférence

s'est tenue l'an dernier à Oslo sur l'initiative de la Croix-Rouge norvégienne et de la Ligue des Sociétés de Croix-Rouge dans le but d'embrasser dans son ensemble tout le problème du bien-être physique et moral du marin.

Les conditions du travail ressortissent également à l'action internationale. Le travail de l'enfant, le travail de l'adulte, ont donné lieu à des Conventions élaborées sous l'égide du Bureau international du Travail de la Société des Nations, et là encore, l'esprit de Genève a animé une coopération entre nations, dont l'action sur la santé publique est nécessairement du plus puissant effet.

Les problèmes relatifs à l'enfance ont encore retenu l'attention de la Société des Nations : une Commission spéciale de protection de l'Enfance y a été créée, qui étudie le bien-être et la sécurité, le développement et l'éducation, le travail et la moralité de l'enfant; sur bien des points ces études pourront mener à des résolutions qui, avec l'appui de la Société elle-même, se traduiront peut-être par des conventions internationales; c'est l'œuvre de demain; mais déjà cette œuvre est entamée, et dans un sentiment à la fois d'idéalisme élevé et de réalisation pratique.

Enfin, trois autres problèmes d'hygiène sociale peuvent être considérés du point de vue de la coopération internationale : celui de l'alimentation et des médicaments; celui des assurances sociales; celui de l'habitation ouvrière.

Combien, en effet, le problème de l'alimentation gagnerait à être abordé dans un esprit de coordination internationale : la production et la consommation, envisagées à travers les divers pays en ce qui concerne les diverses denrées alimentaires, céréales, viandes, boissons fermentées, notamment, ne pourraient-elles pas être mieux adaptées l'une à l'autre, pour le plus grand bénéfice des économies nationales et de la santé humaine?

En ce qui regarde les médicaments stupéfiants, un accord international a été signé à Genève à la suite des travaux si difficiles de la Commission de l'opium, accord qui se traduit par des résultats pratiques utiles à la santé publique.

***

Ces réalisations, on le voit, sont déjà fort encourageantes et dans un état d'avancement satisfaisant, mais elles ne peuvent acquérir leur vraie signification, et obtenir leur plein rendement, que si le sens de la coopération règne dans les esprits autant qu'il gouverne les faits.

De même que le désarmement moral chez les peuples est la condition du désarmement matériel des États, de même le rapprochement moral de tous ceux qui assument la charge de la santé publique est nécessaire à leur collaboration réelle dans la conduite des affaires sanitaires.

A cet égard, la formation du personnel technique occupe une place de premier plan. C'est lui qui, le premier, aura à saisir la valeur et à orienter la pratique de la coopération internationale : mais c'est lui aussi qui aura — tâche souvent malaisée, toujours ingrate — à faire admettre ces tendances nouvelles par les autorités administratives, trop souvent enclines à s'abriter derrière les égoïsmes nationaux, ou à s'enliser dans une indifférente inertie. C'est à lui aussi qu'incombera la tâche d'éduquer l'esprit public, de le pénétrer de l'importance des affaires intéressant la santé publique et de la nécessité naturelle, en ce domaine, de la solidarité entre nations.

Ce n'est pas à dire qu'une aussi lourde responsabilité doive peser exclusivement sur les agents sanitaires. En vérité, un énergique effort doit être déployé, qui amène enfin, en matière d'hygiène, les autorités publiques à comprendre et accomplir leur devoir, les masses populaires à reconnaître leurs véritables besoins et à en exiger la satisfaction.

A cette tâche, l'enseignement de l'hygiène doit s'attaquer avec obstination. Il importe désormais que l'entraînement scolaire des futurs praticiens soit imbu des directives de la médecine préventive et leur inspire le goût de la médecine sociale; il importe que des enseignements spéciaux inculquent une forte culture technique et morale aux agents destinés à exercer le contrôle de la santé publique, médecins et infirmières visiteuses. Il importe enfin qu'une propagande intensive et

sagace ouvre les yeux du peuple sur la gravité des problèmes qui touchent à sa santé; en effet, si le peuple n'approuve pas les lois sanitaires, on ne peut espérer qu'elles soient efficacement observées; par contre une population éclairée sur ces matières imposera ses préoccupations aux élus qui émanent de sa libre volonté. L'enseignement populaire de l'hygiène exercera donc son influence à la fois sur les tendances du législateur et sur l'observation des lois.

Ce triple enseignement de l'hygiène, médical, spécial et populaire, doit être imprégné d'un esprit à la fois social et international, dépouillé de tout égocentrisme individuel ou collectif; il doit viser au mieux-être des populations, et, pénétré de la notion d'interdépendance sanitaire, être animé d'un large souffle altruiste, tout en demeurant empreint de concepts rigoureusement scientifiques.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que l'Organisation d'hygiène de la Société des Nations ait donné tous ses soins à la grave question de l'enseignement de l'hygiène et de la médecine préventive. Elle recueille des documents sur les méthodes employées dans le monde, et une action pratique féconde a déjà été engagée dans des domaines divers : des écoles internationales de malariologie ont été par elle fondées à Paris, à Londres, à Hambourg. Des cours internationaux d'Hygiène ont été, sur son initiative et avec son aide, donnés aux Universités de Paris et de Londres. Enfin, l'institution des échanges de personnel sanitaire a pris une ampleur et fourni des résultats qui ont été appréciés déjà par les hygiénistes du monde entier : rien ne peut mieux assurer le développement parmi eux d'une mentalité commune et d'une volonté de coopération que cette connaissance mutuelle des esprits, cette comparaison des expériences, et cette familiarité des cœurs qui naissent nécessairement de ces « échanges ». La Société des Nations n'aura pas réussi de plus féconde tentative dans le sens de la coopération internationale que cette création de son Comité d'hygiène.

Il est juste d'ajouter que, dans cet ordre d'idées, d'autres initiatives auxquelles la Société des Nations ne laisse pas de s'intéresser, doivent être vantées : ainsi en est-il de ces écoles d'hygiène, semées dans les divers Continents par la Fonda

tion Rockfeller, qui a tant fait pour l'expansion dans le monde de l'idéal sanitaire.

***

En dépit des brillants résultats acquis, la coopération sanitaire est encore plus une rayonnante espérance d'avenir qu'une puissante réalité. Mais de solides jalons sont plantés. Conventions entre les nations, solidarité intellectuelle et morale entre les agents d'exécution, entente sur les principes scientifiques de toute cette activité, tels sont les points d'appui de la coopération sanitaire internationale, l'une des manifestations les plus hautes, les plus précieuses, les plus inattaquables de l'esprit humanitaire.

LÉON BERNARD,
de l'Académie de médecine,
membre du Comité d'hygiène de la Société des Nations.

AMOUR DE LA MUSIQUE

L'amour de la musique s'est tellement répandu aux États-Unis que nos artistes s'y établissent désormais comme dans un pays de Cocagne où l'on peut récolter à loisir les moissons nourricières qui ne mûrissent plus depuis 1914, semble-t-il, sur notre sol appauvri.

Mais inversement les étudiants des États-Unis viennent se soumettre à nos disciplines musicales. Après la guerre, un comité américain ayant résolu de détourner sur la France les exécutants, professeurs, compositeurs ou chefs d'orchestre qui prenaient autrefois le chemin de l'Allemagne, le gouvernement français a fait de son mieux. Contre un loyer modeste, une aile inoccupée du palais de Fontainebleau a été attribuée à nos visiteurs pour leur usage exclusif, et la durée des leçons fixée à trois mois, de juin à septembre. Vers la même saison, certains de leurs compatriotes suivent à Saint-Leu-la-Forêt les cours d'interprétation de madame Wanda Landowska : ils s'y familiarisent plus spécialement avec les chefs-d'œuvre anciens dont le sens peut être difficile à saisir pour des cerveaux tout neufs. D'autres, en arrivant à Paris, s'inscrivent au Conservatoire, à la Schola, à l'École normale de musique. Nous les rencontrons aux concerts, dans les grandes solennités symphoniques ou chorales. Ils sont touchants alors à observer, ces pèlerins fervents qui ont traversé les mers par amour de la musique.

Mais il est tant de façons d'aimer... Dans notre vieille Europe cloisonnée de frontières, le culte de la musique se modifie capricieusement selon les nationalités. La France et

l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne le pratiquent selon des rites bien différents. Religion à coup sûr, l'amour de la musique n'en est pas moins une religion aux variations multiples, profondément mystérieuses...

Or, si notre goût ne s'était point accordé avec le tempérament de nos hôtes américains, faute de sympathie et d'affinités spirituelles, ces jeunes gens auraient eu le chagrin d'avoir fait parmi nous un séjour inutile.

Les organisateurs y pensaient avec malaise... Dans cette délégation d'outre-Atlantique, lointaine postérité de nos émigrants, ne reconnaîtraient-ils pas, faiblement atténués par le temps et la distance, nos propres contrastes et nos incompatibilités séculaires? En outre, les dures servitudes matérielles qui pèsent là-bas sur les carrières de l'esprit ont peut-être meurtri les musiciens avec une cruauté particulière, puisque ceux-ci n'ont pas eu, comme les littérateurs, leur Edgar Poë, leur Nathaniel Hawthorne, leur Walt Whitman. Quelles possibilités latentes espérait-on découvrir chez eux?

Ces questions attendaient en vain une réponse. Les âmes ne se laissent pas déchiffrer aussi vite que les partitions. Quant à nos virtuoses, préoccupés de leurs triomphes personnels, mauvais psychologues par conséquent, ils ne rapportaient de leurs voyages que des informations sans valeur.

C'est au professeur W. R. Spalding qu'il appartenait de nous fournir un témoignage significatif. Après avoir consacré vingt années de sa vie à enseigner l'histoire de la musique aux élèves de l'Université Harvard et du collège Radcliffe, il s'est avisé de publier un *Manuel d'analyse musicale.* Le succès en a été fort vif. M. Firmin Roz a bien voulu traduire ce livre[1] en français et M. Adolphe Boschot l'a gratifié d'une préface louangeuse. Nous sommes heureux d'y trouver des indications précises sur l'état des connaissances musicales et l'évolution du goût en Amérique.

***

Tout d'abord, M. Spalding se défend d'avoir voulu écrire un brillant essai d'esthétique, à la façon de Ruskin ou de

1 Payot. Paris, 1927, 1 vol.

Walter Pater. La musique se suffit, dit-il judicieusement. Simple continuation de ses cours, fil d'Ariane à l'usage des novices, son manuel n'en est que plus intéressant.

L'auteur commence par quelques vérités fondamentales, nécessaires à ses élèves. Une, entre autres, lui tient au cœur. Il y revient avec prédilection, l'expose sous toutes ses faces. Pour participer largement à la vertu d'une musique, il est essentiel d'avoir présentes à l'esprit les lois qui la régissent. En effet, la musique se caractérise par une relation parfaite, un merveilleux accord entre l'intelligence et la sensibilité. On ne peut jouir profondément d'une sonate, d'une symphonie, d'un quatuor, à moins de connaître tout au moins approximativement la grammaire et la syntaxe de la langue musicale, ses principes de rhétorique et de dialectique. Comme n'importe quel idiome, le langage musical a son vocabulaire et ses règles de construction. A nous de les apprendre sur les bancs de l'école, avant qu'il soit trop tard.

Non content de signaler énergiquement la fonction prépondérante que l'intelligence exerce dans le phénomène musical, M. Spalding nous met en garde contre les pièges de la sensibilité. Le plaisir et l'exaltation que certaines combinaisons de sonorités et de rythmes procurent fortuitement aux ignares, ne sont à ses yeux de nulle valeur. « Aucun être », affirme-t-il, « n'est complètement dépourvu de la faculté d'être ému par la musique ». Rien de si différent que de recueillir à fleur de peau quelques impressions éphémères, ou de communier intimement, totalement, avec la pensée des maîtres. C'est en vain que la volupté ou une vague rêverie cherchent à nous donner le change... Vous avez de la joie à écouter des étrangers qui parlent entre eux une langue harmonieuse? A la bonne heure, tant qu'il vous plaira! Mais les comprenez-vous donc?...

Notre éducation est défectueuse aussi longtemps que le sens auditif hésite à discerner les matériaux dont se compose la musique. N'importe quelle oreille attentive finit par retenir un air. Ce n'est point assez. M. Spalding veut encore qu'elle puisse faire le départ entre les refrains ineptes dont se repaissent les profanes et ces thèmes parfaitement beaux qui semblent

le message de quelque dieu inconnu. Parmi ces nobles cantilènes, il en est d'une substance si riche que les génies eux-mêmes, après les avoir inventées, n'ont pu en épuiser jusqu'au bout toutes les ressources. L'étudiant américain s'en imprégnera de préférence, et religieusement : une fois incorporées à sa mémoire, elles ne le dérouteront plus par leurs subtiles métamorphoses. Que l'idée plonge dans les cavernes ténébreuses de la basse; qu'elle disparaisse au médium sous l'arabesque des chamarrures; qu'elle s'envole en modulant à travers des tonalités ondoyantes; qu'elle modifie la durée de ses notes par augmentation ou diminution; qu'elle se manifeste seulement par bribes ou parcelles, le véritable initié la saluera avec allégresse à chacun de ses retours et se gardera bien de la confondre avec les motifs qui sont là pour la symétrie ou le contraste.

Des millénaires ont dû s'écouler avant que les humains fussent capables d'agencer les sons et les rythmes, ces données originelles du problème musical. N'importe! M. Spalding est expéditif. Après la chanson populaire, où nos aïeux trouvèrent un premier moyen d'expression, il passe bien vite aux puissantes architectures qu'édifièrent les maîtres de la polyphonie. Il examine tour à tour la production des compositeurs les plus célèbres, s'efforçant à chaque fois d'en dégager les caractéristiques. Et comme il remonte à chaque fois des procédés à l'inspiration génératrice, son travail présente un intérêt psychologique. Ses portraits sont parfois d'une vérité saisissante. On voudrait pouvoir citer à ce propos son article sur Chopin. M. Spalding a le grand mérite de montrer ce que Chopin doit à l'étude réfléchie et passionnée des œuvres de Jean-Sébastien Bach; il prouve que le style de Chopin « s'appuie logiquement sur la connaissance des sons harmoniques, tels qu'ils sont engendrés et renforcés par la nature même du piano »; enfin, ayant à étudier les principaux chefs-d'œuvre de Chopin, il choisit avec sagacité le *Scherzo en ut dièze mineur* et l'admirable *Barcarolle.* Commentaires excellents, d'une gravité persuasive où se mêle volontiers un peu d'humour.

Quel dommage que M. Spalding s'abuse, à l'occasion, sur la valeur des éléments qu'il dissocie! Il n'est point permis

d'introduire de simples artisans dans le sanctuaire des grands artistes. Or, la démarcation entre les uns et les autres n'apparaît pas toujours à M. Spalding avec la netteté voulue. Ses nomenclatures pèchent par un certain pêle-mêle. Aux talents authentiques, aux génies souverains, il impose tout à coup d'étranges compagnonnages. Dans le chapitre sur la musique polyphonique et Jean-Sébastien Bach, on lit par exemple ceci : « On trouve des fugues pour orchestre dans le prélude de l'opéra de Puccini, *Madame Butterfly*, et au commencement du prélude du troisième acte des *Maîtres chanteurs* de Wagner... » Est-il possible qu'un savant professeur de l'Université Harvard, après des considérations élevées sur le rôle de la musique, rapproche étourdiment ces antipodes, *Madame Butterfly* et les *Maîtres chanteurs*? Tant de candeur ne préserve donc pas de la perversité la plus horrible?... Ailleurs, signalant à ses lecteurs les « variations » les plus importantes qu'on ait écrites depuis cinquante ans, il ne manque pas de nommer les *Variations symphoniques* de César Franck et l'*Istar* de M. Vincent d'Indy. Mais il leur adjoint le poème symphonique *Don Quichotte*, que les admirateurs éclairés de M. Richard Strauss ne comptent pas au nombre de ses inventions les plus heureuses. Près de ces ouvrages remarquables à des titres divers, et sur le même plan, il met les « variations énigmatiques » d'Elgar, *Enigma variations*, que rien ne semblait désigner pour un honneur si redoutable. Il passe entièrement sous silence *Variations, Interlude et Final sur un thème de Raweau* et tous les autres exploits que M. Paul Dukas a réalisés dans ce domaine; en revanche, il s'extasie abondamment sur les plates variations du *Trio en la mineur* de Tschaïkowsky.

Sans doute, en une entreprise de cette ampleur, un *Manuel d'analyse musicale* ne saurait donner satisfaction sur tous les points. Le chapitre sur Philippe-Emmanuel Bach est incomplet. La belle affaire! ne gémissons pas sur ces lacunes. On s'affligerait bien davantage de surprendre chez M. Spalding cet éclectisme paresseux qui permet aux Anglo-Saxons d'applaudir avec indifférence le principal et l'accessoire, le meilleur et le pire, le sublime et le trivial.

Ce n'est point par la hardiesse du plan ni par l'ingéniosité

des vues que le *Manuel d'analyse musicale* se recommande à un lecteur français. Notre vieux monde possède à cet égard des ouvrages plus solides. Mais ce qui plaît, c'est la manière affectueuse, tendre, souvent passionnée, dont M. Spalding parle de certains chefs-d'œuvre; c'est de le voir transporté par cet amour de la musique, par cette ardeur vers les choses divines, qu'on ne s'attendait pas nécessairement à trouver de l'autre côté de l'Atlantique. Voilà qui inspire confiance et sympathie.

Nous serions fort aises d'applaudir à Paris les compositeurs américains que M. Spalding énumère à la fin de son livre. On nous révélera peut-être un jour M. Charles Lœffler et cette *Mort de Tintagiles* dont M. Spalding affirme intrépidement que « Debussy lui-même n'a pas rendu d'une manière plus subtile l'inspiration lyrique de Maeterlinck ». Et si cette jeune phalange manquait de savoir-faire, cela ne tirerait pas à conséquence. L'essentiel serait d'y voir pétiller ce feu sacré qui répandait naguère dans notre école française tant d'éclat et de chaleur, et que M. Spalding admire particulièrement chez César Franck, Claude Debussy et M. Vincent d'Indy.

***

Tout se passe pour M. Spalding comme si la musique surgissait du néant vers la fin du xve siècle, en même temps que l'Amérique. Il distingue mal le Moyen Age de la préhistoire. A un certain moment, il prétend bien donner « quelques mots d'explication sur les modes du Moyen Age ». Mais ces modes, quels sont-ils? Tout simplement, les anciens modes grecs, dorien, phrygien, éolien, lydien, etc., dont M. Spalding ne mentionne nulle part les transformations. Quant à l'influence que l'antiquité grecque aurait pu exercer sur notre musique, il aime mieux n'en souffler mot. On croirait vraiment, à le lire, que nos archives musicales ne possèdent rien de plus ancien que les chansons populaires de cinq ou six nations.

Avant de blâmer ce point de vue, consultons la *Musique*

grecque de M. Théodore Reinach[1]. C'est une excellente petite brochure où l'auteur a condensé avec toute la clarté souhaitable les rares notions qui nous restent sur la mélodie, l'harmonie, les rythmes, les instruments et la pratique musicale de l'ancienne Hellade. Eh bien! quiconque aura lu ce volume excusera vraisemblablement le professeur W. R. Spalding de n'avoir point abordé devant les étudiants du Massachusetts une question abstruse et des plus embarrassantes.

M. Théodore Reinach nous en prévient avec bonhomie : son abrégé s'adresse surtout aux musiciens qui savent un peu de grec, et aux hellénistes qui savent un peu de musique. Autrement dit, à une élite extrêmement restreinte.

Du moins, ceux qui auront la noble ambition d'en être n'auront-ils pas perdu leurs peines. En quelques pages substantielles, ils se seront assimilé tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit savoir sur la mélodie et l'harmonie des Grecs. Ils connaîtront les trois genres mélodiques, les sept modes classiques et leurs vicissitudes. Les deux chapitres consacrés aux nuances et à la rythmique seront d'une lecture plus laborieuse. Peut-être même le second sera-t-il absolument inintelligible pour ceux qui n'ont aucune notion du grec. Chez les Hellènes, en effet, rythmique et métrique se pénètrent à tel point qu'on risque de ne rien entendre au rythme de leurs mélopées ni même à leurs théories générales sur le rythme, si l'on n'a pas appris leur langue.

Quand on a bien médité l'exposé de M. Théodore Reinach, on doute que nos civilisations modernes puissent jamais revenir à un pareil amour de la musique. Aucun pays ne ferait à la musique autant de place dans ses programmes d'enseignement. La musique, là-bas, se mêle intimement aux moindres circonstances de la vie publique ou privée. Les temples retentissent de chants et d'instruments. Les plus importantes cérémonies religieuses ramènent périodiquement à Delphes, Athènes, Lacédémone, des concours musicaux, sans compter les représentations dramatiques et les grandes exécutions chorales. La musique intervient dans l'athlétisme et jusque dans les combats, où les guerriers marchent de meilleure grâce, où les rameurs manient l'aviron avec plus

1. Payot, Paris, 1926, 1 vol.

de vigueur, quand la cadence leur est donnée par un joueur d'*aulos*, soufflant dans son double chalumeau, le visage à demi caché par une muselière de cuir. Chaque jour, les noces, les funérailles, les banquets, les récoltes, les vendanges, appellent, suscitent la musique. Les salles de concert, les « odéons », ne suffisent bientôt plus à l'empressement des amateurs. Au IIIe siècle, un bon citharède gagne un talent (6 000 francs) par audition. Et l'empereur Vespasien, si avare, paye à deux virtuoses fameux 200 000 sesterces (50 000 francs d'or) pour une séance à Rome.

Cette curiosité des mélomanes, ces honoraires exorbitants, voilà qui ressemble fort, en vérité, à nos mœurs contemporaines. Et néanmoins, si l'on entre dans le détail de cette musique défunte, quel dépaysement! Ou même, Apollon nous pardonne! quelle déception amère!...

Ce n'est pas tant la pauvreté des moyens qui nous rebute. On serait touché plutôt de la persévérance avec laquelle les Grecs se sont ingéniés à les accroître, à les enrichir. Qu'il est beau de les voir, chacun en sa province, assembler patiemment l'échelle normale de la lyre à sept cordes; les exécutants y ajouter peu à peu une huitième corde; cet octocorde dorien faire place insensiblement à l'hendécacorde, puis au pentédécacorde, si bien que celui-ci, par l'adjonction d'un tétracorde modulant, finit par embrasser un système de dix-huit notes! Comment ne pas suivre ces tâtonnements avec admiration?

Les modernes sont bien plus troublés par certaines particularités esthétiques ou physiologiques dont la raison leur échappe. M. Théodore Reinach nous conseille de les enregistrer purement et simplement. Soit! Mais quand on sait à quel point de raffinement le sens musical était parvenu chez les Grecs, on s'émerveille que la superposition des sons ne les ait jamais tentés. Et cependant, cela n'est guère douteux : les Grecs, nont pas connu la polyphonie au sens moderne du mot, ni seulement l'harmonie simultanée. Un accord de trois sons était pour eux quelque chose d'inouï. Comme si leur oreille différait organiquement de la nôtre, ils excluaient des consonances véritables les tierces et les sixtes majeures, les considérant tout au plus comme les moins cruelles des dissonances! Et combien d'autres bizarreries!... La marche mélodique

était descendante chez eux; elle s'effectuait de l'aigu au grave. Des siècles se passèrent avant que les chanteurs, faisant leurs gammes, eussent l'idée de remonter du grave à l'aigu pour redescendre ensuite, comme cela se fait aujourd'hui. Il y a entre eux et nous des oppositions inexplicables. Qu'elles sont donc mystérieuses, ces lointaines origines de la musique!

Le déclin de cette culture n'est pas moins étrange que son commencement. Après une évolution de plusieurs siècles, pendant laquelle la musique grecque avait conquis le monde, elle périt corps et biens dans le naufrage du paganisme. Les sept modes fondamentaux se survécurent dans les modes ecclésiastiques, mais, hélas! dans quel désarroi! Si profondes étaient les ténèbres au Moyen Age que les théoriciens brouillèrent les noms, intervertirent l'ordre de succession. L'hyperdorien ecclésiastique se trouva seul coïncider avec son prédécesseur, l'hyperdorien de jadis. Les instruments anciens, associés de trop près aux splendeurs des faux dieux, furent bannis. La harpe germanique remplaça partout la lyre. Et quand Théodoric le Grand, souverain des Ostrogoths d'Italie, voulut se rendre agréable à son allié Clovis, il lui envoya, comme une rareté unique, le dernier joueur de cithare....

M. Théodore Reinach a joint à son opuscule en appendice quelques fragments de musiciens grecs. Comme leur double notation instrumentale et vocale est d'un usage peu courant, les profanes se réjouiront de pouvoir les lire en notation moderne. Il y a là, entre autres débris, une épitaphe chantée du Ier siècle après Jésus-Christ, écrite pour un certain Séikélos, qu'on a découverte à Tralles d'Asie Mineure. C'est une chanson brève, très simple, d'un sens émouvant : « Tant que tu vis », conseille l'inscription funéraire au passant, « brille... Ne t'afflige de rien outre mesure. La vie dure peu... Le temps réclame son tribut... »

Cette épitaphe dit vrai, malheureusement. L'art, malgré la sentence fameuse, dure aussi peu que la vie. Et la musique grecque a payé au destin un tribut écrasant.

***

L'invention de l'imprimerie suffirait-elle à conjurer le retour d'un pareil désastre? Rien de moins certain, n'en déplaise aux optimistes. Les générations des hommes obéissent à la mode comme au vent les rameaux. L'ingratitude, la négligence, l'oubli entassent à peu près autant de ruines que le vandalisme destructeur. Nonobstant les typographes, des formes d'art ont pu s'évanouir tout entières, avec leurs auteurs, leurs interprètes et leurs théoriciens, sans que les contemporains y aient seulement pris garde. En veut-on un exemple? Personne ne se souvient aujourd'hui, quelques spécialistes mis à part, d'une alliance du drame, de la musique et de la plastique, librement renouvelée des Grecs, que le XVIIe siècle avait entreprise pour le bon plaisir de Louis XIV. Et pourtant, cette tentative aurait pu aboutir à un succès, si Molière, seul capable de l'imposer, n'avait succombé prématurément.

Reprenant une idée fort intéressante de M. Romain Rolland, MM. Bernard Guégan et André Schaeffner se sont avisés que « la manière dont on interprète aujourd'hui les comédies de Molière fausse l'opinion sur ce que fut au XVIIe siècle la représentation de ces pièces ». De peur qu'on n'en arrive à « envisager le texte de Molière dépouillé du contexte musical, chorégraphique ou décoratif qui l'avait alors accompagné », M. Bernard Guégan publie les œuvres de Molière avec des gravures anciennes, force documents curieux, des bandeaux, des fleurons, des culs-de-lampe dans le goût de l'époque. M. André Schaeffner y joint de son côté les contributions musicales que Molière avait obtenues de Lully, Beauchamp et Marc-Antoine Charpentier. Cela fait une édition bien savoureuse[1].

Il nous est rappelé ainsi que Molière se disposait à réunir dans la comédie, si la Parque l'eût souffert, les multiples ressources de l'ancien ballet de cour. D'après M. Schaeffner Molière était sans doute musicien. Et l'on peut ajouter hardiment, danseur, puisque, dès 1655, il participait à deux entrées du *Ballet des incompatibles* à Montpellier. Donc,

1. Payot, Paris, 1927-1928, les trois premiers volumes ont seuls paru.

Molière rêvait d'une comédie-ballet où la poésie se fût unie à la musique et à la danse, tout en les dominant. Il avait introduit un épisode musical dans les *Précieuses ridicules* : cette courante que les violons offrent à Cathos et Madelon. Les *Fâcheux* portaient le sous-titre de « comédie-ballet ». Et l'on sait avec quel empressement Molière a saisi les occasions de danse, de pantomime et de musique dans toutes ses œuvres, jusqu'au *Bourgeois gentilhomme* et au *Malade imaginaire.*

Il désirait, en effet, que les Français employassent d'une manière plus conforme à leur génie naturel des facultés qui allaient bientôt se disperser dans l'opéra, au profit exclusif de la musique. M. Schaeffner rappelle à ce propos les paroles que prononça Doneau de Visé après la mort de Molière : « Il a le premier inventé la manière de mêler les scènes de musique et de ballets dans les comédies, et il avait trouvé par là un nouveau secret de plaire. » M. Romain Rolland signalait déjà combien l'initiative de Molière aurait pu être féconde si elle avait prêté à la comédie classique cet élément de fantaisie et d'outrance qui lui a fait cruellement défaut par la suite. « Le pouvoir d'ivresse qu'il y a dans la musique rendait possibles toutes les audaces de la fantaisie... »

Mais Molière expire le 17 février 1673. Soustrait à cet ascendant impérieux, Lully se voue uniquement « à la consécration de l'opéra français. » Et la musique de théâtre l'emporte désormais sur la chorégraphie et la poésie.

***

A en juger par la partition des *Fâcheux*, du *Mariage forcé* et de la *Princesse d'Élide*, Beauchamp et Lully fournissaient à leur collaborateur Molière des ouvertures et des airs sans grand « pouvoir d'ivresse ». En réalité, si nous voulions découvrir les prestiges que la comédie peut emprunter aux chants et à l'orchestre, nous sauterions ici un siècle. Cela nous conduirait tout doucement à ce mois de septembre de 1787 où Mozart, déjà célèbre par ses *Noces de Figaro*, arrive à Prague pour y terminer son nouvel opéra, *Don Juan*, chez ses bons amis Duschek.

Molière avait traité un sujet analogue dans son *Festin*

de Pierre. Mais le librettiste de Mozart, Lorenzo da Ponte, s'inspirait plutôt d'une pièce italienne, *Il convitato di pietra*, que Giovanni Bertati venait de fabriquer pour son compère G. Gazzaniga, maître de chapelle à Crémone.

Une monographie récente de M. Julien Tiersot, le « *Don Juan* » *de Mozart*[1], étudie de près le séjour du maître à Prague et nous invite à suivre son effort créateur. Quoi de plus agréable? Nous ne demandons pas mieux que de gagner, en compagnie de M. Tiersot, le village de Smichov, dans le voisinage immédiat de Prague. C'est là que le couple Duschek habite un joli pavillon, la « Bertramka », sur un coteau planté de vignes.

Traversons d'abord le jardin. Il a gardé ses arbres fruitiers, ses marronniers, ses vieux platanes. Voici la table de pierre où Mozart s'asseyait chaque matin pour travailler en plein air. Ses amis, un peu rustiques et bruyants, jouaient souvent aux quilles. Et lui, quand son tour venait, se levait, quittait de bonne grâce Zerline ou donna Anna, puis, « sans être aucunement distrait par les conversations et les éclats de rire qui l'entouraient », se remettait en souriant à ses paperasses.

Dans la chambre à coucher, que ses hôtes ont eu le bon esprit de laisser intacte, on se croirait sous le règne de Joseph II. Les soies sont à fleurettes et les toiles à personnages. Les meubles sont rococo. Le papier de tapisserie est vert et blanc. Le touriste studieux pourra déchiffrer, si le cœur lui en dit, la lettre autographe où Mozart parlait de *Don Juan* à son cher Gottfried von Jacquin...

Ayant pu examiner à loisir le manuscrit original de *Don Juan*, à l'époque où il en avait la garde au Conservatoire de Paris, M. Julien Tiersot connaît mieux que personne la différence des papiers et des encres, les moindres changements d'écriture, et cette expertise si clairvoyante et pieusement approfondie lui permet d'inscrire à bon escient une note précise au bas de chaque feuillet. Avec lui, nous avons donc l'illusion d'assister à la naissance de *Don Juan*. Après cela, M. Tiersot a beau entrer dans le détail minutieux des airs et des ensembles, son procès-verbal d'inventaire nous fascine comme un roman.

1. P. Mellottée, Paris, 1927, 1 vol.

***

L'heureux effet de cette méthode nous enseigne l'ordre selon lequel il faudrait lire deux ouvrages qui ont paru en 1927 sur Beethoven.

Dans le premier, *Beethoven raconté par ceux qui l'ont vu*[1], M. J.-G. Prod'homme s'est appliqué à grouper des informations de première main, souvenirs d'amis, d'élèves, de visiteurs occasionnels. Et ce sont là des témoignages précieux, car la production de Beethoven, selon la juste remarque de M. Spalding, « exprime de façon si intense sa personnalité qu'il est indispensable de connaître l'homme et son milieu, si l'on veut arriver à une intelligence complète de ses œuvres ». Sans doute, ces documents figuraient pour une bonne part dans la biographie de Thayer, achevée par Deiters et Riemann. Mais alors même qu'on aurait une traduction française de cet ouvrage monumental, les récits que M. Prod'homme nous met sous les yeux gagneraient beaucoup à être lus à la file, classés par ordre de date.

Presque toutes ces images nous montrent un Beethoven âgé, valétudinaire, ou même à l'agonie. Aucune ne remonte au delà de 1798. C'est donc à un personnage tout différent que nous avons affaire avec l'autre livre de M. Prod'homme, la *Jeunesse de Beethoven*[2], plein de révélations et de trouvailles. Au lieu d'un Beethoven sur son déclin, voici un Beethoven à son aurore. Et quel tableau animé, pittoresque, du train que les archevêques-électeurs de Cologne menaient jadis dans Bonn, leur résidence et capitale temporelle! Le dernier de ces souverains ecclésiastiques, l'archiduc Maximilien-François, étant frère des empereurs Joseph II et Léopold II, cela détermine Beethoven à écrire en leur honneur deux cantates solennelles. Et puis voici le grand-père en personne, le vieux Ludwig van Beethoven, « Ludwig Ier » pourrions-nous dire, venu d'Anvers en Allemagne pour être bassiste et qui finit par diriger la chapelle électorale après de longs et loyaux services qui ne l'empêchèrent d'ailleurs pas de cumuler avec son emploi de musicien la profession autre-

1. Stock, Paris, 1927, 1 vol.
2. Delagrave, Paris, 1927, 1 vol.

ment lucrative de marchand de vin en gros. M. Prod'homme nous a encore rendu le bon office d'annexer à son travail les catalogues thématique et chronologique des œuvres rédigées par Beethoven entre 1782 et 1800. Comme nos contemporains ont exhumé depuis trente ans force opuscules inédits de cette période, il devenait indispensable d'en établir enfin une nomenclature complète.

***

Si Beethoven a mis beaucoup de soi-même dans son art, Frédéric Chopin, lui, s'y est mis tout entier. Il y a plus d'incidents romanesques dans la moindre de ses esquisses que dans l'ensemble de sa vie. M. Guy de Pourtalès en a fait l'expérience, quand il a voulu arracher à ce solitaire son secret obscur et douloureux. Nous lisons avec plaisir *Chopin ou le poète*[1]. Cette brillante peinture des milieux et des époques, ces qualités de conteur et d'essayiste, nous en avions déjà éprouvé l'attrait dans sa *Vie de Franz Liszt*. Mais quelle gageure qu'une biographie de Chopin! C'est ici un morceau de bravoure, le plus périlleux de tous, que l'on doit exécuter d'un bout à l'autre en sourdine, devant un auditoire exigeant et raffiné. Il y faut une légèreté extraordinaire, une souplesse et une justesse de moyens à décourager les plus subtils. M. Spalding, dans son *Manuel d'analyse*, avait bien tracé un croquis de Chopin fort ressemblant; mais celui-là ne se rapportait qu'à sa physionomie musicale. Si M. Guy de Pourtalès, avec des facultés d'auscultation bien plus remarquables, avait agi de même, la musique ne lui aurait certes pas refusé ses confidences et ses aveux. Car l'aventure décisive de Frédéric Chopin, sa passion par excellence, ce ne fut point Constance Gladkowska, ni Marie Wodzinska, ni même George Sand : ce fut, jusqu'à son dernier souffle, un amour immatériel, mais effréné et brûlant, pour la musique...

Puisqu'on demande à la vie des artistes de nous expliquer leur génie, M. André George a eu le talent de résumer en quelques traits vigoureux la biographie de Richard Wagner dans

1. Nouvelle Revue Française, Paris, 1927, 1 vol.

son *Tristan et Isolde*[1]. Ensuite, examinant la genèse de ce drame prodigieux, il a montré comment, vers sa quarantième année, le besoin de création artistique s'identifiait chez Wagner avec une aspiration éperdue vers l'amour. Le futur poète de *Tristan* écrivait alors à sa nièce Françoise : « L'amour est la seule réalité véritable, sans laquelle tout le reste n'est que mort. » Impatient de connaître par lui-même les délices d'un amour sublime, il entendait bien les goûter tout au moins en imagination. Aussi annonçait-il résolument à Liszt, vers l'automne 1854 : « Je veux élever à ce rêve, le plus beau de tous les rêves, un monument dans lequel cet amour se satisfera largement d'un bout à l'autre. J'ai ébauché dans ma tête *Tristan et Isolde...* » Pressantes revendications d'une âme hautaine, avide et indomptable : elles allaient bientôt jeter le trouble dans un cœur romanesque. On sait ce qu'il advint à Mathilde Wesendonk.

M. André George nous rappelle encore très opportunément, car nous serions tentés de l'oublier, que le « pouvoir d'ivresse » conféré au chef-d'œuvre wagnérien ne s'est point dégagé tout de suite. Il a fallu des années à *Tristan* pour s'emparer des âmes. C'est ainsi que certains toxiques, malgré leur véhémence, agissent en secret, avec une lenteur irrésistible.

***

Le triomphe de *Tristan*, si tardif, n'en a pas moins exercé une fascination universelle. On a trop bien compris le sens de ses incantations. Après *Tristan*, à cause de *Tristan*, beaucoup de gens n'aperçoivent dans le phénomène musical qu'une source inépuisable d'exaltations et de langueurs. Et cette opinion a cours notamment parmi les hommes de lettres.

Relisons, par exemple, le singulier préambule que Barrès a placé en tête de son apologue chinois, la *Musique de perdition*. Au concert du dimanche, il observe des femmes en extase, des jeunes gens frémissants, des vieillards qui tournent la tête vers les fantômes de leur passé. « Hier, au concert du

1. P. Mellottée, Paris, 1927, 1 vol.

Châtelet, tandis qu'on jouait *Tristan*, le public s'abandonnait aux transes de la volupté. Certaines jeunes femmes avaient des visages d'alcôve... » Et il s'ébahit, non sans malice, que l'on déchaîne à l'aveugle des airs qui peuvent mettre en activité nos folies et des ferments de nous-mêmes inconnus.

Certes, c'est déjà commencer à pressentir la grandeur et la mystérieuse souveraineté de l'art musical que de reconnaître la grâce de Mozart, l'éloquence de Beethoven, la force d'émotion qui rayonne de Chopin, le terrible magnétisme d'un Wagner et ses effets pathologiques. Mais ce n'est là encore qu'une vue superficielle, et, pour tous ceux qui la considèrent du dehors, la musique reste fatalement un paradis artificiel. C'est ainsi que M. Paul Bourget confessait avoir ressenti à Bayreuth, en 1886, « une commotion cérébrale assez analogue à celle que l'Anglais Quincey décrit dans ses confessions de mangeur d'opium[1]. » La musique est bien autre chose. Sa puissance l'emporte de loin sur l'opium et le haschich, car l'ivresse que les sons, les rythmes et les timbres visent à produire, c'est l'ivresse merveilleusement sage de l'inspiration.

La musique est placée sous le signe de l'esprit. Pour en obtenir des félicités parfaites, il faut connaître ses lois, sa structure, son évolution, il faut parler sa langue, il faut en avoir l'entente intellectuelle. N'est-ce point ce que M. Spalding enseigne à ses élèves de l'Université Harvard? Les véritables initiés l'ont compris de bonne heure, et voilà qui nous vaut aujourd'hui tant de belles études de psychologie et d'histoire. Il existe assurément plusieurs façons d'aimer la musique, mais toutes ne sont pas équivalentes en dignité.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. *Journal des Débats*, 8 août 1886, article cité par M. André George.

THOMAS HARDY

Quand Thomas Hardy commença d'écrire, il y a bientôt soixante-dix ans, Darwin était encore inconnu, l' « Origine des Espèces » n'était pas encore composée. Thomas Hardy est antérieur à l'établissement définitif, qui paraît maintenant si lointain, du principe d'évolution dans la conscience humaine. Rien ne fait mieux sentir l'antiquité du grand vieux chêne, qu'atteignit la mort avant la vétusté. Il avait grandi dans l'atmosphère de cet idéalisme victorien, à la fois utilitaire et moralisant, qui nous est souvent représenté comme tiède, fade, et n'allait pourtant pas sans panache intellectuel et forfanterie morale. Quels types de femmes qu'Henriette Martineau, Florence Nightingale! Quand Hardy avait vingt ans (1860) Tennyson était poète-lauréat depuis dix ans. Ce climat littéraire n'était point si déprimant qu'on le dit. Le lauréat fit même (qui le croirait?) scandale, avec *Maud* en 1855. La réaction contre l'esprit victorien n'est donc pas d'aujourd'hui. C'est la réaction contre cette réaction qui est maintenant intéressante. Il n'y a pas plus lieu désormais de se gendarmer contre la reine Victoria que contre la reine Anne ou la reine Élizabeth.

Ce qui distinguait le régime intellectuel alors régnant, c'est moins l'oppression, la *répression* dont nous avons les oreilles rebattues, qu'une sorte d'optimisme social et militant, fondé sur une foi en l'ordre interne, très sourde, pourtant, aux réalités invisibles. Tel est l'état d'esprit que caractérisa le vers fameux : *For Man is Man, and Master of his Fate.* — « Car l'Homme est l'Homme, et Maître de son Destin. » J'ai

risqué : forfanterie. C'est qu'on ne remarque pas assez ce que l'époque eut de bourgeoisement cornélien. Voilà le fond de tableau, contre lequel il faut d'abord voir Thomas Hardy. Sa position subséquente n'a guère changé. Contre les contraintes, il a invoqué la passion; puis contre les systèmes, le hasard, l'ironie; et contre l'illusion, une impitoyable clairvoyance. Il est curieux qu'on lui ait à la fois reproché son déterminisme et sa hantise du fortuit, de l'accident.

La principale fonction de Thomas Hardy, la première, la dernière, dans l'histoire contemporaine des Lettres, fut donc d'être une protestation vivante contre les marottes de son temps. D'abord, contre la confiance en soi, l'intrépidité d'espoir que les pieux contemporains de sa jeunesse fondaient sur une conception simplifiée de l'homme et de la nature, aboutissant à la victoire inévitable de l'esprit. Ensuite, dans l'âge mûr, et toujours comme romancier, contre une autre philosophie et une autre religion non moins illusionniste, celle du progrès indéfini de l'humanité par la conquête de la matière. Enfin, dans la grande floraison poétique de sa vieillesse, contre l'utopie nouvelle d'une évolution éternellement créatrice et nécessairement « progressiste » elle aussi, mais agissant par l'inconscience, dans le flux et le flou. Thomas Hardy représente, en somme, des valeurs méconnues par son demi-siècle, en particulier celles du statique, du *fini* dans le temps et l'espace, de l'extérieur et du distinct, du solide et du compact. Ces valeurs, il les a soutenues contre la déflation, et maintenues, devant la confusion universelle où nous vivons métaphysiquement depuis une génération. Sur bien des points il a souligné d'un vigoureux trait d'ombre les lignes dominantes et successives de son époque. S'il reste, de notre temps, une image positive, il en aura été, plus ou moins, avec toutes les nuances qu'on voudra, mais pour chaque trait, une sorte de premier négatif. « Pour les sens et le sentiment, il ne saurait y avoir de négatif. Là, tout ce qui est, est complet. Mais le savoir étant incomplet par nature, la négation lui est fonctionnelle. Quiconque pense, nie d'abord » (*S. Ward. The Ways of Life.*) La partie vivante, principale, éternelle, de l'œuvre de Hardy relève des sens et du sentiment.

Son temps, son pays, virent d'abord l'autre, et se vengèrent. Il n'était pas reclus d'instinct. Il fut proscrit moralement, pour hérésie, et se terra. L'Europe l'a-t-elle consolé? Hier encore Hardy, qui, Dieu sait, n'y pensait mie, apprit qu'ayant encouragé l'humanité à se détruire, il n'aurait pas le prix Nobel. Il a fallu ses obsèques, et Westminster, pour qu'il obtînt réparation. Ses funérailles furent son Jubilé.

Le « nihilisme », le « fatalisme », « l'ironie meurtrière », le « désespoir desséchant » de Hardy, autant de mots pour désigner un ressentiment collectif contre le non-conformiste de la morale, de la science et de l'évolution utilitaires. Cette condamnation, qui dura quarante ans, atteignait des traits certes notables dans l'œuvre de Hardy, et qu'il ne cessa d'accuser, par bravade et par jeu. Mais quel abus, quelle pitié, de n'avoir pas assez vu, à côté, l'immense et lumineuse fresque qu'a brossée *en chantant* cet incomparable artisan, qui fut le moins triste des hommes!

A quoi bon répéter maintenant « qu'un trône est vacant » dans les lettres anglaises? Je ne vois, pour y monter (en gambadant), que Bernard Shaw, Irlandais.

***

Il n'est pas question de se livrer ici à une de ces reconstructions de destinées qui remplissent des volumes et demeurent contestables. Tout ce qu'on veut marquer, c'est le sens d'une attitude générale de Thomas Hardy par rapport à son temps, et le présage d'une autre attitude, celle de la proche postérité envers Hardy.

Il ne faut pas trop compter, pour s'éclairer, sur les sources contemporaines d'information biographique. Surtout dans le cas de Hardy, silencieux, solitaire, timide, elles sont rares et suspectes. Les études spéciales, les grandes monographies qui ont paru ou paraîtront pendant la période critique où l'œuvre passe au purgatoire, sont plus ou moins des thèses d'Universités. Par leur nature même elles se rattachent nécessairement et légitimement aux philosophies successives dont l'influence pénètre le haut enseignement, et, par action ou réaction, la jeunesse intellectuelle. La thèse de M. Hedgcock date un peu

(1910); elle ne considère Hardy que comme romancier du « Wessex », mais, dans ces limites, reste un guide fort appréciable. D'autres travaux universitaires sur Hardy sont, comme celui-ci, plus ou moins empreints de déterminisme scientifique ou sociologique. Je ne puis malheureusement que citer les travaux si « intelligents et si féconds » de madame et monsieur Louis Cazamian, et aussi celui de M. Firmin Roz. La thèse de madame Cazamian sur « le Roman et les Idées en Angleterre » porte comme sous-titre significatif : l'*Influence de la Science*, 1860-1890. Les articles très personnels et sur bien des points révélateurs que publie M. J.-J. Mayoux dans la très utile *Revue Anglo-Américaine* des Presses Universitaires de Paris rapprochent Hardy d'une psychologie plus contemporaine encore, et trahissent une forte aimantation intuitiviste, par instants freudienne. C'est ainsi. Les gloires, certaines de surnager, mais qui flottent encore, se trouvent tirées à hue, à dia, dans les courants de préoccupations qu'apporte chaque génération successive. Ce n'est pas un fragment de journalisme comme celui-ci qui saurait départager leurs directions. Au moins peut-on, en dehors de tout système, prévoir en quel sens elles se composeront.

La gloire de Thomas Hardy est d'autant plus malaisée à définir qu'elle s'est longtemps fondée, et se fonde encore exclusivement chez nous, sur son œuvre de romancier. Or, pendant les trente dernières années de sa vie, c'est-à-dire depuis la soixantaine, il a complètement abandonné le roman pour la poésie. C'est comme poète qu'il semble, en son propre pays, s'orienter aujourd'hui vers le Panthéon de demain, si différent de celui d'hier.

Dans un livre récent, discutable comme tout ce qui est remarquable, M. E. M. Forster dit de Thomas Hardy qu'il est un « écrivain beaucoup plus important que Meredith et un romancier moins heureux... C'est, ajoute-t-il, essentiellement un poète. » On entend partout, dans ses romans, des coups de marteau sur les décors : il « met l'accent sur la causalité ». Sauf chez *Tess*, « plus grande que le destin lui-même », les personnages sont sacrifiés à l'irrésistibilité des événements. Dans les romans du Wessex, « c'est non le destin *en nous* mais le destin *hors de nous* qui s'exprime : la lande d'Egdon avant

Eustacia, la Forêt sans les forestiers... Au contraire, dans les *Dynastes*, complet succès.... » Les coups de marteau, on les entend, là aussi, mais pas sur les portants. Ils *clouent* ensemble « cause et effets, caractères et décors. » Et cela tient... « Comme poète, visionnaire, prophète, Meredith n'est qu'un *chanteur de banlieue* auprès de Hardy. Mais Meredith savait la limite de ce que le roman peut porter... Morale : il n'y a pas de morale; l'œuvre de Hardy, j'y suis chez moi, celle de Meredith ne saurait être ma patrie. »

Ainsi s'exprime un des principaux romanciers et peut-être un des plus pénétrants critiques de l'Angleterre contemporaine (*Aspects of the Novel*, novembre 1927). Il est évident que la revision des valeurs dans l'œuvre de Hardy est déjà commencée. Hardy avait lui-même souligné vigoureusement son point de vue, et dans le Bottin anglais des célébrités (*Who's who*) il rédigeait ainsi sa notice : *Hardy, Thomas, Auteur. Prose* : 25 *années. Vers* : 28 *années.* Il y a là un phénomène qui mérite considération. C'est à l'âge où les poètes cessent de produire qu'il se voua entièrement à la poésie.

Je sais bien que des raisons dont nous n'avons pas le droit de faire état devant un lit de mort peuvent, en partie, expliquer cette résurrection. René Puaux a signalé avec tact que le fin et frêle Thomas Hardy, veuf à soixante-douze ans d'une épouse plantureuse et vigoureuse qu'il avait depuis trente-huit ans aimée et subie, épousa vingt mois plus tard sa secrétaire dont il avait éprouvé le long dévouement. Dans le même article on a pu lire des vers touchants et significatifs « qui se voulaient parés d'ironie ». Il semble y avoir eu, dans la vie sentimentale de Thomas Hardy, une nuance tragi-comi-pathétique, que sa noble vieillesse épura, en la dépouillant d'une certaine cocasserie.

Nul écrivain ne fut peut-être plus hanté par l'éternel féminin. Il y a déjà plusieurs années qu'on l'a appelé en Angleterre, sans qu'il protestât, le spécialiste de la femme, et cette impression était surtout fondée sur ses poèmes lyriques. Les femmes dominent l'œuvre de Meredith, mais perchées sur un piédestal qu'il leur érigea. Ce sont, au fond, des intellectuelles. Les femmes de Hardy sont des femmes, créatures d'instinct, et, trop souvent, de souffrance, *Time's*

Laughing Stock : « Risée du Temps » (c'est le titre d'un de ses recueils), la plupart conduites par des fatalités sans figure et sans nom. Leur destin sombre fréquemment dans un drame. Que de titres significatifs : « The Flirt's *Tragedy* », « A Tramp-woman's *Tragedy* », « A Sunday Morning *Tragedy* », « The Girl at His Funeral », etc. Signe particulier : les plus cultivées comme les plus rustiques sont musiciennes, et *chantent* leur vie. Rappelez-vous Marty dans les *Forestiers*. Thomas Hardy, pur visuel, dessinateur d'instinct, semblait chercher un art complémentaire.

L'intense préoccupation de la Femme, c'est-à-dire de l'amour normal peut, à l'excès, devenir morbide. Elle suffirait pourtant à distinguer Hardy d'une notable fraction de la tribu littéraire et à l'isoler de certaines modes qu'il abhorrait. Il n'est pas étonnant que ses vers aient contribué plus que le reste de son œuvre, où il ne parle qu'à travers des personnages, à le faire considérer de nos jours plutôt comme un grand poète qui a écrit des romans que comme un grand romancier qui a écrit des poésies. Pour moi, il fut l'un et l'autre. Je ne sens pas le besoin de choisir.

On va répétant que l'insuccès de *Tess* et de *Jude*, jusque dans son entourage immédiat, le détourna du roman. Il n'aimait pas ce sujet, se contentait de répondre que la poésie était son véritable instrument : « My true medium ». Là aussi, il y a des raisons de ne pas trop s'avancer, qui disparaîtront plus tard. Certaines affirmations trop confiantes sur ce qu'on appelle l'évolution de son art paraissent en conséquence saugrenues. Peu d'artistes ont si peu « évolué ». Les faits manquent, aussi bien pour réfuter que pour confirmer en détail l'opinion que Thomas Hardy brisa sur le tard avec l'art du romancier, parce que le métier ne payait pas, ou qu'il était inapte à ce tissage d'événements qui est au fond de tout récit. Nous savons seulement (mais cela suffit) qu'un tiers environ des petits poèmes publiés après ses soixante ans se rapportent à des épisodes antérieurs de sa vie. Beaucoup de ces « Impressions » qui sont peut-être son plus pur froment, ont été remaniées, changées de date. Pourquoi ne les a-t-il publiées que beaucoup plus tard? — Cela ne nous regarde pas, du moins pour le moment.

Peut-être faut-il attribuer à une cause plus profonde, quoique non point unique, son changement de registre. M. F. Baldensperger, étudiant en général l'*Effort vers l'Expression* dans son livre sur la *Littérature*, montre que l'œuvre dramatique, articulée, charpentée, est au bout des cinq ou six degrés qui, partant du lyrisme et passant par l'épopée, conduisent historiquement le Verbe humain du subjectif à l'objectif. Je m'excuse de ces abstractions. En termes plus simples, l'âme chante d'abord, construit ensuite. Thomas Hardy est parti comme bien d'autres de la bâtisse, et de la bâtisse toute faite. Métaphoriquement aussi, il était fils d'entrepreneur, architecte de naissance. Dans sa solitude croissante, un retour inconscient vers l'immédiat comme objet, vers le direct comme moyen, l'entraînèrent vers le lyrisme. Ce ne fut pas une reculade; mais plutôt la fuite en avant, hors des tranchées. Il s'exposa plus découvert et plus nu. Pourtant il n'a jamais tout a fait dépouillé le prosateur. Dans les *Dynastes*, son œuvre maîtresse, il est épique et dramatique au moins autant que lyrique.

Si le roman ne faisait que purger des passions, personnifier ou éliminer des fantômes (cf. Dostoiewski, Marcel Proust, André Gide), le poète pourrait s'exprimer jusqu'au bout par cet instrument. Mais la diversité, l'équivoque de ses origines, sa prodigieuse prolifération, contraignent ce genre à être « historique ». Il reste soumis au temps et à l'espace scientifiques qui lui imposent le récit, le truchement des « caractères », l'imbrication des événements ou des états, même dans ce qu'on appelle le monologue intérieur. C'est un genre éminemment composite, social. Le poète n'y est pas libre. Ce « protestant littéraire » qu'était Hardy a marché vers la liberté. Il a marché vers elle, mais il ne l'a pas atteinte. Il portait avec lui son éducation, son attitude.

***

En dépit des anecdotes retrouvées après coup, Hardy fut, par maint côté, un « primaire ». Son père était « stonemason », entrepreneur rural, comme celui de Meredith, tailleur. Il n'alla qu'à l'école du hameau. Sa mère lui fit, paraît-il, lire à douze

ans la traduction de Virgile par Dryden. Aucun grand rural ne « doit » avoir ignoré les *Géorgiques*. Elle lui fit aussi, dit-on, donner des leçons de français. C'était du français pour commis d'architecte. Il fit en cette qualité son apprentissage dans le bourg voisin. Venu à Londres il suivit, paraît-il, des cours à King's College. Cours du soir? Il « fallait » qu'il eût au moins touché l'Université. En fait, il se forma tout seul, n'en fut pas mieux « formé », mais garda la faculté de devenir lui-même.

Il a toujours composé avec effort, et on le sent. Il ne s'est jamais défait d'un penchant pour les résumés, les citations, les théories simplifiées. Il publie, entre deux pages augustes, des dissertations de brevet supérieur. Jude et Sue échangent par lettres des extraits de manuels. Autant de traces d'autodidactisme.

Ceux qui passèrent par la même voie ont connu le besoin juvénile des attitudes extrêmes, qui dispensent d'examen et de discussion. A vingt ans, longtemps avant d'avoir soupçonné Schopenhauer, Thomas Hardy était pessimiste, mais pessimiste féroce. Telle était, en 1860, la formule d'une petite minorité qu'illustra James Thomson, le poète maudit. On sait aussi que la contradiction fortifie souvent l'attitude du jeune militant. Il faut, pour se libérer, qu'il vive longtemps, parfois aussi vieux que Hardy. S'il a le je ne sais quoi qui est le génie, tout ce bagage est emporté, roulé, comme écume sur flot, à la surface. Il arrive que l'entêtement passionné d'une demi-science prenne une grandeur épique. Tel fut le cas de Hardy. Il a même joué à scandaliser en collectionnant les mauvaises plaisanteries que le destin fait à l'homme (Cf. son livre; *Life's little Ironies*). Ajoutez à cette apologie du fortuit quelques boutades aux dépens du dogme, du clergé, vous comprendrez l'exaspération d'un pays comme l'Angleterre à l'apogée du victorianisme. C'est contre ces colères qu'échouèrent, un temps, l'admirable *Tess* et le complexe *Jude*.

Mais pessimisme ou optimisme ne sont que des attitudes, ne suffisent point à *définir*. Thomas Hardy a dénoncé les cruautés, les inconséquences du destin. Jamais il n'a manifesté qu'il fût lui-même cruel ou inconséquent. S'il est deux assertions qu'il ait à tout propos réitérées, c'est : I. Je suis poète. II. Je ne suis pas pessimiste. Et, de fait, la partie la

plus riche de son œuvre déborde d'une joie d'observation, de communion. Son pessimisme n'était que de l'anti-optimisme. Trois générations anglaises et américaines s'en offensèrent au nom de l'art utilitaire et moral. Pour que le monde dure, il faut qu'il ait un ordre, un but, qu'il soit optimiste. Tel est le sentiment des « boosters » et des « good fellows ».

On peut s'étonner que la critique continentale, même depuis que Thomas Hardy s'est révélé dans son testament littéraire (Préface aux *Late Lyrics*, 1922), ait, dans une large mesure, persisté à emboîter le pas derrière ces Philistins. Mais, de pays à pays, on se copie, on se répète. Les articles de dictionnaire font le reste. D'ailleurs, les livres anglais sont devenus si chers. Les *Dynastes*, œuvre capitale de Thomas Hardy, immense panorama de l'Europe au temps de Napoléon, sont une chose formidable : 20 000 vers, 132 tableaux, 300 personnages sans compter foules et armées, et si empoignante que l'histoire d'une pareille lecture, d'un pareil voyage avec un tel poète, est un peu comme celle de Kipling... la plus belle du monde, et qui ne sera jamais contée. On n'ose, en effet, la résumer. Rapetissée, dépouillée de sa musique, de ses chœurs d'Esprits, réduite à ses éléments historiques, elle devient méconnaissable.

C'est ainsi que des idées à moitié justes, plus dangereuses que les fausses, se perpétuent. Si j'étais le premier à réagir contre la notion traditionnelle de Hardy pessimiste au lieu de contre-illusionniste, je craindrais davantage de m'avancer. Mais voici Sir Edmund Gosse, voici J.-C. Squire, liés toute leur vie avec Hardy, et qui ne sont pas des esprits aventureux : tous deux dénoncent aujourd'hui l'exagération manifeste d'un seul trait de Hardy, le plus sombre et le plus dur, aux dépens de ce qu'il y a eu d'immensément lumineux et tendre dans sa physionomie.

***

Quelle que soit la place éventuelle de Thomas Hardy dans la mémoire des hommes : coin des poètes ou nécropole des prosateurs, son œuvre de romancier reste la plus connue. Tout n'y est pas, cependant, de la même qualité. Entre deux livres

importants, il a publié de purs divertissements. On s'accorde à tenir pour secondaires les *Remèdes Désespérés* (1871), *Une paire d'Yeux Bleus* (1873), *La Main d'Ethelberta* (1876), *Un Laodicéen* (1882), *Le Bien Aimé* (1897). La prédominance de l'intrigue est manifeste dans les *Remèdes*, et *Ethelberta*, la fadeur du romanesque dans les *Yeux Bleus* et le *Laodicéen*.

Un autre groupe se présente comme une suite de chapelles autour du chœur, vouées à des saints divers. M. Lascelles Abercrombie, excellent poète, critique et professeur, publia en 1912, avec l'agrément de Hardy, une Étude remarquable sur ces œuvres. Il appelle ce groupe celui des « annexes », des « autels latéraux ». Il y range *Les contes du Wessex* (1888), puis *Un Groupe de Nobles Dames* (1891) et *Les Petites Ironies de la Vie* (1894), qui s'intercalent comme des récréations entre *Tess* et *Jude*; Le *Trompette-Major* (1880); *Deux sur une Tour* (1882) et *Sous la Verte Feuillée* (1872). On voit combien les dates sont mêlées, et à quel point l'histoire artistique de Thomas Hardy est, comme son esprit, rebelle au classement par évolution.

Voici maintenant l'œuvre vraiment hardyenne, celle que déjà retient la postérité. Quatre romans réalisent une concentration dramatique des passions humaines dans une vision épique de la terre et du paysan qui n'ont, l'une et l'autre, peut-être pas été dépassées : *Loin de la Foule Obsédante* (1874), *Le Retour au Pays* (1878), *Le Maire de Casterbridge* (1886), *Les Forestiers* (1887). C'est là qu'il faut chercher les passages servant de clé à toute l'œuvre. Par exemple, cette définition du Wessex (Dorsetshire) : « Un pays hors barrières où se jouent des drames d'une grandeur et d'une unité sophocléennes en vertu des passions qui y sont concentrées et de l'étroite interaction entre les vies qui s'y déroulent. » On s'est amusé à dresser le schéma de ces interactions. Appelez A et B les types de la simplicité et de la complexité masculines, C et D ceux de la simplicité et de la complexité féminines. Dans *Loin de la Foule* A aime D, D aime B, et B aime C, Dans *Le Retour*, A aime C, D aime B et B aime D. Construction analogue dans *Les Forestiers* : B est à A ce que A est à D et ce que D est à C. Voilà répétés les *Jeux de l'Amour et du Hasard*. Mais ce sont Jeux Tragiques.

Au-dessus de ces polyphonies, survivront sans doute les symphonies de *Tess* et de *Jude*; au-dessus des œuvres sociales, les deux grands romans psycho-physiologiques que domine le souvenir de *Madame Bovary*. Là, plus de contrepoint. On entend moins les coups de marteau sur les portants qui gênent M. E. M. Forster. Encore *Jude* est-il un peu trouble et empêtré d'auto-didactisme. Décidément, le chef-d'œuvre est *Tess des d'Urbervilles*. J'étais à Londres, tout jeune, quand ce livre parut et fut honni dans la grande presse. M. Saintsbury lui consacra un article sévère sur le thème connu : athée de village célébrant l'idiot rural. J'osai un jour aborder Hardy, et lui parler de la Vendée, Wessex français. Sa conclusion sur *Tess* et ses critiques fut : *Anyhow, I have put in it the best of me* (Tant pis, j'y ai mis mon meilleur). Il ne commença les *Dynastes* que neuf ans plus tard, à soixante ans.

Il faudrait traduire de grands fragments des *Dynastes* si peu connus chez nous, et montrer que c'est une œuvre comparable à *Faust*. Rien de pareil n'a été écrit, en Angleterre, depuis Wordsworth et Milton. Il faudrait citer des poèmes pour montrer que même la prose rythmée, ou rimée, est capable, en anglais, de toutes les effusions lyriques. Mais je n'ai promis qu'un présage...

L'apothéose de Thomas Hardy témoignerait-elle qu'est en train de se dissiper la confusion provoquée dans l'art contemporain par cette revision des idées de temps et d'espace, de conscient et de subconscient, qui est un des grands faits de notre époque et l'exploit le plus arbitrairement caricaturé par la littérature?

Voici disparaître le contempteur de tous les verdicts métaphysiques — un homme *pour qui le monde extérieur existait*, et qui s'est effacé devant la Nature sans lois, parce qu'elle est la Loi — l'artiste pour qui le fini était du fini, le solide du solide — un romancier, un poète, à qui la ligne nette, dont Blake habilla ses visions, suffisait à traduire la beauté du monde. Et c'est à Westminster qu'il va dormir...

ABEL CHEVALLEY

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Les revues de fin d'année comportent habituellement une scène dans la salle. Notre premier théâtre subventionné donne presque tous les ans une comédie hors du plateau. Ce n'est pas celle qui amuse le moins les innombrables spectateurs. Élira-t-on de nouveaux sociétaires? et lesquels? Y aura-t-il des douzièmes à distribuer? Pour s'en procurer, débarquera-t-on des sociétaires anciens? Quel emploi sera-t-il fait de la part du ministre? D'ailleurs, bien des gens ne savent même point ce que c'est que cette fameuse part, et se figurent que le ministre en peut mettre le revenu dans sa poche, en disant : *Quia nominor leo.* La Comédie Française lui cause tant de tracas que ce ne serait peut-être pas trop payé. Mais non! ce travail supplémentaire n'augmente dans aucun cas les appointements ministériels. Lorsque le ministre ne permet pas qu'on touche à sa fameuse part, qui n'est pas du tout celle du lion, elle retourne à la masse en fin d'exercice et grossit le chiffre des bénéfices nets, par conséquent les douzièmes encaissés par les sociétaires en fonctions. Vous comprenez pourquoi le comité a opiné que la part du ministre devait rester intangible, et voté contre toute nomination de sociétaires nouveaux. Ce n'était pas pour faire une politesse, ni une largesse au secrétaire d'État. Ni le gouvernement, ni la jeune troupe, ne lui doivent aucune reconnaissance. Il n'y avait là que charité bien ordonnée selon la formule.

M. Édouard Herriot n'a pas tenu compte de cette décision philanthropique. Il a résolument disposé de sa part, et à vrai dire cette générosité ne lui coûte rien, mais il en a fait un bon usage. La ville et l'univers retentissaient des réclama-

tions produites à cor et à cri par les candidats et candidates. Des démissions s'annonçaient à grand fracas, et ces menaces répandaient la terreur. On pouvait craindre d'entrer dans une période troublée. M. Édouard Herriot a heureusement rétabli l'ordre public et la sûreté de l'État. Grâce à lui, nous avons échappé à l'émeute, et les agents de M. Chiappe ont continué d'assurer cahin-caha la circulation. Dans l'impossibilité de satisfaire tout le monde, M. Herriot a réservé ses faveurs et ses douzièmes pour le beau sexe, de beaucoup le plus dangereux des deux en pareille matière. Les femmes ont un pouvoir d'agiter les esprits, de fomenter les séditions et de susciter les barricades, tandis que la guerre civile n'éclatera pas pour le plus sémillant jeune premier maintenu dans la triste position de simple pensionnaire. D'ailleurs, il se trouvait cette fois que la justice s'accordait avec la politique d'apaisement. On eût assurément sacrifié la justice s'il l'avait fallu, par raison d'État et pour l'union sacrée. Mais enfin, depuis la mémorable représentation d'*A quoi rêvent les jeunes filles*, où mesdemoiselles Madeleine Renaud et Marie Bell furent toutes deux adorables, l'élévation de ces deux jeunes comédiennes au sociétariat s'imposait, de l'aveu général. Mademoiselle Mary Marquet est déjà si grande qu'il semblait un peu moins nécessaire de la surélever encore, mais nul ne jugera mauvais qu'on ait voulu faire plaisir à cette séduisante personne, qui ne manque pas non plus de qualités d'artiste. Honneur et louange à ces trois Grâces!

Un incident comique a failli être déchaîné par M. Émile Mas, sévère gardien de la constitution et du décret de Moscou. Il avait imaginé de taxer d'illégalité l'arrêté ministériel, et engageait le comité à l'attaquer en Conseil d'État. Le bruit de ce pourvoi n'a pas laissé de courir pendant quelques jours. A vrai dire, il court encore, et il est loin. Le comité se tient coi, et M. Herriot s'est spirituellement vengé de M. Émile Mas en le nommant chevalier de la Légion d'honneur. Si l'on songe que notre confrère assiste depuis plus de trente ans à toutes les représentations de la Comédie Française, on reconnaîtra que son courage méritait bien l'étoile des braves. Ses campagnes s'inspirent de sentiments toujours louables et souvent

de principes judicieux. Il avait demandé qu'on célébrât avec quelque solennité la millième représentation d'*Andromaque*. La millième d'une tragédie est un événement assez rare et assez heureux. On devait le rendre attrayant par un renouvellement de l'interprétation ou de la mise en scène, par l'adjonction d'un à-propos qu'on eût demandé à un jeune poète, et il fallait convoquer la presse, par égard pour Racine. M. Émile Mas avait raison. C'est un racinien fervent, qui connaît à fond le répertoire classique, et tout ce qui s'y rapporte. Il a récemment publié un volume très intéressant sur la *Champmeslé*. Son zèle, même avec quelques intempérances, vaut mieux que le dédain de la grande poésie dramatique, dont on a perdu le goût et le sens rue Richelieu.

L'auteur de *Tartuffe* et du *Misanthrope* n'y est guère mieux traité que celui d'*Andromaque* et de *Phèdre*. La grande pensée du comité, après celle de se partager la somme à laquelle se monte la part du ministre, a été l'expulsion de M. Dehelly, qui n'a pourtant que neuf douzièmes, si je ne me trompe. Or, dans l'emploi des amoureux comiques et des petits marquis, nul n'a égalé M. Dehelly depuis Delaunay et Boucher; nul ne saurait le remplacer aujourd'hui. Lui seul, il a l'élégance, la diction, le style indispensable. Son départ prématuré nuirait gravement à l'interprétation de nombreux chefs-d'œuvre. Le comité s'en moque.

Le comitardisme des comédiens a les défauts ordinaires du système, dont on voit les résultats à la tête de diverses associations plus ou moins littéraires. Celui de la Comédie Française risquerait même d'avoir des conséquences plus immédiates et plus graves. C'est partout le règne de l'intrigue, de la brigue, de l'incompétence ou du mépris de l'intérêt public. Voilà bien longtemps que le comité de lecture n'a pas reçu une pièce ayant une vraie valeur. Pour cette année, on ne fait et l'on n'annonce que des reprises. Le comité d'administration sacrifie l'art et les artistes à son égoïsme obtus. Madame Dussane a présenté dans un piquant volume l'apologie de cette institution. Malgré toute mon estime pour cette excellente soubrette et son talent d'avocat, sa plaidoirie ne me convainc pas, et je crois à la nécessité de réorganiser de fond en comble la Comédie Française.

On vient d'y reprendre le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. Cette pièce célèbre date, comme on sait, de 1765. Elle eut grand succès dans la nouveauté. Elle répondait à un état d'esprit, exposé notamment par Diderot dans ses *Entretiens sur le Fils naturel* et son essai *De la poésie dramatique*. Diderot n'avait pas le fameux don du théâtre, cher à Sarcey, et ses propres pièces n'ont pas réussi; mais cet homme de génie, à qui rien du domaine intellectuel n'était étranger, a développé des théories dramaturgiques qui ne manquaient ni de pénétration, ni d'opportunité. Elles firent tant d'impression que Lessing traduisit lui-même les *Entretiens*. On en tirera peut-être argument pour accuser Diderot d'intelligence avec l'ennemi. Sainte-Beuve ne lui trouvait-il pas une « tête allemande », en un temps, il est vrai, où cela n'était pas considéré comme un crime de haute trahison? Le mot passait même pour un compliment. En réalité, penseur hardi et profond, Diderot n'en avait pas moins, comme le plus grand des philosophes modernes, Descartes, une tête bien française. Dans ces études, il manifeste la plus franche admiration pour Molière et Racine, pour les anciens et notamment pour Homère. Ce n'était pas un de ces ignorants et frivoles modernistes à la Perrault ou à la d'Aubignac. Il ne combattait nullement la tragédie, mais, la voyant un peu épuisée, il cherchait du nouveau, d'ailleurs sans exclusivisme ni étroitesse. Il admettait le drame philosophique, et aussi la farce. Il eût aimé le *Caliban* et le *Prêtre de Nemi* de Renan, et aussi les opérettes de Meilhac. Pour son compte, il avait tenté d'inaugurer la comédie sérieuse ou drame bourgeois, avec peinture des conditions et des mœurs. Sedaine s'engagea dans cette voie, suivie plus tard par les Augier, les Dumas fils, les Becque et les Brieux. Pour Becque, je pense surtout aux *Corbeaux*; la *Parisienne* se rattache directement à la tradition de Molière. Assurément, la poésie garde mes préférences, et même celles de Diderot, mais enfin il y avait bien là un filon.

Le *Philosophe sans le savoir* conserve donc au moins un intérêt historique, et même à un double titre : d'abord par le genre et la facture; ensuite par les tendances morales. C'est une des premières pièces réalistes, et je comprends que

M. Antoine l'apprécie extrêmement; et c'est aussi un document sur les idées de l'époque. Cette année 1765 marquait le triomphe des philosophes et encyclopédistes, comme l'a remarqué M. Paul Vinson dans un article de *Comœdia*. La cabale de Palissot mordait la poussière. Les jésuites étaient expulsés. Le *Traité de la Tolérance* et le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire venaient de paraître, ainsi que le *Contrat social*, et cette même année avait vu la réhabilitation de Calas.

Malheureusement Sedaine n'était ni un grand esprit, ni un grand écrivain. Il voulut faire sa partie dans la lutte contre les vieux préjugés, et cela partait d'un bon naturel, mais ceux qu'il a pourfendus n'avaient pas une importance capitale, puisqu'ils ont complètement disparu. Les préjugés vraiment graves sont éternels. Le bon Sedaine s'emporte contre celui de la noblesse qui croyait déchoir en travaillant et tenait le commerce pour un opprobre et une tare de populace. M. Vanderk, qui ne s'appelle pas Vanderk, étant né gentilhomme, s'est fait commerçant pour vivre et nourrir sa famille. Rien de plus honorable assurément. Nous n'en doutons à aucun degré, et il ne nous étonne que pour avoir pris un pseudonyme par concession aux manies de sa caste. Loin de nous paraître audacieux, il s'avoue à nos yeux comme encore bien aristocrate. Aujourd'hui, combien de nobles authentiques et porteurs de grands noms, plus grands que le véritable nom du faux Vanderk, acceptent avec dignité la nécessité du travail et s'occupent activement d'affaires! Personne n'y trouve à redire. On ne les en estime que davantage. Cela semble tout simple, et bientôt on ne pensera même plus à en faire la remarque.

D'autre part, Vanderk fils, officier de marine, s'est querellé assez sottement avec un officier de cavalerie, avec lequel il doit se battre, le jour même du mariage de sa sœur. Cette situation pathétique faisait couler, paraît-il, des torrents de larmes en 1765. Elle nous émeut beaucoup moins, parce que le duel a pratiquement cessé d'exister depuis la guerre de 1914, et qu'il ne sévissait avant la guerre que dans des conditions relativement bénignes. Il y avait bien rarement mort d'homme, grâce au ciel, et le vainqueur n'était pas

réduit à s'exiler. Aussi applaudit-on au : « Va te battre! » de la marquise de Presles, dans le *Gendre de M. Poirier*, et il faut un effort d'érudition pour compatir pleinement aux angoisses de Vanderk père. Nous ne le blâmons pas de condamner le duel en soi, mais nous avons peine à nous persuader que son fils soit forcément perdu pour si peu.

Troisième préjugé : celui des mésalliances. Il était si fort, sans doute, que Sedaine n'a même pas osé l'attaquer de front. Il indique bien que la petite Victorine, fille d'un vieux serviteur et homme de confiance des Vanderk, est amoureuse de Vanderk fils. Mais il n'en résulte rien dans la pièce. Il était réservé à George Sand de nous faire assister au *Mariage de Victorine*. Les spectateurs de 1765 ne l'auraient apparemment pas toléré. Il y a beau temps que cela ne choque plus, et que tout le monde approuve un mariage d'amour avec une charmante et honnête fille de condition modeste. Bref, excepté pour les agrégés d'histoire, le bon Sedaine a l'air d'enfoncer des portes ouvertes. Voilà l'inconvénient des comédies de mœurs et leur infériorité vis-à-vis des comédies de caractère, dont les sujets purement humains ne vieillissent pas.

Et le dialogue de Sedaine montre combien le drame bourgeois reste au-dessous de la tragédie en vers. Nulle beauté de forme, pas l'ombre de poésie, un style banal et plat, au service d'une sensiblerie de romance. Le XVIIIe siècle qui a influencé Sedaine n'est pas celui de Voltaire, de Montesquieu, ni même de Diderot, mais tout au plus celui de Jean-Jacques, moins l'écriture qui restait originale et harmonieuse, malgré quelque rhétorique, chez le citoyen de Genève, grand maître des hommes sensibles.

Bref, ce *Philosophe sans le savoir* est décidément bien suranné. Sarcey s'en apercevait déjà en 1875! Depuis un demi-siècle cette pauvre pièce n'a pas rajeuni. On la jouera toujours, de loin en loin, comme on fait des expositions rétrospectives. Ce n'est plus qu'un objet de musée. Le meilleur Sedaine est celui des opéras-comiques, de *Rose et Colas*, du *Déserteur*, de *Richard Cœur-de-lion*. Ou du moins il nous plaît mieux, quand on daigne encore nous le faire entendre comme au Trianon de M. Louis Masson, mais c'est surtout grâce à

Dalayrac, à Monsigny ou à Grétry. Quel dommage que le *Philosophe sans le savoir* manque de musique!

L'interprétation n'a pas eu grand éclat, sans qu'on doive nier les mérites de mademoiselle Bovy, de MM. Desjardins, Siblot ou Guilhène. Mais les artistes non plus ne s'intéressent guère à ce genre en désuétude, et leur froideur concorde avec celle du public.

Je ne dirai pas un mot de l'*Angelo, tyran de Padoue*, joué à l'Opéra-Comique. Ce n'est pas mon rayon. Mais je me permets de rappeler que ce drame fut repris en 1905 par madame Sarah Bernhardt avec grand succès et ne mérite pas les ironiques dédains de certains critiques actuels. Ce n'est qu'un mélodrame, si l'on veut, mais remarquablement construit, avec quelques invraisemblances peut-être, mais auxquelles on n'a pas le temps de penser, car on est sans cesse empoigné et diverti, quand c'est bien joué. Et l'évocation du milieu historique, si pittoresque, ne pèche pas contre la vérité. La fameuse croix de ma mère a passé en plaisanterie légendaire. Cela prouve au moins que l'invention avait de quoi frapper les imaginations. Enfin les plus grands poètes ont bien le droit de se donner de temps en temps un peu de relâche et de n'écrire, une fois par hasard, que pour notre amusement, sans s'obliger à ne donner que de sublimes chefs-d'œuvre. Même dans leurs moindres productions, il reste quelques traces de leur génie.

PAUL SOUDAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Léon Tolstoï : Les Quatre livres de lecture.
Traduction française intégrale par Charles SALOMON (*Bossard*).

Voici le premier hommage rendu en France à la mémoire de Tolstoï à l'occasion du centenaire de la naissance du grand écrivain. Le comité constitué à Paris a pensé qu'une commémoration digne de Tolstoï pouvait comprendre cette traduction d'un des livres qu'il a le plus aimés. Le traducteur, M. Charles Salomon, raconte, dans une préface d'une haute valeur historique et littéraire, que, au lendemain d'une soirée particulièrement tragique, invité par Tolstoï à choisir un souvenir, il demanda au grand homme de faire lui-même ce choix : Tolstoï lui donna les *Quatre livres de lecture*, et c'est sur cet exemplaire qu'a été faite la traduction. En 1872, quand parut la première édition, Tolstoï citait, comme la grande joie de cette année-là, l'*Abécédaire* (tel était le titre primitif). Un tel ouvrage méritait d'être connu intégralement du public français : car c'est une œuvre de la plus belle période.

C'est aussi le témoignage d'une des grandes pensées de Tolstoï, le résultat d'une de ses conceptions élaborées pour le bien du prochain. L'idée première remonte au moment où Tolstoï, revenu à Iasnaïa Poliana, fonda une école et entreprit l'éducation et l'instruction des enfants du village. M. Salomon décrit dans sa préface ce que fut l'enseignement de Tolstoï, et comment une suite naturelle de cette tentative fut la composition de l'*Abécédaire*. Dans sa forme primitive, l'ouvrage comprenait une méthode pour apprendre à lire et à compter, des textes historiques en vieux russe, des épisodes tirés de l'Écriture sainte et des Vies des Saints, enfin de courts récits. Après une seconde édition publiée en 1874, parut la troisième en cinq fascicules (1875) : le premier comprenait la méthode et de nouveaux récits; les quatre autres (les *Quatre livres de lecture*) tous les récits dispersés dans l'*Abécédaire* du début.

Ces livres de lecture comportent des fables et contes, des histoires vraies et récits, des récits historiques, des *bylines* (poèmes épiques populaires anciens) rajeunies et mises à la portée de tous. Tous ces morceaux ont un caractère original : ils traduisent l'effort fait par l'auteur pour ne dire que des choses simples, accessibles

aux enfants, mais en même temps des choses vraies jusque dans le détail, et telles que pourrait les raconter un homme vivant la vie des personnages. C'est un art tout à fait direct, mais dont la base réaliste n'empêche pas l'envolée. Cet art est rendu avec une grande habileté par la traduction de M. Charles Salomon, qui donne au lecteur français ignorant le russe l'impression de pénétrer très loin dans l'intelligence de l'ouvrage.

La Politique extérieure de l'Allemagne (1870-1914).

Documents officiels publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères. Traduction française, t. I et II (*A. Costes*).

Le gouvernement allemand s'est fait un point d'honneur de verser à l'histoire des origines de la guerre une importante contribution en publiant un recueil d'archives s'étendant sur toute la période qui va de 1871 à 1914. Il s'agit, si l'on doit en croire les « innocentistes » allemands, d'établir pièces en mains que la politique allemande a toujours été pacifiste et que les responsabilités dans le déclanchement du conflit sont au moins partagées; certains mêmes prétendent, comme le président Hindenburg, rejeter toute la faute sur les puissances de l'Entente. En tout cas il paraît curieux, pour justifier les hommes d'État allemands de 1914, de remonter jusqu'en 1871 : mais c'est la manière allemande, et cette méthode fait au moins la joie des historiens en leur révélant des textes dont la publication aurait, en d'autres circonstances, pu être longtemps différée, ou même n'aurait jamais eu lieu.

La Société de l'histoire de la guerre a estimé qu'il serait utile de donner une traduction de ce très important ouvrage. L'idée est tout à fait juste. A la vérité, on doit faire quelques réserves quant à la valeur de la publication allemande. Les éditeurs de celle-ci ont eux-mêmes reconnu qu'ils n'avaient pas donné tous les documents de l'époque considérée; mais, ont-ils dit, les pièces laissées de côté sont sans importance. Pareille caution est-elle bourgeoise? Il serait bien hasardeux de l'affirmer. Et l'on comprend mal que, lors de la publication récente des noms des membres appelés à former la Commission qui sera chargée de faire connaître les documents français, certains journaux allemands aient par avance dénié toute valeur à ses travaux en faisant remarquer que la liste comprenait des fonctionnaires.

La traduction publiée par la Société de l'histoire de la guerre permettra à tous les travailleurs d'étudier le sujet. Mais, dira-t-on, y a-t-il en France beaucoup d'historiens dignes de ce nom qui

soient incapables de lire les textes allemands? On peut répondre que la traduction française permettra un gain de temps précieux. Et aussi qu'elle évitera probablement des bévues du genre de celles que commettent journellement les « innocentistes » allemands et dont nous avons eu l'occasion de relever deux exemples particulièrement typiques (*Journal des Débats* des 14 décembre 1927 et 16 janvier 1928).

Colonel E. Valarché : La Bataille de Guise (*Berger-Levrault*).

Le sous-titre précise de façon plus nette le sujet traité par le colonel Valarché; il s'agit de l'action du 10e corps d'armée dans la bataille au cours des journées du 28, 29 et 30 août 1914. On regrettera, sans nul doute, que l'auteur n'ait pas étendu son étude à l'ensemble de la bataille : car son récit, sans aucune recherche littéraire, est une évocation vraiment saisissante de ces journées du début de la guerre où un héroïsme certain tâcha à suppléer à des insuffisances techniques et tactiques non moins évidentes. On aimerait à voir tout le tableau. Mais quiconque s'intéresse à l'histoire militaire trouvera, dans le récit de ce qu'a fait l'aile droite de la 5e armée française à la bataille de Guise, de nombreux sujets d'étude et de méditation. Les combattants de Guise n'en sont plus, dans l'ensemble, à recevoir le baptême du feu. Mais ce sont des soldats qui battent en retraite; certaines unités ont déjà terriblement souffert à Charleroi. Ces deux faits, joints aux difficultés du ravitaillement et au caractère un peu trop sommaire de beaucoup d'ordres d'engagement, empêcheront le rendement d'être aussi élevé qu'on aurait pu l'espérer. Du moins le 10e corps a-t-il rempli la mission qui lui avait été confiée. Cette mission, on la connaît : la 5e armée doit attaquer en flanc les forces allemandes qui défilent sur la rive droite de l'Oise, pendant que les Anglais les attaqueront de front; l'attaque française sera menée par les 18e et 3e corps, la droite du 3e étant soutenue par une division du 1er corps, lequel laissera sa seconde division en réserve d'armée; le 10e corps, appuyé par la 4e division de cavalerie, couvrira l'attaque en se portant sur Guise par une marche de flanc et empêchera l'ennemi de franchir l'Oise en amont. Surpris au cours de sa marche de flanc par l'avance du corps de la Garde prussienne qui pousse au sud, le 10e corps tient péniblement, mais il tient. L'attaque principale de la 5e armée ne pouvant donner son effet, ordre est envoyé au 1er corps d'orienter son action vers le nord et de rejeter, d'accord avec le 10e, l'ennemi dans la rivière. La contre-attaque

d'ensemble est arrêtée, par ordre supérieur, et la retraite continue. Si l'on excepte la surprise du 29 au matin, on constatera que les troupes de la 5e armée étaient en état de manœuvrer : Guise annonce la Marne, et contribue stratégiquement à sa préparation.

Généraux Hirschauer et Klein :
Paris en état de défense, 1914 (*Payot*).

On connaît assez bien, en général, le rôle joué par l'armée de Paris dans la victoire de la Marne, et l'importance décisive de l'action du général Gallieni, mais on ignore presque les mesures prises pour mettre le camp retranché en état de défense. Les généraux Hirschauer et Klein, qui ont pris une part prépondérante à la direction des travaux, racontent aujourd'hui ce qu'ils ont fait. Leur livre ne tend nullement à être une étude stratégique de grande envergure; les auteurs ne cherchent pas à tirer de ce qu'ils ont vu des conclusions générales et ambitieuses. Il leur suffit d'être des témoins exacts et méticuleux : leur récit vaut par lui-même. Et si assez souvent, ils arrivent à poser ou à rappeler quelques principes généraux, on peut être sûr que ces principes ne font pas violence aux événements, ne les forcent pas à rentrer à tout prix dans un cadre préconçu, et qu'au contraire ils sont calqués sur la réalité vécue. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage d'histoire militaire.

Il serait vain de prétendre résumer un livre comme celui des généraux Hirschauer et Klein : c'est un dossier extrêmement riche que pourront exploiter pendant longtemps non seulement les officiers du génie, mais les hommes politiques. Ce qui a manqué à l'organisation de la défense de Paris, ce n'est pas, à proprement parler, la prévision elle-même : ce qu'on nous dit des consignes mises entre les mains des autorités chargées de l'exécution montre que les principes qui avaient présidé à leur élaboration étaient justes. Mais la mise en œuvre était à trop longue échéance. Le fait est dû, sans conteste, aux conceptions stratégiques générales qui régnaient avant la guerre. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que l'action du camp retranché de Paris n'était envisagée que dans un cas désespéré, qui viendrait à se réaliser après une phase d'opérations relativement prolongée. De plus, même quand on s'aperçut que les défenses de Paris auraient à jouer leur rôle beaucoup plus tôt qu'on ne pensait, on resta fidèle aux enseignements de 1870, qui se résumaient sur ce point dans la crainte de laisser investir dans la place des moyens excessifs en hommes et

en matériel. Cette crainte se traduisit par des ordres qui eurent pour effet, sans nul bénéfice, de restreindre les moyens d'action de la place. Même après la Marne on procéda à des évacuations qui gênèrent autant les armées que le camp retranché. Car on n'avait pas encore réussi partout à s'élever jusqu'à la conception de la région fortifiée : conception qui fut elle-même viciée dans la suite par des exagérations dont on eut des exemples à Verdun; mais conception saine, qui, bien appliquée, doit permettre une coopération intime et efficace entre les places fortes et les armées en campagne.

Deux conclusions peuvent se dégager du livre des généraux Hirschauer et Klein. La première, c'est que le corps des officiers du génie avait su maintenir ses traditions de compétence et d'abnégation : souhaitons qu'il les conserve dans l'avenir. La seconde, et la plus importante, c'est que les fortifications ne s'improvisent pas : sans doute, les ouvrages du moment ont leur rôle à jouer; mais, pour défendre une étendue territoriale considérable, il faut non seulement un plan très précis et très étudié, mais encore des ouvrages permanents judicieusement répartis sur le terrain et soigneusement tenus à hauteur des progrès de la technique.

Général Robert Normand : Destructions et Dévastations au cours des Guerres (*Berger-Levrault*).

Un des souvenirs les plus cuisants qu'ait laissés la guerre mondiale est celui des dévastations : souvenir tellement impérieux qu'il a dicté des principes nouveaux en ce qui concerne la liquidation de la guerre. L'idée des « réparations », si difficile qu'en soit la mise en œuvre, est une des plus fécondes parmi celles que renferme le Covenant de la S. D. N., ce compendium de principes justes dont on a tant de peine à assurer l'exécution éventuelle.

Mais le général Normand attache une importance particulière à ce qu'il appelle la manœuvre de destruction, le mot manœuvre étant entendu au sens militaire. Il ne manque pas, comme il est naturel, de rappeler ce qu'ont été les dévastations pratiquées par les Allemands dans le nord de la France avec l'intention manifeste et avouée de paralyser la vie économique du pays pendant de longues années après la guerre. Et, si l'on admet l'effroyable formule de la guerre de peuples à peuples, on doit bien reconnaître que ces dévastations répondaient à une conception parfaitement logique. Mais il est plus intéressant (et c'est une étude du plus haut intérêt) de voir ce que peuvent donner les destructions envisagées comme un

moyen d'arrêter ou de retarder l'invasion, et de permettre à des troupes inférieures en nombre de s'opposer à l'avance de l'ennemi.

C'est une manœuvre particulièrement efficace et qu'on peut monter, en un certain sens, à coup sûr : le sapeur place ses explosifs où il veut. Cependant son action demande à être soigneusement préparée, tant en ce qui touche au plan général qu'en ce qui concerne le moment de la mise à exécution : la décision sur le second point doit appartenir au commandement, mais on ne saurait trop insister sur la nécessité où il est de la faire parvenir juste à temps, ni trop tôt, ni trop tard. Les exemples que cite le général Normand, montrent combien il est délicat d'arriver au résultat voulu. En outre, la manœuvre de destruction a le grave inconvénient de ne pouvoir être réalisée que sur un terrain qu'on occupe : circonstance grave en pays ami, et qui, pour rendre possible la manœuvre, impose à la stratégie même défensive des nécessités particulières. Ces nécessités reconnues, la manœuvre garde toute sa puissance, et la gardera longtemps : même en admettant que la motorisation doive, dans les prochaines décades, affranchir largement les armées de la servitude des voies de communication (routes et chemins de fer), l'obstacle formé par les cours d'eaux posera encore des problèmes délicats. Reste seulement, pour s'en débarrasser tout à fait, la manœuvre aérienne qui, dans ce domaine comme dans les autres, paraît devoir conserver sa suprématie aussitôt qu'elle l'aura établie.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.